

CTIONS
ES
ES



ST^E TÉRÈSE



ÉLÉVATIONS

PRIÈRES

ET PENSÉES



PARIS - J. DE GIGORD

4^e mille

10 1/2

SAINTE TÉRÈSE

PROPRIÉTÉ DE
J. DE GIGORD

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ CL. PEYROUX

LIBRAIRIE J. DE GIGORD

Les plus belles lettres de consolation (*des origines chrétiennes à nos jours*), avec préface de M. l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE. 1 vol. in-12, 467 pages. Troisième édition.

Élévations, Prières et Pensées de Gratry. 1 vol. in-18 raisin (avec héliogravure et fac-similé), 371 pages. 8^e mille.

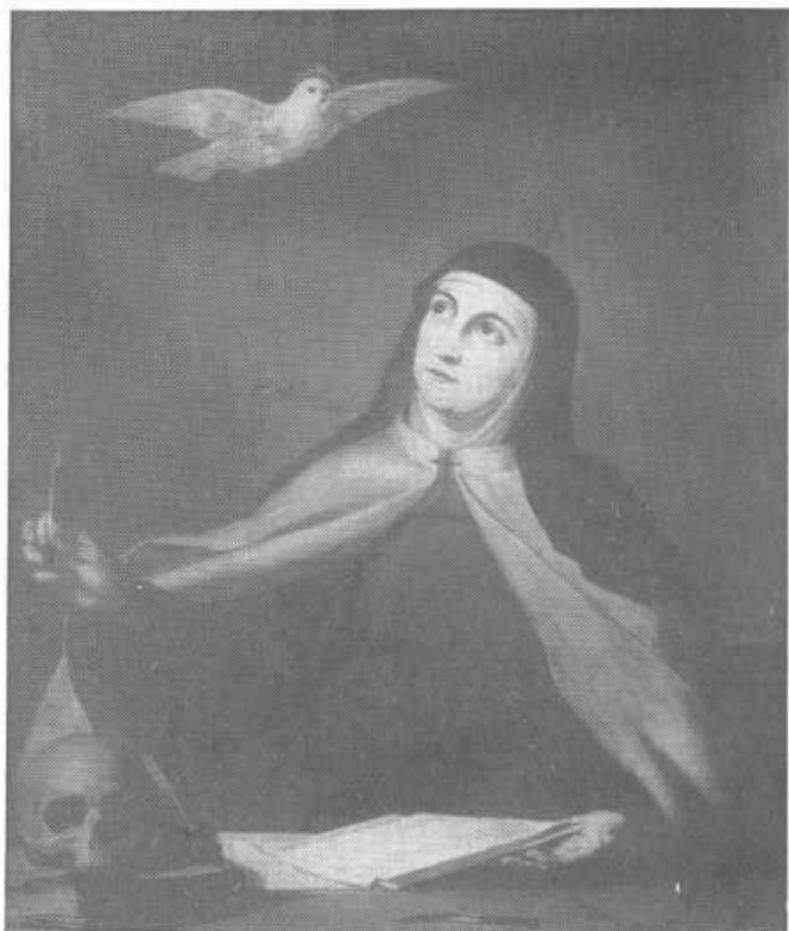
Élévations, Prières et Pensées de saint Augustin. 1 vol. in-18 raisin (avec reproduction des fresques de Benozzo Gozzoli). LXVIII-345 pages. 7^e mille.

Élévations, Prières et Pensées de saint Vincent de Paul. 1 vol. in-18 raisin (avec portrait). CXXVIII-270 pages. 4^e mille.

Élévations, Prières et Pensées de saint François de Sales. 1 vol. in-18 raisin. 398 pages. 2^e mille.

LIBRAIRIE DE L'ART CATHOLIQUE

Élévations, Prières et Pensées de l'abbé Perreyve avec lettres-préface de Son Eminence le Cardinal de CABRIÈRES et de Sa Grandeur Monseigneur CHAPON. 1 vol. in-12 (avec héliogravure et fac-similé). Nouvelle édition.



Art Catholique

8 Place St Sulpice.

SAINTE TÉRÈSE
(Ribera)

ST^E TÉRÈSE



ÉLÉVATIONS

PRIÈRES

ET PENSÉES



PARIS - J. DE GIGORD

4^e mille

Nihil Obstat

Parisiis, die 3^a Februarii 1922

L. LABAUCHE

IMPRIMATUR

Parisiis, die 11^a Februarii 1922

H. ODELIN,

v. g.

Sainte Tèrese ⁽¹⁾

INTRODUCTION

Barbey d'Aurévilly faisait remarquer, il y a quelque cinquante ans, que, si sainte Tèrese avait échappé à l'ostracisme et au mépris dont, en un temps, furent frappés, chez nous, la plupart des mystiques, elle n'était cependant guère connue, en France, que « pour deux ou trois mots sublimes ». Cette suspicion et cette ignorance, caractéristiques d'une époque matérialiste, ont, heureusement, disparu. Plus que tout autre, la réformatrice du Carmel a bénéficié de la faveur dont jouissent

(1) Les Carmélites qui ont donné la dernière — et la meilleure — traduction des *Œuvres de sainte Tèrese*, ont adopté cette orthographe de son nom, comme plus conforme à l'étymologie. Nous avons cru devoir nous rendre à cette raison, et suivre leur exemple. — Cf. *Œuvres complètes de sainte Tèrese de Jésus*, traduction nouvelle, par les Carmélites du premier monastère de Paris. — Beauchesne, édit.

aujourd'hui, même auprès des écrivains et des lecteurs simplement curieux de psychologie religieuse, ces êtres privilégiés que Dieu conduit par des voies extraordinaires. Il serait difficile d'énumérer les études dont elle a été l'objet, et qui ont trait aux « Etats surnaturels » que sa vie nous révèle. Les plus sérieux de ces travaux, en écartant certains préjugés, l'ont encore grandie dans notre admiration.

Mais si ces dons divins et les phénomènes extérieurs qui souvent les accompagnent peuvent être, et sont parfois, un indice de la sainteté, ils ne sont pas la sainteté. A vouloir y arrêter exclusivement nos regards, nous risquerions fort de ne pas voir la véritable leçon que Dieu nous donne dans ses saints. Tère-se est la première à nous le faire entendre. Au cours de son voyage pour la fondation du monastère de Médina, comme elle passait par Madrid, les grandes dames de la Cour qui avaient entendu parler de ses extases, accoururent chez les Franciscaines où elle était descendue, dans l'espoir d'être témoins de ces prodiges, et d'obtenir de sa bouche quelques révélations sensationnelles. La sainte, devinant leur curiosité vaine, éluda leurs questions indiscrettes, et se contenta de louer les beautés de la ville. Princesses et duchesses s'en furent fort

dépitées, pestant contre cette nonne qui passait pour une grande servante de Dieu et qui ne savait s'entretenir que des choses ordinaires ! Dans le couvent qui l'abrita un certain temps, on apprécia mieux sa réserve : « Dieu soit béni, dit la prieure — une sœur de François de Borgia, — de nous avoir fait connaître une telle sainte. Chacune de nous peut l'imiter. Elle mange, elle dort, elle parle, elle agit comme tout le monde, et pourtant c'est une sainte ; son esprit est bien celui du Sauveur : humble, simple, sincère. »

Dans les extraits de l'Œuvre de Sainte Térése que nous publions, on trouvera ces mêmes leçons d'humilité, de simplicité, de sincérité, d'amour de Dieu. Et si, dans les notes biographiques qui les précèdent, il y est inévitablement question des grâces spéciales dont la grande sainte a été favorisée et dont elle a su si doctement écrire, nous n'avons pas oublié de rappeler que Térése vaut avant tout par les vertus qui sont à la portée de toutes les âmes de bonne volonté.

ENFANCE ET ADOLESCENCE

Si quelques philosophes teintés de déterminisme, ont voulu expliquer le caractère de Tèreſe par son « milieu », les providentialistes sont tout aussi autorisés à voir dans son action, une intervention extraordinaire du pouvoir divin. Il y a plus qu'une coïncidence, dans le fait que celle qui devait affirmer par sa vie, comme par ses écrits, la valeur surnaturelle du sacrifice et de la prière, sous sa forme la plus haute, la contemplation, naissait à l'heure où Luther se préparait à rejeter la discipline de l'Église et à proclamer ses doctrines, destructives de tout l'Ordre surnaturel. La religieuse réformatrice était une réplique de la Providence aux négations du moine apostat.

C'est le 28 mars 1515, que les cloches d'Avila au royaume de Castille, annoncèrent la venue de l'enfant qui devait être un jour Tèreſe de Jésus. Ses parents, Alphonse Sanchez de Cepeda et Béatrice d'Ahumada, joignaient à la noblesse du nom celle plus haute de l'âme. Ils étaient riches de vertus. « Mon père, a écrit Tèreſe dans le récit de sa vie, était homme de grande charité envers les pauvres, plein de compassion pour les malades et ses serviteurs. Il ne voulut jamais prendre

d'esclaves, tant il souffrait de leur sort. Il se plaisait à lire de bons livres, et il en avait écrit en langue castillane pour l'usage de ses enfants... Ma mère, vraiment digne de lui de toute manière, passa son existence dans des maladies continues. Elle était d'une beauté rare, mais si modeste qu'elle ne paraissait pas s'en apercevoir. » Tèreze était la sixième de douze enfants (1). « Nous étions trois sœurs et neuf frères. Tous, par la bonté de Dieu, ressemblèrent à leurs parents par la vertu : je fus la seule à faire exception. » Quoi qu'elle en dise, Tèreze était admirablement douée de tous les dons de l'esprit et du cœur. Elle-même parle des « grâces dont Dieu avait été prodigue » envers sa personne. Elle possédait le don de se faire aimer : « Partout où j'ai été, on m'a toujours vue avec plaisir. »

Parmi ses frères, Tèreze avait une préférence marquée pour Rodrigue, plus âgé qu'elle de quatre ans, dont elle avait fait son confident. Pieuse, d'une piété qu'elle mêlait à ses jeux d'enfants, elle cherchait à lui communiquer son ardeur naissante. Elle lisait avec lui la vie des saints et s'inspirait de leurs exemples.

(1) Trois de ces enfants étaient nés d'un premier mariage d'Alphonse de Cepeda. — Beatrix d'Ahumada, mariée à quinze ans, en avait vingt et un quand naquit Tèreze.

« Il me parut, en voyant le martyr que quelques-uns d'entre eux ont souffert pour l'amour de Dieu, qu'ils avaient acheté à bon marché le bonheur de jouir éternellement de sa présence, et je souhaitais alors ardemment de partager leur sort. Ce n'était pas que je me sentisse prise d'un violent sentiment d'amour, mais par désir d'entrer promptement en possession de cet immense bonheur du ciel que les livres me promettaient... Cette éternité de gloire ou de tourments que ces ouvrages nous faisaient connaître, frappait notre esprit d'un étrange étonnement. C'était le sujet habituel de nos entretiens. Nous répétions sans cesse : quoi, pour toujours, toujours, toujours ! Et, bien que je fusse dans une si extrême jeunesse, Dieu me faisait la grâce, en prononçant ces paroles, qu'elles imprimaient dans mon cœur le désir d'entrer et de marcher dans le chemin de la vérité. »

Sous ces impressions, Tèreſe, qui avait alors sept ans, résolut de se sauver chez les Maures pour recevoir le martyr. Elle entraîna son frère. Mais la fugue fut vite découverte, et les fugitifs ramenés à la demeure paternelle. Rodrigue s'excusa : « C'est la petite qui m'a entraîné. » Tèreſe se défendit d'une autre façon : « Je suis partie parce que je veux voir le Seigneur, et que pour le voir il faut d'abord mourir. » N'ayant pu réussir dans son dessein, elle continua à rêver

de perfection, et résolut de vivre en ermite. Elle donnait l'aumône autant que le lui permettaient ses petites ressources, et se retirait dans la solitude pour prier.

Elle avait environ douze ans lorsque Béatrix d'Ahumada mourut. Sentant la grandeur de ce malheur Térèse alla, tout en larmes, à un sanctuaire de Notre-Dame, et, se jetant aux pieds de Marie, elle la conjura de lui servir de mère. Cette assistance lui devenait bien nécessaire. Toutes les heureuses dispositions qu'elle avait jusqu'alors manifestées menacèrent d'être anéanties. L'ardente jeune fille, à la nature si riche et si généreuse, mais au cœur inexpérimenté, aurait eu besoin d'une surveillance tendre et attentive pour provoquer ses épanchements, diriger ses premières inclinations, et rectifier les inspirations et les élans de son âme. Sa beauté physique qui attirait une irrésistible sympathie, la vivacité de son intelligence, l'entrain et l'agrément de sa conversation devinrent, pour elle, autant de causes de péril. Certaines imprudences antérieures, de sa mère, faillirent alors lui être fatales. Dona Béatrix, durant ses longues heures de maladie, se plaisait à lire des romans de chevalerie qu'à l'insu de son mari elle laissait dans les mains de ses enfants. Ces fictions créaient un danger pour

L'imagination vive de Térése qui passait ses jours et ses nuits à les lire en cachette. Tant que la mère avait pu veiller sur sa fille, ces lectures n'eurent aucune conséquence fâcheuse; mais, après sa mort, l'enfant oubliant sa prière à Marie paya les effets de ses imprudences. Elle en a fait la confession avec une humilité, une componction, et dans des termes qui feraient illusion sur son degré de culpabilité, si nous ne savions que « nos remords ne sont pas à proportion de nos crimes, mais à proportion de nos vertus ». (1) Non seulement ses bons désirs se refroidirent, mais elle négligea d'autres points :

« Bientôt je pris goût à la parure; je voulais paraître bien. Je prenais grand soin de mes mains, de mes cheveux. J'avais recours aux parfums et à toutes les

(1) Daniel Stern. — Barbey d'Aurevilly disait que sainte Térése s'était accusée comme une criminelle « parce qu'elle emprunte un peu de la lumière de Dieu pour voir l'infinie petitesse des plus grandes vertus ». Elle-même n'a-t-elle pas écrit : « Plus notre Dieu se montre prodigue, plus grandit la douleur des péchés commis. » L'âme, dit-elle, « voit l'ingratitude dont elle s'est rendue coupable envers Celui qui l'a comblée, et qui mérite tant d'être servi... Elle est épouvantée à la pensée de l'audace dont elle s'est rendue coupable..., elle ne peut assez déplorer la démente insensée qui lui a fait mépriser, pour des objets si vils, une Majesté si auguste... Ses péchés sont pour elle comme un borbier toujours présent; sans cesse ils lui reviennent à la mémoire, et c'est pour elle une bien lourde croix... Je

vanités que je pouvais me procurer. J'aimais la propriété à l'excès. Au fond du cœur, je n'avais aucune mauvaise intention, et, pour rien au monde, je n'aurais voulu devenir pour quelqu'un une occasion d'offenser Dieu (1)... J'avais plusieurs cousins germains. Seuls ils étaient admis par mon père dans notre intérieur. Plût à Dieu que sa réserve se fût étendue jusqu'à eux ! Je le comprends maintenant, à un âge où les vertus naissantes demandent tant de soins, il est bien dangereux de se lier avec ceux qui, bien loin de connaître la vanité du monde, vous y entraînent avec eux. Mes cousins étaient à peu près de mon âge. Nous ne nous quittions pas. Ils avaient beaucoup d'affection pour moi. Je les laissais parler de tout ce qu'ils voulaient. J'animais moi-même la conversation, et, pour leur faire plaisir, je m'intéressais à leurs rêves d'avenir, à leurs folies d'enfants et autres choses qui n'avaient rien de bon. Si j'avais un conseil à donner aux pa-

connais une personne (il s'agit d'elle) qui désirait mourir non seulement pour voir Dieu, mais pour être délivrée de la peine continuelle que lui causait la vue de son ingratitude envers Celui qui s'était montré, et devait se montrer encore si libéral à son égard. Elle ne croyait pas que les iniquités d'aucune créature pussent égaler les siennes, parce qu'elle ne pouvait se persuader qu'il y en eût une seule que Dieu eût aussi longtemps supportée, ni qu'il eût comblée de tant de faveurs ». *Le Château de l'âme*, Sixièmes demeures, ch. vii.

(1) « Jamais je n'ai eu l'intention de faire le mal. Jamais, quand la chose eût été en mon pouvoir, je n'aurais voulu forcer quelqu'un à m'aimer ». *Vie par elle-même*, ch. v.

rents, je leur dirais de bien prendre garde aux relations que forment leurs enfants à cet âge. Elles peuvent leur devenir funestes, notre nature étant bien plus portée au mal qu'au bien. J'en ai fait l'expérience. J'avais une sœur aînée beaucoup plus âgée que moi d'une modestie et d'une vertu parfaites. Je ne pris rien de ses manières, tandis que je me modelais, à mon grand préjudice, sur une de nos parentes qui venait souvent nous voir. Elle était si légère que ma mère, comme si elle eut deviné l'avenir, avait mis tout en œuvre pour l'éloigner de moi, sans pouvoir y réussir. Elle profitait de toutes les circonstances pour s'introduire. Bientôt je pris goût à sa société; notre liaison devint très intime; nous fûmes toujours à converser ensemble. Elle me procurait les divertissements que j'aimais, me donnait part aux siens, me tenait au courant de ses relations, de ses frivolités; je ne me lassais pas de l'entendre. J'avais, je crois, un peu plus de quatorze ans lorsque nous liâmes notre triste amitié. Il me semble que dans la première partie de ma vie je n'avais jamais commis de péché mortel. Ce qui me sauva ce fut la crainte de Dieu, et, je dois le dire, la crainte plus grande de ternir mon honneur. Sur ce point j'étais inébranlable, et nulle affection, quelle qu'elle fût, n'eût été capable de me faire fléchir. Je n'ai jamais été portée à faire beaucoup de mal, parce que j'en avais naturellement horreur. Au fond ce que je cherchais dans ces relations de famille, c'était à passer le temps agréablement. Malgré cela, sans mauvaise intention, je m'exposais à des dangers qui pouvaient m'entraîner. »

Elle reconnaît que de « ses inclinations naturelles pour la vertu, on ne découvrirait presque plus de vestiges. »

« J'en suis convaincue, ajoute-t-elle, si, à cet âge, je n'étais liée avec des personnes vertueuses, je me serais maintenue dans la bonne voie. Mon âme, ayant quelque jour lui apprendre à craindre Dieu, se serait fortifiée peu à peu et aurait évité les chutes. Mais j'en vins à perdre entièrement cette divine crainte et il ne me resta plus que celle de manquer à l'honneur. La frayeur d'y porter quelque atteinte, faisait de ma vie un perpétuel tourment. Et cependant quand je pensais n'être pas découverte, je ne craignais pas de commettre bien des actes contraires à ses lois, et même à celles de Dieu. »

Cette vie, en réalité beaucoup plus frivole que coupable, dura peu. Tèreèse dira qu'elle avait passé trois mois dans « ces grandes vanités ». Son père, qui s'en était aperçu, profita du mariage de sa fille aînée pour faire conduire Tèreèse dans un couvent des Augustines où l'on élevait les jeunes personnes de son rang. Ce lui fut une cruelle mortification. Cette vie recluse la révoltait; mais le calme du pensionnat agit sur son âme. Elle avoua, qu'au bout d'une semaine, elle se trouvait plus heureuse qu'en la maison paternelle : « Bien que l'état religieux m'inspirât la plus extrême

aversion, j'étais charmée de voir de si excellentes personnes. » Une des maîtresses, femme supérieure, découvrit les trésors enfermés dans cette âme d'enfant. Elle se l'attacha, et, par son affection profonde, ses entretiens délicats et élevés, elle acquit le plus heureux ascendant et la plus salutaire influence sur Tère'se, qui, entrant en elle-même, sentit sa conscience se réveiller, et s'effraya de son état. Cette sainte amitié bannit de son cœur les impressions mauvaises qu'y avaient faites les affections frivoles, et y ramena le désir des biens spirituels. La jeune pensionnaire reprit l'habitude de la prière. Elle demanda à Dieu de l'éclairer sur l'état de vie qu'elle devait embrasser. Tout en ne se sentant pas d'attrait pour le mariage, elle redoutait encore la vocation religieuse : « j'eusse bien désiré que Dieu ne me la donnât pas, avoua-t-elle... Ces salutaires pensées de vie religieuse se présentaient à moi, par instants, puis elles s'évanouissaient. Je ne pouvais m'arrêter à une résolution définitive. »

Après un an et demi de séjour chez les Augustines, la maladie obligea Tère'se à rentrer dans sa famille. Elle a un peu plus de seize ans et demi. Alors commence pour elle une vie de souffrances qui durera un demi-siècle.

La transformation morale ébauchée au couvent

se continua dans le monde. La jeune fille fut soignée tendrement par son père et sa sœur aînée, chez laquelle elle avait été conduite, à la campagne, puis chez un oncle, Pierre de Cepeda, vénérable vieillard qui passait ses jours en lectures pieuses et en oraison. Il pria Térèse de lui servir de lectrice. Bien que le rôle lui parut sans attrait, elle accepta par amabilité, car, dit-elle, « dès qu'il s'agissait de faire plaisir aux autres, même aux dépens de ma propre satisfaction, je poussais la complaisance jusqu'à l'excès ». Elle en fut récompensée par le goût qu'elle prit à la lecture des auteurs sérieux, comme saint Jérôme, saint Grégoire. Elle réfléchit. « Je fus de nouveau frappée par les vérités qui s'étaient présentées à moi dans mon enfance : vanité de tout ce qui est ici-bas, néant du monde, fuite rapide de tout ce qui passe... Je me disais, avec frayeur, que la mort m'eût trouvée sur le chemin de l'enfer. »

Pensant au danger qu'elle a couru, elle veut assurer son avenir éternel : elle songe au cloître, pour lequel elle n'a pas encore d'attrait. Le démon lui présente les difficultés qu'il y aurait pour elle, élevée délicatement, à en supporter les austérités et à se ployer au joug des observances. Par ailleurs « je voyais, dit-elle, que c'était l'état le plus excellent et le plus sûr ».

La lutte dura trois mois. Tèrese repoussa ses appréhensions : « Peu à peu je me décidais à me faire violence pour embrasser la vie religieuse... Il est si simple d'endurer quelque chose pour Celui qui a tant souffert pour nous. »

Elle avertit son père de sa résolution, mais don Alphonse refusa d'abord son consentement. La jeune fille ne se laissa pas arrêter : « L'expérience du passé m'avait appris à me défier de moi-même, je craignis de trouver dans ma faiblesse un obstacle à ma persévérance, et je résolus d'exécuter mon dessein d'une autre manière. » A la Toussaint 1535, Tèrese entra brusquement, à l'insu de son père, chez les Carmélites, au monastère de l'Incarnation.

LE MONASTÈRE DE L'INCARNATION. — LA MALADIE

Ces séparations héroïques ne se font pas sans sacrifice et sans un déchirement intérieur profond :

« Quand je quittai la demeure de mon père, j'éprouvais une douleur si extrême que l'heure de ma mort ne peut, je pense, m'en réserver une plus cruelle. Il me semblait sentir mes os se détacher les uns des autres. Le sentiment de l'amour divin n'étant pas assez fort

pour contrebalancer celui que je portais à mon père et à mes proches, j'étais obligée de me faire une incroyable violence, et si Dieu ne fût venu à mon aide, toutes mes considérations n'auraient pas été suffisantes pour me faire passer outre .. Personne, au reste, ne s'aperçut du combat que j'avais à soutenir, car je ne montrais au dehors qu'une inébranlable fermeté. »

La jeune fille fut récompensée de son sacrifice :

« Dieu changea en tendresse pour lui les aridités qui me désolaient, et toutes les pratiques du cloître me parurent délicieuses. En fait, il m'arrivait souvent de balayer aux heures que je passais autrefois à me parer et à me divertir. La seule pensée que j'étais délivrée de toutes ces folies me donnait alors une nouvelle joie. Je ne savais d'où tant de bonheur pouvait me venir... L'expérience, m'a prouvé que quand c'est son seul amour qui nous engage à son service, Dieu ne se contente pas de nous aider à prendre de saintes résolutions, mais il veut, pour augmenter notre mérite, que les difficultés nous étonnent, afin de rendre notre joie et notre récompense d'autant plus grandes que nous avons eu plus à combattre. »

Et Térèse se montrait obéissante, charitable. Elle soignait les malades. Le soir, raconte une des religieuses, quand elle s'apercevait qu'elle n'avait accompli aucun acte de vertu dans la journée, elle se rendait, au chœur, et là, elle raccommodait les manteaux de ses compagnes. Elle faisait des lectures solides et prenait un goût très vif

aux observances du cloître, qui l'avaient d'abord effrayée, et dont elle comprenait maintenant le sens. Elle entrevoyait la valeur de la souffrance : « J'étais si avide des biens éternels que je me sentais résolue à les acquérir à quelque prix que ce fût. » Cependant, comme elle le remarque elle-même, elle ne possédait pas cet amour de Dieu qui devint son partage dès qu'elle commença à faire oraison : « J'avais seulement une certaine lumière qui me montrait le peu de valeur des choses qui passent. » De plus, elle éprouvait de grands troubles pour des choses peu importantes en elles-mêmes ; elle recevait avec mauvaise grâce les reproches qui lui semblaient immérités ; elle s'inquiétait peu des fautes légères. Il lui manqua alors — et pendant dix-sept ans — un directeur qui comprît ce qu'on pouvait exiger d'une nature aussi généreuse. Ceux auxquels elle s'adressa, se montrèrent d'un laxisme exagéré.

Un an après son entrée à l'Incarnation, la jeune novice faisait ses vœux solennels de profession. Elle était au comble de ses désirs. Mais sa santé ne put supporter longtemps le changement de vie et de nourriture (1).

(1) En soignant une religieuse malade qui était un objet de répugnance pour ses sœurs, elle avait demandé à hériter de son mal. Elle fut exaucée sous une autre forme.

Elle souffrait de violentes douleurs au cœur, et avait de nombreuses défaillances. La gravité de son état l'obligea, après plusieurs mois, à sortir du couvent (1). Elle passa d'abord l'hiver chez son oncle Pierre de Cepeda. Ce nouveau séjour, chez le saint vieillard, lui fut une occasion de s'initier à la méditation par la lecture d'un petit traité intitulé : Le troisième Abécédaire. « Je le reçus avec le plus grand plaisir, dit Tèreze, car je ne savais comment m'y prendre pour méditer, ni pour me recueillir. »

Elle éprouvait, en effet, les plus grandes difficultés à « discourir avec l'intelligence ». Elle manquait d'imagination, au point de ne pouvoir se figurer et se représenter en elle l'humanité de Notre-Seigneur. « Je faisais tous mes efforts pour considérer sans cesse Jésus-Christ, notre Trésor et notre Maître, présent en moi : c'était là ma manière d'oraison. Si je méditais sur un mystère, je me le représentais de même intérieurement ; mais je m'occupais surtout à la lecture de bons livres. » Pendant dix-huit années encore, Tèreze sera obligée d'avoir recours à cette aide habituelle : « Jamais pendant tout ce temps, si j'en excepte les moments qui suivaient la communion, je n'osais

(1) Au couvent de l'Incarnation on ne se considérait pas comme tenu de garder la clôture.

faire l'oraison sans un livre. L'aborder sans ce secours, causait à mon âme autant d'effroi qu'un combat à soutenir contre une multitude ennemie. Mon livre était pour moi une compagnie, un bouclier sur lequel je recevais les coups des pensées importunes. Avec lui, j'étais contente ; la sécheresse, en effet, n'était pas continuelle. Mais le livre venait-il à me manquer, je n'y échappais pas : mon âme aussitôt se sentait bouleversée, et mes pensées entraient dans un égarement complet. A l'aide de mon livre, je les ramenaient doucement, et, grâce à cette amorce, je parvenais à gouverner mon âme. Souvent il me suffisait d'ouvrir le livre ; parfois je lisais un peu, d'autres fois longtemps : c'était selon la grâce que le Seigneur m'accordait (1). » Dès cette époque, Dieu se

(1) *Vie par elle-même*, ch. iv. — Un peu plus loin (ch. ix) elle dira quelle était sa manière d'oraison. « Ne pouvant discourir avec l'entendement (l'intelligence), je cherchais à me représenter Jésus-Christ au-dedans de moi. Je me trouvais bien surtout à le considérer dans les circonstances où il a été le plus délaissé. Il me semblait que, seul et affligé, il serait, par sa détresse même, plus disposé à m'accueillir. J'avais beaucoup de simplicité dans ce genre. La prière au Jardin des Oliviers m'attirait particulièrement ; c'était là que, de préférence, je tenais compagnie à Notre-Seigneur... Presque tous les soirs avant de m'endormir, au moment où je recommandais à Dieu le repos de la nuit, je pensais quelques instants à ce mystère de la prière au Jardin... Ce genre d'oraison, sans discours de

montre si libéral envers Tèreſe qu'il lui accorde l'oraison de quiétude (1), et, quelquefois même, celle d'union, pendant quelques instants. « Je ne connaissais ni l'une ni l'autre, et j'en ignorais la haute valeur. A la vérité cette oraison durait fort peu, à peine le temps d'un Ave Maria, mais elle opérail de si grands effets dans mon âme, qu'il me semblait déjà fouler le monde aux pieds. »

L'été venu, elle partit pour Becedas, afin de recevoir les soins d'une célèbre empirique. Le traitement, appliqué sans discernement, produisit des

l'entendement, a cela de particulier que l'âme y est ou profondément occupée ou étrangement égarée; par égarée, j'entends qu'elle est livrée aux distractions. Lorsqu'elle avance, elle le fait rapidement, parce que c'est un progrès tout d'amour... A ceux qui marchent dans cette voie, un livre est très utile; il les aide à se recueillir promptement. La vue de la campagne, de l'eau, des fleurs, était aussi pour moi un secours. Dans ces objets créés, je voyais les vestiges du Créateur. Ils me portaient à la ferveur, au recueillement; ils me servaient de livre ». Cf. également *Relation* LIII.

(1) A côté de la méditation ordinaire, les théologiens mystiques — en s'appuyant principalement sur sainte Tèreſe — placent l'oraison surnaturelle. Ils distinguent ordinairement quatre degrés : 1° l'oraison de recueillement passif ou de quiétude; 2° l'oraison d'union; 3° l'oraison d'union extatique (ou fiançailles mystiques); 4° l'oraison d'union parfaite (ou mariage spirituel). Nous en parlons plus loin, d'après sainte Tèreſe elle-même.

effets désastreux : « Au bout de deux mois, à force de remèdes, on m'avait presque ôté la vie », dit Tèreise. Elle note ses infirmités : violentes douleurs au cœur, faiblesse excessive, fièvre continue, feu intérieur. Des pieds jusqu'à la tête, elle éprouvait une égale torture, et était travaillée par une contracture universelle des nerfs. Plus de repos, ni jour, ni nuit. Son père désolé la ramena chez lui. Cinq mois, elle supporta ce cruel martyre. Au moment de la fête de l'Assomption on crut qu'elle allait expirer. Dans le monastère, tout était préparé pour sa sépulture. Quand elle reprit ses sens, elle trouva sur ses yeux la cire de la bougie que l'on avait présentée pour voir si elle était passée. Après une crise de quatre jours, elle se trouvait dans un état lamentable :

« Dieu seul peut savoir les intolérables douleurs auxquelles j'étais en proie. J'avais la langue en lambeaux à force de l'avoir mordue, la gorge tellement resserrée, par suite de l'absence d'aliments et de l'extrême faiblesse, que je suffoquais et ne pouvais même avaler une goutte d'eau. Tout mon corps me paraissait disloqué, ma tête livrée à un désordre étrange. Mes membres contractés étaient ramassés en peloton par suite de la torture des jours précédents. A moins d'un secours étranger, j'étais aussi incapable de remuer les bras, les pieds, les mains, la tête que si j'eusse été morte ; j'avais seulement, me semble-t-il, la faculté de

mouvoir un doigt de la main droite. On ne savait comment m'approcher, toutes les parties de mon corps étant tellement endolories que je ne pouvais supporter le moindre contact. Pour me changer de position il fallait se servir d'un drap que deux personnes tenaient, l'une d'un côté, l'autre de l'autre. » (1)

Cet état dura jusqu'au dimanche des Rameaux 1536, soit plus de huit mois. Comme il tardait à Tèrese de rentrer dans son couvent, elle s'y fit transporter, et essaya de suivre les exercices de la communauté, en se traînant à l'aide des genoux et des mains. Malgré une amélioration progres-

(1) Certains psychiatres ont prétendu se baser sur cette description pour traiter sainte Tèrese de névrosée, d'hystérique. C'est parler avec légèreté, et juger beaucoup plus sur de simples apparences, qu'étudier la question selon la vraie méthode scientifique. — L'hystérie serait, d'après le professeur Grasset, un phénomène infectieux : les centres nerveux sont empoisonnés, donc troublés, désorganisés, frappés d'un commencement de destruction par l'action de toxines. Pour les neurologistes qui ne s'entendent guère sur sa définition, elle est caractérisée plus par des troubles psychiques que par des troubles physiques : soit par une idée fixe (Charcot), — soit par la facilité d'auto ou d'hétéro-suggestion (Berheim et Babinsky), — ou encore par un rétrécissement du champ de la conscience (Pierre Janet). Certains signes permanents subsistent dans l'intervalle des crises, et qui servent à établir son diagnostic. C'est ce qu'on a appelé les *stigmates de l'hystérie*. Ces stigmates, il est difficile de les attribuer à Tèrese — après trois cents ans — alors que dans son auto-

sive, la contraction des membres se prolongea encore trois ans. La patiente édifia les religieuses par sa résignation, sa soumission à la volonté de Dieu, et par l'acceptation presque joyeuse des souffrances. Elle était si stricte à ne dire le moindre mal de personne, à fuir sur ce point toutes les occasions, qu'elle acquit ainsi une véritable réputation. Elle aimait à penser à Dieu et à en parler; les livres de piété faisaient ses délices. Elle éprouvait un profond repentir de ses fautes, un grand regret de se montrer si ingrate

biographie si profonde et si sincère elle n'en a pas parlé, et qu'elle les a connus chez d'autres. Certains autres phénomènes qu'elle rappelle, n'eurent pas, chez elle, le caractère hystérique, et sont susceptibles d'une interprétation très différente, ainsi : les convulsions, les morsures de la langue, la perte de la connaissance qui s'expliquent suffisamment par les atroces souffrances qu'elle endurait. — Surtout ce qu'on ne rencontre pas chez Térése, c'est la *mentalité hystérique*. Cette mentalité est caractérisée par un état de misère psychologique. « L'hystérique, dit M. Henri Joly, ne peut plus — si ce n'est très mal — s'assimiler ses propres souvenirs, en les classant et en les faisant entrer dans l'unité de sa vie personnelle. Ses souvenirs lui reviennent bien, mais au hasard, comme une troupe débandée qui se refuse à poursuivre avec attention et discipline aucune opération faite avec suite en vue d'un but. Sa volonté ne s'associe plus avec des conceptions réfléchies. Tantôt ses actes obéissent à des idées qui lui sont suggérées, c'est-à-dire, en langage médical,

envers Notre-Seigneur : « La crainte chez moi était tellement absorbée dans l'amour que je ne songeais point au châtement. » Toutes ces vertus étaient le fruit de l'oraison, qui lui avait « appris ce que c'est qu'aimer Dieu ». Son envie de guérir ne venait que du désir de s'appliquer à l'oraison dans la solitude.

Les médecins de la terre avouant leur impuissance, elle se tourna vers le ciel. Pour obtenir sa guérison, elle fit offrir le Saint-Sacrifice de la messe, et s'adressa à saint Joseph à l'égard duquel

qui lui arrivent subitement du dehors, sans qu'il le veuille et sans qu'il s'en doute, et qui déterminent en lui une tendance irrésistible à passer à l'acte. Plus souvent sa volonté demeure immobile et cesse d'entendre l'appel non seulement de la raison, mais même du besoin... Parfois la personnalité ancienne et la personnalité d'origine morbide alternent l'une avec l'autre, ramenant successivement tout le cortège de leurs souvenirs séparés ou se supplantant réciproquement; c'est là ce qu'on appelle le dédoublement de la personnalité. Dans cette lutte ou plutôt dans cette anarchie se développe, la plupart du temps, une idée fixe. Dominé par elle, le sujet simule des pensées qu'il n'a pas ». Désordre et anarchie des facultés intellectuelles, affaiblissement de la volonté, absence de sens moral, voilà ce que l'on trouve chez les hystériques. Or, tout, dans la vie de Térése — encore qu'elle ait eu à souffrir des misères humaines communes — va à l'encontre de ces symptômes. Ses écrits disent sa valeur et son équilibre intellectuel; ses fondations montrent son activité et sa force de vo-

elle avait une dévotion particulière : « Le Saint fit éclater envers moi sa puissance et sa bonté. Grâce à lui je recouvrai mes forces. Je me levai, je marchai; j'étais délivrée de ma paralysie. » C'était en 1539. Tèreise avait alors vingt quatre ans. Après ces luttes contre la mort, elle renaissait joyeuse, et reprenait, avec un élan de néophyte, les exercices de la vie conventuelle. Elle avait cru que, rendue à la santé, elle servirait Dieu davantage. Une fois encore, elle va connaître le retour sur soi-même, et la faiblesse de la nature humaine.

lonté; son œuvre toute entière prouve son grand sens moral. On ne s'étonne pas qu'un homme comme M. Pierre Janet, qui avait adopté la thèse de l'hystérie, ait cru devoir, après des travaux plus approfondis, se rétracter publiquement. Quand on étudie Tèreise soit dans cette période, soit dans toute sa vie, on n'y rencontre, comme l'a fait remarquer M. H. Joly, aucune des caractéristiques des névroses. Chez elle on ne trouve « ni égoïsme, ni indifférence, ni perversion de la sensibilité, ni l'irrésolution pour des choses raisonnables et l'entêtement dans le puéril et dans l'absurde, qui sont parmi les signes psychologiques les plus certains de la diathèse en question. Elle n'eut pas davantage ces signes physiques classiques, qui sont : la boule hystérique, les sanglots, les soupirs, les convulsions et les attitudes « clowniques ». Sur ces questions Cf. H. Joly : *Psychologie des Saints* (Gabalda); *sainte Tèreise* (collection « Les saints »). — Maxime de Montmorand : *Psychologie des mystiques, catholiques, orthodoxes* (librairie Alcan).

LUTTES ET PROGRÈS

Pour que ces excellents désirs pussent s'épanouir, il eût fallu une atmosphère spéciale. Le milieu du couvent de l'Incarnation n'était pas celui qui convenait à l'âme vibrante, mais sans formation, de Térèse. Non pas qu'il n'y eût là de dignes et vertueuses personnes, mais on n'y observait que la règle mitigée. Les religieuses jouissaient d'une trop grande liberté; elles ne gardaient pas la clôture, et recevaient beaucoup. (1) Elles étaient très nombreuses, — environ cent quatre-vingt, — et ce grand nombre même amenait, sinon du désordre, du moins du relâchement. Térèse n'y trouvait donc pas le secours dont avait besoin son inexpérience. Peu à peu, tout en demeurant fidèle aux observances générales, à ses prières, à ses pratiques de charité envers le prochain, elle se laissa dissiper par les réceptions et les conversations fréquentes avec les personnes du dehors. (2) Loin de tenir compte des observations qui lui furent

(1) Térèse fait remarquer que le cloître peut devenir dangereux quand on y jouit d'une trop grande liberté. Il crée l'illusion d'être un abri pour la fragilité, alors que le danger que court l'âme se dissimule plus facilement.

(2) Térèse se reproche son trop grand attachement aux créatures : « Venais-je à m'apercevoir qu'une personne m'était affectionnée, si, par ailleurs, elle me plaisait, je

faites, elle chercha de faux prétextes pour se disculper. Le démon profita de cet état de mollesse spirituelle, et de volonté indécise et flottante, pour présenter à Térése la tentation de fausse humilité. Il lui persuada qu'il y aurait orgueil de sa part à vouloir s'élever plus haut dans la vertu :

« Bientôt, de passe-temps en passe-temps, de vanité en vanité, d'occasion en occasion, j'en vins à m'exposer à de si graves périls et à livrer mon âme à de telles frivolités, que j'avais honte de m'approcher de Dieu par cet intime commerce d'amitié qui s'appelle l'oraison. Un autre motif se joignait à celui-là; à mesure que mes fautes augmentaient, je ne trouvais plus dans les choses de la piété le même goût, la même douceur. Je le voyais avec évidence, ô mon Maître, si les consolations me faisaient défaut, c'est que moi-même, j'étais en défaut vis-à-vis de vous... Le démon me tendit alors, sous prétexte d'humilité, le plus terrible des pièges. A la vue de mes égarements, je commençais à craindre de faire oraison. Puisque ma misère me mettait au rang des pires créatures, mieux valait, pensais je, suivre le plus grand nombre, et me contenter de mes prières vocales d'obligation. »

m'attachais tellement à elle que ma mémoire en demeurait remplie. C'était sans aucune intention d'offenser Dieu, mais enfin je prenais plaisir à la voir, à penser à elle, à me souvenir des bonnes qualités dont je la voyais douée. Cette fâcheuse disposition avait réduit mon âme au plus triste état ». *Vie par elle-même*, ch. xxxvii.

A côté de cela, Tèreſe avait, cependant, toujours en horreur l'hypocrisie et la vaine gloire; elle souffrait de tout mouvement d'amour-propre, et il lui était extrêmement pénible qu'on eût d'elle une trop bonne opinion. Elle demeura un an dans cet état moral.

L'imperfection chez une âme qu'il voulait toute à lui et qu'il appelait à une si haute vocation déplaisait au Maître; il le fit comprendre à Tèreſe en lui apparaissant un jour avec un visage attristé. Elle en fut d'abord profondément frappée; mais le démon lui fit croire que c'était une illusion, et elle continua à recevoir ces mêmes visites dans lesquelles « son cœur se complaisait trop ». D'autres phénomènes extraordinaires se produisirent, qui l'impressionnèrent. Au fond, elle souffrait de ses infidélités: « Je sentais bien que je ne servais pas Dieu comme l'exigeait ma conscience. »

Dans le feu de son premier zèle, elle avait amené à l'oraison plusieurs personnes, en particulier son père qui y avait fait de grands progrès. Ce père mourut pieusement en 1544. Devant cette mort admirable, après une vie si sainte, Tèreſe se reprocha son infidélité. Elle s'ouvrit au confesseur de don Alphonse, le dominicain Vincent Baron, qui lui fit entendre à quoi l'obli-

geaient les grâces extraordinaires qu'elle avait reçues. Il exigea qu'elle reprit l'oraison. « J'obéis, et, depuis ce temps, je ne l'ai plus quittée », reconnaît-elle. La lutte contre elle-même, contre son propre cœur, commence. Dieu la veut toute entière. Avant de se donner sans retour, elle frémira devant certains sacrifices; l'œuvre de libération, de purification, de renouvellement complet s'accomplira dans la torture de l'âme :

« La vie que je menais était extraordinairement douloureuse, car l'oraison me faisait mieux comprendre mes fautes. D'un côté, Dieu m'appelait; de l'autre, je suivais le monde. Je trouvais beaucoup de joie dans les choses de Dieu, et celles du monde me tenaient captive. Je voulais, ce semble, allier ces deux contraires, si ennemis l'un de l'autre. D'une part, la vie spirituelle avec ses consolations; de l'autre, les divertissements et les plaisirs des sens. Je souffrais beaucoup dans l'oraison, parce que l'esprit, au lieu d'être le maître, se trouvait esclave. Je ne pouvais me renfermer au-dedans de moi-même, ce qui était ma méthode d'oraison, sans y renfermer en même temps mille futilités. Bien des années s'écoulèrent ainsi... O mon Dieu, comment pourrai-je dire ce que votre miséricorde fit pour moi durant ces années, et la lutte que votre amour soutenait contre mon ingratitude?... Au moment où je vous offensais le plus, vous me disposiez, soudainement, par un très vif repentir, à recevoir vos

faveurs et à goûter vos consolations. A vrai dire, ô mon Roi, vous me connaissiez, vous choisissiez le châ-timent le plus délicat, et le plus cruel qui pût m'être infligé. Sachant très bien celui qui me serait le plus sensible, vous punissiez mes fautes par de souveraines délices... Avec mon caractère, il m'était beaucoup plus pénible de recevoir, après mes fautes, des faveurs que des châtimens. Une seule de ces faveurs m'accablait, m'humiliait, m'abîmait dans le néant, plus que n'au-raient pu le faire toutes sortes de maladies et de tribu-lations. »

Ces combats intérieurs se poursuivront durant une vingtaine d'années, Tère-se, souffrant, de plus en plus, de sentir son cœur ainsi partagé entre Dieu et le monde : « C'est, à mon avis, l'état le plus pénible que l'on puisse imaginer, parce que je ne goûtais, ni la joie de servir Dieu fidèlement, ni le plaisir que donnent les contentemens du monde. Lorsque j'étais engagée dans ces derniers, le sou-venir de ce que je devais à Dieu me troublait, et quand j'étais avec Dieu, dans l'oraison, les affec-tions du monde m'inquiétaient ; c'était une guerre si cruelle que je ne sais comment je pus la sou-tenir non seulement pendant vingt ans, mais du-rant un mois. » Tère-se ne se découragea pas ; elle lutta, se surveilla, continuant à donner beaucoup de temps à l'oraison, bien qu'il lui en coûtât, en

particulier à cause de la sécheresse dont elle souffrait : « Très souvent — et cela pendant des années — j'étais plus occupée du désir de voir la fin de l'heure que j'avais résolu de donner à l'oraison, plus attentive au son de l'horloge, qu'à de pieuses considérations. » Elle aurait préféré n'importe quelle pénitence, si sévère fut-elle, à l'effort qu'il lui fallait faire pour entrer en recueillement. Les tentations du démon étaient si vives, le combat si violent que « j'avais besoin pour me vaincre, avoue-t-elle, de rassembler tout mon courage, lequel dit-on, n'est pas petit... A la fin Dieu venait à mon aide, et, quand j'avais fait effort sur moi-même, je goûtais plus de tranquillité et de consolation dans la prière, qu'à d'autres jours, où j'y avais été conduit par attrait. »

S'appuyant sur son expérience, Tèreise recommande à ceux qui ont commencé à faire oraison de ne point discontinuer, « puisque c'est le seul moyen de se corriger », et à ceux qui n'ont pas encore commencé « de ne pas se priver d'un tel avantage » qui nous obtiendra tout de la miséricorde de Dieu. « L'oraison n'est autre chose qu'une amitié intime, un entretien fréquent, seul à seul avec Celui dont nous nous savons aimés. Mais je suppose que vous ne l'aimez pas encore... Que la perspective des précieux avantages dont

son amitié sera pour vous la source, que la pensée du grand amour qu'il vous porte, vous fassent surmonter la difficulté que vous éprouvez à rester longtemps en la compagnie de Celui qui est si différent de vous. » Pour moi, déclare-t-elle, « il paraît clairement que ç'a été par le moyen de l'oraison que Notre-Seigneur a remédié à tous mes maux. »

Au milieu de ses difficultés intérieures, de ses sécheresses, de ses dégoûts, Jésus envoyait à Térèse des impressions par lesquelles il lui communiquait ses grâces. Un jour, la vue d'une statue de Notre-Seigneur couvert de plaies lui rappelle ce qu'il a enduré pour nous. « A la pensée de l'ingratitude dont j'avais payé de telles blessures, ma douleur fut si vive que je croyais sentir mon cœur se briser. Je me jetai aux pieds de mon Sauveur, en versant un torrent de larmes, et le suppliai de me donner en cet instant la force de ne plus l'offenser. » Le souvenir de ses fautes lui inspire une dévotion spéciale pour les saints qui furent des pécheurs : « J'ai toujours goûté une consolation particulière auprès des saints que Dieu a tirés du péché ; il me semblait trouver en eux du secours. Si Dieu leur avait pardonné, il pouvait me pardonner à moi-même. » A l'imitation de Madeleine, elle se mettait par la pensée — surtout

après ses communions — aux pieds du Maître, lui demandant de ne point mépriser ses larmes, et elle se sentait exaucée. La lecture des Confessions de saint Augustin lui fut une révélation. « Je crus m'y reconnaître... Quand j'arrivai au récit de sa conversion, quand je le suivis au jardin où il avait entendu la voix du ciel, je ne puis dire ce qui se passa dans mon cœur. Il me semblait que c'était à moi que le Seigneur s'adressait. L'âme brisée de repentir, je restai bien longtemps perdue dans mes larmes. Que le Seigneur soit à jamais béni ! Il me rendait de la mort à la vie. Je reçus alors des forces surprenantes. Je compris qu'il avait dû entendre mes cris, et être attendri par mes pleurs... Il me semblait bien que je l'aimais, mais je ne saisissais pas encore, comme je le fis plus tard, en quoi consiste le véritable amour. Je venais seulement de former la résolution de le servir, et déjà Notre-Seigneur me rendait ses consolations d'autrefois. »

GRACES EXTRAORDINAIRES. — INQUIÉTUDES

Jusqu'à présent Tèreſe n'a goûté que d'une manière transitoire et espacée, les grâces d'oraison réservées aux âmes choisies. Maintenant, elle va jouir du « vif sentiment de la présence de Dieu ». Le maître récompensait « ses petits efforts par le don magnifique » des faveurs mystiques. C'est une vie nouvelle qui s'épanouit en elle : « Jusqu'ici c'était ma vie à moi ; celle qui commence avec les grâces d'oraison est bien, je crois pouvoir le dire, la vie de Dieu en moi. » Notre-Seigneur lui accorde l'oraison de quiétude et souvent celle d'union. Ces faveurs n'allèrent pas sans troubles et sans frayeur. Etaient-elles bien de Dieu ? Tèreſe n'ignorait pas le bruit qui venait d'éclater en Espagne, autour d'une clarisse de Cordoue, dont on vantait les états extraordinaires, et qui avoua qu'elle avait indignement trompé la confiance publique, en se prêtant volontairement à l'action du démon. L'humble carmélite craignait, en éprouvant ces attrails, de tomber dans le même piège. Cependant des marques déterminées lui semblaient prouver le contraire :

« Je pensais que ce qui se passait en moi était surnaturel. Je ne pouvais souvent y résister, ni l'éprouver

quand je l'aurais voulu. Il me sembla que le seul remède devait être de garder une conscience pure et de m'éloigner de toute occasion et des moindres fautes. Si c'était l'esprit de Dieu qui agissait en moi, le profit serait clair. Si c'était le démon, tant que je ferais mes efforts pour contenter Dieu et ne point l'offenser, le mauvais esprit ne pourrait me nuire ou plutôt il y perdrait lui-même. »

La timidité et la crainte l'empêchèrent longtemps de s'ouvrir à un directeur. Elle finit par s'adresser à un prêtre avec lequel l'avait mis en rapport son ami et conseiller, le gentilhomme don François de Salcedo. Ce prêtre zélé et pieux, mais manquant de perspicacité, crut que ce qui se passait en elle était l'œuvre du démon. Les angoisses de la pauvre religieuse devinrent de plus en plus vives. Cependant cette parole de Saint Paul la consolait : Dieu est fidèle et ne permet jamais au démon de tromper ceux qui l'aiment. (I COR. X, 13.) Un jésuite, le P. Jean de Padranos fit preuve de plus de discernement. Après avoir entendu la confession générale de Térèse, il apprécia sa droiture d'âme, son humilité, son bon sens, son solide jugement, et reconnut l'action manifeste de Dieu (1). Il recommanda à sa dirigée,

(1) Au souvenir du jugement du P. J. de Padranos, Térèse s'écrie : « Oh ! que c'est une grande chose que de bien comprendre une âme ! »

puisqu'il le Maître lui accordait des grâces si particulières, de continuer son oraison, de se montrer généreuse, de se mortifier, tout en essayant de résister aux manifestations des faveurs divines. Tère'se obéit; le Seigneur ne se montra que plus libéral. « Je sentis naître en moi l'amour de la Sainte Humanité. Mon oraison commença dès lors à s'affermir, comme un édifice qui repose sur une base solide. En même temps je pris goût à la pénitence. » Elle éprouve un repentir de plus en plus grand de ses manquements, même minimes. Cependant le départ du P. J. de Padranos qui l'avait si bien comprise, la jeta de nouveau dans une extrême affliction : « Mon âme en proie à la désolation et aux alarmes, était comme un désert. » Elle profita du passage à Avila, en 1557, de François de Borgia — le futur saint — pour lui demander une direction. Celui-ci reconnut à son tour le caractère divin des faveurs, et conseilla à Tère'se de ne pas y résister plus longtemps.

Un des confesseurs qu'elle eut ensuite, et qui devait s'occuper de son âme pendant six ans, le P. Balthazar Alvarez, lui fit embrasser une plus grande perfection : « Je ne devais, disait-il, rien négliger pour contenter Dieu entièrement. Il me conduisait lui aussi, avec beaucoup d'adresse et

de douceur, car mon âme était bien peu forte encore. Elle était même très tendre, surtout lorsqu'il s'agissait de renoncer à certaines amitiés qui n'offensaient point Dieu. Ces amitiés me tenaient fort au cœur, et briser avec elles me semblait de l'ingratitude. Je disais à mon confesseur : puisque Dieu n'y est point offensé, pourquoi devrais-je manquer de reconnaissance ? » Le P. Alvarez conseilla simplement à Tèreise de demander elle-même à Dieu ce qui était meilleur. Un jour, après un temps très long passé en oraison, le Seigneur accorda à sa servante, pour la première fois, la faveur d'un ravissement, et elle entendit ces paroles : « Je ne veux plus que tu converses avec les hommes, mais avec les anges. » Dorénavant, Tèreise ne put contracter d'amitié durable, ni trouver de plaisir qu'avec les personnes qui servaient Dieu fidèlement : « Je me sentis le courage de renoncer à tout pour l'amour de Dieu... En un moment Dieu me fit don de la liberté que j'étais restée impuissante à saisir pendant bien des années, malgré les tentatives que j'avais faites... » Alors sa vie s'écoule dans le silence entre la chapelle, sa cellule, et les assemblées des sœurs. On ne la voit que rarement au parloir. Elle travaille, parle, agit simplement, et ne laisse rien paraître de ses ravissements. Elle n'interrompt plus son

oraison : « Je brûlais, je me sentais mourir du désir de voir Dieu et je ne savais où trouver la vie si ce n'est dans la mort. » Pendant cette période (1558 à 1561) l'apostolat de Tèreſe est celui de l'exemple, et encore l'exerça-t-elle avec la plus humble réserve : « J'ai passé, — dira-t-elle dans sa correspondance — de longues années dans un couvent où il y avait cent quatre-vingt religieuses avec lesquelles je vivais comme s'il n'y avait que Dieu et moi sur la terre. »

Ses épreuves ne sont pas terminées. Les personnes amies auxquelles, pour s'éclairer, elle avait d'abord ouvert son âme étaient toujours convaincues que le démon se jouait d'elle. Elles tinrent une conférence, et avertirent le P. Alvarez de se mettre sur ses gardes. Leurs indiscretions firent connaître l'affaire en ville, où chacun prit parti. Elle subit la calomnie des ignorants, et la critique des savants. Le Père se laissa quelque peu influencer par tout ce bruit, et recommanda à Tèreſe de résister aux forces surnaturelles. Il la laissa vingt jours sans communier. Ce fut trop. Le trouble entra de nouveau en son âme. N'était-elle pas le jouet d'une illusion ? Ne trouvant personne qui la comprît — tout le monde était contre elle — Tèreſe, si experte, plus tard, à distinguer, par ses caractères propres et par ses effets, l'ac-

tion divine des suggestions du démon, tomba dans la désolation. Jamais, semble-t-il, elle ne s'était trouvée dans une semblable affliction et à un pareil degré. C'est alors qu'elle entendit une parole qui suffit pour dissiper ses inquiétudes : « N'aie point peur, ma fille, c'est moi, je ne t'abandonnerai pas. Ne crains rien. »

« En un instant, dit-elle, mon âme est transformée ; elle est prête à soutenir, contre le monde entier, que c'est Dieu qui agit en elle. Oh ! qu'il est bon ce Dieu, quel excellent Maître. Et qu'il est puissant ! Ses paroles opèrent ce qu'elles expriment. Comme il sait fortifier la foi et accroître l'amour. Que de fois, en semblable occasion, j'ai songé à cette tempête durant laquelle Notre-Seigneur commanda aux vents déchaînés sur la mer de s'apaiser. Je m'écriais, moi aussi : quel est celui ci auquel toutes les puissances obéissent, qui, en un moment, illumine une si profonde obscurité, amollit un cœur qui paraissait de pierre et répand une pluie de douces larmes là où la sécheresse semblait devoir régner longtemps encore ?... Et je me disais : de quoi ai-je peur ?... Je prenais en main une croix, et, aussitôt, si profonde était la transformation opérée en moi, je me sentais assez de courage pour en venir aux prises avec les démons. Il me semblait facile, au moyen de cette croix, de les terrasser tous. Je leur disais : Maintenant, venez tous ! je suis la servante du Seigneur, et je veux voir ce que vous pouvez me faire ! Vraiment, on aurait dit qu'ils avaient peur de moi ! »

Le P. Balthazar Alvarez la mortifiait beaucoup pour l'éprouver ; elle eut la pensée de le quitter, Jésus lui en fit le reproche : « Ma fille, tu ne dois pas te flatter d'être obéissante, si tu n'es pas bien déterminée à souffrir. Regarde ce que j'ai souffert moi-même, et tout te deviendra facile. » Comme elle était tentée de taire à son confesseur les communications et les faveurs dont elle continuait de jouir, il lui est recommandé de ne rien cacher à celui qui la conduisait, et de lui obéir en tout : là était la sécurité ; autrement elle courrait risque de se tromper. Ses supérieurs lui interdirent la lecture, en espagnol, d'ouvrages qui lui agréaient beaucoup. Le Maître la consola : « Ne t'afflige pas, je te donnerai un livre vivant. » Elle se soumit, et Notre Seigneur lui-même fut véritablement le livre qui lui enseigna toutes les vérités. Plus elle était attaquée, plus elle se montrait obéissante et humble. Dans sa crainte de sortir de la vraie voie, elle s'attacha à l'Église avec une soumission complète et généreuse. Comme elle le disait, elle était tellement attachée à son symbole que toutes les révélations imaginables, — vit-elle même les cieux ouverts —, n'auraient pu ébranler sa croyance sur le plus petit article enseigné par l'Église. » Elle eut à cette époque, alors qu'elle demandait à Dieu de l'éclairer, sa

première vision intellectuelle (1) de Notre-Seigneur :

« Je vis auprès de moi — ou plutôt je sentis, car je ne vis rien ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme. — il me sembla voir auprès de moi Jésus-Christ... Il se tenait toujours à mon côté, cependant je ne voyais pas sous quelle forme (2). Mais qu'il fût toujours à mon côté droit, je le sentais parfaitement. Il était témoin de toutes mes actions, et pour peu que je me tinsse dans le recueillement ou que je ne fusse pas très dis-

(1) Les théologiens distinguent trois sortes de visions : 1° la vision *corporelle* ou oculaire, qui « est la manifestation... sous une forme sensible d'un objet extérieur, aux yeux du corps ». Elle comporte deux conditions « une impression réelle du sens de la vue, en quoi elle n'offre rien que de naturel ; et une impression par un objet qui ne se trouve pas naturellement dans le rayon visuel du sujet voyant, et n'y apparaît, par conséquent, qu'en vertu d'un miracle ». 2° La vision *imaginaires* qui « est une représentation sensible, entièrement circonscrite dans les limites de l'imagination, et qui se présente surnaturellement à l'esprit avec autant et plus de vivacité et de clarté que les réalités physiques elles-mêmes ». 3° La vision *intellectuelle* qui « est une connaissance surnaturelle qui se produit par une simple vue de l'intelligence, sans impression ou image sensible ». (Nous donnons ces définitions d'après l'ouvrage du chanoine Ribet : *La mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines*, t. II, ch. II, III, IV).

Sainte Térése fait connaître qu'elle n'eut jamais de visions corporelles.

(2) Parlant d'elle-même, Térése dit de certaines de ses

traite, je ne pouvais ignorer sa présence auprès de moi. »

Un confesseur intérimaire, auquel elle dut parler de ce phénomène, lui ordonna de faire le signe de la croix, chaque fois qu'une vision de ce genre s'offrait à ses regards, et d'adresser des gestes de mépris.

Bien qu'elle éprouvât une peine extrême, elle obéit; mais les visions et les faveurs se multi-

visions et révélations : « Elle crut de temps à autre s'entendre adresser intérieurement la parole. Elle eut aussi plusieurs visions et révélations. En tout ceci, elle ne voyait rien des yeux du corps. C'était une représentation rapide comme l'éclair, et cependant les objets lui demeuraient aussi fortement imprimés et produisaient en elle autant d'effet que si elle les avait vus de ses yeux corporels et même davantage ». Relation LIII. — Voici comment elle décrit les visions imaginaires : « Lorsque Notre-Seigneur veut donner à une âme un gage tout particulier de son amour, il lui fait voir clairement sa très sainte humanité. Il se montre à elle dans l'état qu'il veut, ou tel qu'il était quand il conversait dans ce monde, ou tel qu'il apparaissait dans sa résurrection. Cette vision passe comme un éclair, néanmoins la glorieuse image de l'Homme-Dieu demeure vivement empreinte dans l'imagination; impossible, me semble-t-il, qu'elle s'en efface avant le jour où l'âme en jouira éternellement dans la gloire. Le nom d'image, employé ici, ne signifie pas un tableau quelconque mis sous les yeux. C'est une image vivante et qui quelquefois parle à l'âme et lui révèle de grands secrets. La durée de cette grâce est très courte... » *Le Château de l'âme*, Sixièmes demeures, ch. IX.

plèrent (1). Elles devinrent si fréquentes que Tèreſe après avoir craint encore une fois d'être le ſujet d'une illusion fut bientôt rassurée. Le P. Balthazar Alvarez lui-même, qui avait continué longtems à croire à leur caractère diabolique, la tranquillisa et l'encouragea.

L'heure de la paix n'était cependant pas encore venue Tèreſe eut alors une vision terrifiante : « Un jour, étant en prière, je me trouvai tout à coup, ſans ſavoir comment, plongée dans l'enfer. Je compris que Dieu voulait me faire voir la place que les démons m'avaient préparée et que j'avais méritée par mes péchés. Cela ne dura qu'un instant ; mais quand je vivrais encore de longues années, il me ſerait impossible de l'oublier. » Et elle dit les ſouffrances du corps et l'agonie de l'âme : « C'est une étreinte, une angoiſſe, un brisement de cœur ſi déchirant, une triſteſſe ſi amère et ſi déſeſpérée que je ne puis les dépeindre... » Cette vision fut une illumination : voilà où elle aurait pu gliffer ! Et chaque jour, des âmes, créées pour aimer Dieu, tombent en enfer ! « Comment pourrai-je prendre un instant de repos devant un tel ſpectacle ; comment vivrai-je paisible, pendant

(1) Elle eut alors la vision de la Sainte Humanité de Notre-Seigneur.

que tant d'âmes se perdent? » C'est l'époque où le protestantisme étend ses ravages, où la France est atteinte par le mal. Tèreſe voudrait sauver notre pays : « J'aurais donné volontiers mille vies pour gagner une seule de ces âmes égarées. Mais, hélas! en quoi une pauvre femme comme moi, pouvait-elle servir la cause du divin Maître? » Elle veut se sacrifier, s'immoler davantage pour les autres (1).

L'idée lui vient d'embrasser une règle plus austère, et avec quelques âmes choisies, de pratiquer la pauvreté absolue, la retraite, l'oraison continue et les austérités de la règle primitive. C'est à cette époque (1559-1560), qu'eut lieu la célèbre

(1) William James, qui par ailleurs loue dans *L'expérience religieuse* les qualités intellectuelles de sainte Tèreſe, manque à la justice quand il écrit d'elle : « On ne trouve rien dans sa vie d'utile à l'humanité, rien qui témoigne d'aucune préoccupation sociale ». Il n'est pas besoin de croire à l'efficacité de la prière, à la valeur du sacrifice et à la reversibilité des mérites pour rejeter une semblable allégation, il suffit de croire à la valeur — au moins subjective — d'un noble idéal, à l'influence du moral sur le physique. A avoir des préoccupations sociales, n'y aurait-il donc que le sociologue qui ne se préoccupe que de la prospérité matérielle, ou le producteur égoïste qui s'enrichit, souvent en violant la justice? L'écrivain désintéressé qui dresse devant les yeux de ses frères les grandes lois morales ne ferait-il « rien dans sa vie d'utile à l'humanité! » Même au point de vue de la production, la thèse

vision du séraphin dont Tèreſe a décrit les effets dans le récit de sa vie et dans une de ses Relations... « Je vis entre les mains d'un ange, un long dard qui était d'or, et dont la pointe de fer portait à son extrémité un peu de feu. Parfois il me semblait qu'il me passait ce dard au travers du cœur, et l'enfonçait jusqu'aux entrailles. Quand il le retirait, on eût dit que le fer les emportait avec lui, et je restais tout embrasée du plus ardent amour de Dieu. Si intense était la douleur qu'elle me faisait pousser ces faibles plaintes dont j'ai parlé. Mais, en même temps, la suavité causée par cette indicible douleur est si excessive, qu'on n'aurait garde d'en appeler la fin, et l'âme ne peut se contenter de rien qui soit moins que Dieu même. Cette souffrance n'est pas corporelle, mais spirituelle, et pourtant le corps n'est pas sans y

chrétienne a une autre fécondité que la thèse matérialiste, génératrice d'égoïsme et de désordre. — Si encore la prière était exclusive de l'action, le jugement de William James aurait une apparence de vérité; mais, chez une contemplative comme sainte Tèreſe, les actes prouvent le contraire. Elle était, au reste, la première à juger fautive la contemplation paresseuse et égoïste. Voici une page du *Château de l'âme* (cinquièmes demeures, ch. III) très symptomatique à cet égard. « Quand je vois des personnes tout occupées de se rendre compte de leur oraison, et si enfoncées en elles-mêmes quand elles la font, qu'elles

participer quelque peu et même beaucoup. Ce sont alors entre l'âme et Dieu des épanchements de tendresse d'une douceur ineffable. Une prière spirituelle si excessive, jointe à une jouissance si délicieuse, c'était pour moi, chose incompréhensible. »

Sous l'influence de ces visions, Tèreise est enflammée d'un ardent amour actif pour Dieu. Elle n'a qu'un désir : ressembler à Celui qu'elle aime. Elle fait — avec la permission de ses supérieurs — la promesse qu'elle tiendra inviolablement pendant vingt-deux ans, de réaliser en tout, ce qu'elle croyait être le plus agréable à Dieu. Elle eut alors de grands ravissements, même en public. Une force la soulevait ; une beauté céleste se répandait sur ses traits ; tout son être se transfigurait. Le souffle de la poésie divine s'emparait

n'osent, ce semble, ni se remuer, ni détourner leur pensée, de crainte de perdre un peu du goût et de la dévotion qu'elles y trouvent, je vois qu'elles ne connaissent guère le chemin qui conduit à l'union. Elles s'imaginent que tout consiste en ces façons de faire. Non, mes sœurs, non. Le Seigneur veut des œuvres. Il veut, par exemple, que si vous voyez une malade que vous pouvez soulager, vous laissiez hardiment votre dévotion pour l'assister, que vous lui témoigniez de la compassion, que sa souffrance soit vôtre, et que, s'il en est besoin, vous jeûniez pour qu'elle ait à manger... »

de son âme ; et elle chantait sa soif de souffrir pour son Dieu, et son désir de mourir pour contempler l'objet de son amour (1).

Elle se rendait compte de l'inutilité de ses efforts à aller à l'encontre de ces véhéments transports, et quand on lui disait qu'ils venaient du démon, elle répondait en montrant, par leurs effets, que le Christ seul pouvait en être l'auteur : « J'étais pauvre et il m'a rendue riche ; il m'a donné pour gage de son amitié des bijoux du plus grand prix, je veux parler de mes dispositions actuelles. Ceux qui me connaissent savent combien je suis changée. Non, jamais je ne croi-

(1) Depuis 1555 où Térése avait été favorisée de l'oraison de quiétude et d'union, elle avait joui de nombreuses grâces extraordinaires. En 1557, elle entendait pour la première fois des paroles divines, et était gratifiée d'une manière continue de la vision intellectuelle de Notre-Seigneur, puis de la vue partielle, et bientôt complète de la sainte humanité du Sauveur. En 1558 elle commençait à éprouver des ravissements, et, en 1559, de véhéments transports d'amour. A cette époque elle est percée du dard enflammé du Séraphin. En 1561, ces transports augmentent de violence ainsi que les ravissements, bientôt (1562) ils deviennent irrésistibles, même en public. Térése est élevée de terre, et sa vision de l'humanité de Jésus-Christ est remplacée par une autre vision de l'humanité glorieuse. Dans l'amour provoqué par ces extases, elle a un désir si intense de quitter cet exil qu'il produit en elle des douleurs comparables aux angoisses de la mort. C'est alors qu'elle s'écrie : *ou mourir ou souffrir.*

rai que le démon puisse ainsi déraciner mes défauts. » Au reste, le vénérable et délicieux Pierre d'Alcantara, homme d'oraison et de pénitence, si décharné par ses privations que, selon Tèreſe, on « l'eût dit fait d'écorces d'arbre » répondit, après qu'elle se fut confiée à lui sans déguisement, « de ne pas se désoler mais au contraire de bénir Dieu ». Il lui manifesta une profonde compassion pour les épreuves qu'elle avait endurées, en particulier pour les contradictions de gens de bien. Il la laissa pleine de consolation et de joie « lui recommandant de faire oraison en toute sécurité et de ne pas douter de l'action de Dieu en son âme ». Cependant Tèreſe avoue que ces paroles ne purent bannir toute crainte de son cœur, surtout quand Notre-Seigneur la livrait aux doutes intérieurs qu'elle connut alors : « Peines intérieures si extrêmes, et douleurs corporelles si aiguës » qu'elle ne savait que devenir. Dans cet état, son âme « comme garrottée » n'étant plus maîtresse d'elle-même, se trouvait sans force pour résister aux distractions, aux suggestions folles. Sa foi semblait plongée dans le sommeil :

« Le souvenir de Dieu, les grandes vérités de la religion ne frappaient mon esprit que comme un son vague que l'on entend de loin. Dans cet état on ne perd ni la

foi ni les autres vertus, puisqu'on croit à ce qu'enseigne l'Eglise; mais la foi dort, les actes que l'on veut en produire semblent ne partir que du bout des lèvres, et si l'âme se préserve de la moindre chute, elle le doit à ses bonnes habitudes et surtout à l'assistance particulière que Dieu lui prête au milieu des ténèbres spirituelles. Puis venait un autre tourment, c'était l'impuissance absolue de former une bonne pensée ou un bon désir. Corps et âme, j'étais inutile à tous, et un vrai fardeau pour moi-même. Un dégoût général de toutes choses m'empêchait d'être satisfaite de rien. Alors, moitié de gré, moitié de force, je tâchais de m'occuper de bonnes œuvres extérieures, et j'apprenais à connaître le peu que nous sommes, lorsque la grâce vient à nous manquer. »

Quelle torture pour Térése que cette « sorte de stupidité d'âme... Ah! quelle souffrance pour les âmes en qui Dieu a allumé ce grand feu d'amour, quand l'absence de forces corporelles les empêche de se dépenser à son service! C'est pour elles un véritable supplice. N'ayant pas la force de jeter du bois dans ce feu, et, d'autre part, mourant de crainte de le voir s'éteindre, elles se consomment en quelque sorte, et se réduisent en cendres au-dedans d'elles-mêmes ». Dans ces tentations, elle craignait de voir se réveiller en elle toutes les vanités et les faiblesses de sa vie passée. Elle souffrait des louanges qu'on lui adressait, du bien

qu'on disait de sa personne; ce bruit l'effrayait; elle eut la pensée d'aller dans un autre monastère où elle serait inconnue. Son confesseur l'en dissuada. A ces souffrances, s'ajoutaient des apparitions nombreuses au démon, en différentes circonstances et sous différentes formes. Tèrese luttait contre lui et le repoussait par la prière et le pouvoir de l'eau bénite. Elle sortait brisée de ces combats, mais toujours calme, forte et souriante: « Je prenais en main la croix, et Dieu me donnait un tel courage que je n'aurais pas eu peur d'attaquer tous les démons ensemble ». Par ses sacrifices et en prenant sur elle les obsessions dont il était le sujet, elle obtint la conversion et la guérison d'un prêtre.

LA FONDATION DE SAINT-JOSEPH.

Le travail de purification intérieure et de sanctification est maintenant suffisamment avancé. Par son action providentielle, Dieu a façonné l'âme de Tèrese pour l'accomplissement de ses grands desseins : il va se servir d'elle dans l'œuvre de réformation religieuse à laquelle il la destine.

Un jour, dans une conversation avec quelques

compagnes, une des sœurs demanda pourquoi elles n'observeraient pas une règle plus sévère, comme les franciscaines déchaussées qui avaient une grande réputation de vertu et d'austérité. Bien que cette proposition répondit aux secrets désirs de Tère'se, elle hésita à donner son adhésion, à cause de son attachement à son couvent. Elle en parla cependant à une dame veuve de ses amies. Il fut convenu que toutes recommanderaient ce projet à Dieu. Peu de jours après, Notre-Seigneur dans une communion, donna à Tère'se l'ordre exprès de travailler à cette réalisation, promettant son secours, et annonçant que le monastère s'établirait et lui procurerait beaucoup de gloire. Il devait être dédié à Saint-Joseph. A la pensée des difficultés, Tère'se hésitait ; il lui fallait quitter sa chère cellule, sa vie sans responsabilité, accepter le souci des affaires ; mais Notre-Seigneur revint plusieurs fois à la charge. « Si les ordres religieux ont perdu de leur ferveur primitive — lui dit-il dans une apparition — ils me rendent encore de grands services ; et que deviendrait le monde s'il n'y avait plus de religieux !... Va donc, ma fille, va trouver ton confesseur, déclare - lui le commandement que je viens de te faire et dis - lui de ma part de ne pas s'y opposer. » *Devant cette volonté si nettement expri-*

mée et avec tant d'insistance, Tèreſe écrivit à ſes conſeillers, Pierre d'Alcantara, François de Borgia, Louis Bertran, qui furent unanimes et abſolus dans leur approbation. Elle parla également à ſon confeſſeur, qui, ne croyant pas à la réuſſite de l'entreprise, lui conſeilla d'avertir ſon ſupérieur eccléſiaſtique, le P. Ange de Salazar, provincial des Carmes de Caſtille. Celui-ci entra d'abord dans ſes vues. Mais, lorsque le projet ayant été connu du public, le trouble ſe mit dans le monaſtère de l'Incarnation, et que les raille-ries, les propos malveillants, précurſeurs d'une violente perſécution, s'élevèrent en ville, le Père retira ſon conſentement. Traitée d'orgueilleuſe, et de folle, Tèreſe eut un mouvement de découragement. Notre-Seigneur l'enreprit : « Eh bien, ma fille, tu peux avoir ainſi une idée de ce que les fondateurs d'ordres ont eu à ſouffrir. Il te reſte à endurer des perſécutions plus grandes que tu ne ſaurais te l'imaginer; mais ne t'inquiète pas. » Pendant ce temps, ſon amie à qui l'on refuſait même l'abſolution, ſous prétexte de ſcandale, ſ'en remit au dominicain Pierre Ibanez. Ce ſaint religieux, après avoir vu Tèreſe et avoir beaucoup réfléchi et prié, allant contre ſa première impreſſion, fut convaincu que le deſſein était très agréable à Dieu, et qu'il fallait ſe hâter de le réa-

liser. On fit choix d'une maison. Mais, devant les virulentes récriminations des religieuses de l'Incarnation, qui prétendaient que Tèreſe leur faisait un affront, qu'elle pouvait bien se perfectionner dans une communauté qui comptait des religieuses meilleures qu'elle, son confesseur lui écrivit que son projet n'était qu'une rêverie, et de ne plus s'en occuper, puisqu'elle devenait une occasion de scandale. Nouvelles angoisses pour Tèreſe. Notre-Seigneur la consola. Loin d'avoir offensé Dieu en cette affaire, lui dit-il, elle s'était rendue agréable à ses yeux; néanmoins, pour obéir à son confesseur, elle devait garder le silence pour un temps; le moment de reprendre le projet viendrait ensuite; et, pour montrer les avantages des peines et des persécutions endurées pour lui, il donna à la pauvre religieuse un accroissement extraordinaire de ferveur. Pendant qu'on la menaçait de la déferer à l'inquisition, le P. Pierre Ibanez qui continuait à soutenir la réforme, faisait les démarches nécessaires à Rome; mais bientôt il était appelé loin d'Avila.

Tèreſe resta cinq ou six mois sans parler du projet, quand vint à Avila, en qualité de recteur du collège de la Compagnie de Jésus, le P. Gaspard de Salazar. Il s'entretint avec Tèreſe, et, en qualité de supérieur de son confesseur, il conseilla

à celui-ci de ne plus mettre d'obstacle à l'entreprise. Cependant l'opposition du provincial des Carmes demeurait ; Tère'se s'en plaignit à Dieu : « Oh! mon divin Maître, pourquoi me commandez-vous des choses impossibles ? Je ne suis qu'une femme, encore si j'étais libre, mais liée de toute manière, sans argent, sans facilité pour en trouver ni pour le bref, ni pour le reste, à quoi puis-je réussir ? » Notre-Seigneur lui fit entendre d'aller de l'avant sans s'inquiéter. Et voilà, en effet, qu'elle reçoit une somme d'un de ses frères, Laurent de Cepeda. Sur le conseil qui lui est donné, elle travaille dans le plus grand secret, fait acheter et préparer la maison ; mais celle-ci était trop petite. Nouvelles hésitations de la part de Tère'se. Jésus le lui reproche vivement : « Ne t'ai-je pas dit d'entrer comme tu pourras ? O rapacité du genre humain qui crains que la terre te manque ! Combien de fois n'ai-je pas dormi au serein, n'ayant pas d'abri où me retirer ». Le jour de l'Assomption, la Vierge accompagnée de son saint époux lui apparaît, et, après avoir fait comprendre à Tère'se qu'elle est purifiée de ses fautes, annonce que le projet va enfin aboutir, et que Notre-Seigneur, saint Joseph et elle-même seront fidèlement servis dans son monastère.

Sur ces entrefaites une des dames les plus

illustres de Castille, Dona Louise de la Cerda, qui avait un grand chagrin de la mort de son mari, ayant entendu parler de Térésè, demanda aux supérieurs de l'envoyer près d'elle, à Tolède. On intima à la religieuse l'ordre de partir aussitôt. Elle le fit, malgré l'ennui de ne pouvoir travailler directement à la réalisation de son projet. Dans le palais, elle exerça un véritable apostolat auprès de la dame et des gens de sa maison. Sa piété aimable et simple lui attira les sympathies, et lui permit de faire rayonner sa bienfaisante influence. C'est alors que sur l'ordre du P. Ibanez, elle écrivit le premier récit de sa vie.

Malgré les honneurs dont on l'entourait, elle ne se laissa pas prendre aux grandeurs « qui ne sont guère à estimer ». « Quelle servitude, disait-elle ! Plus je voyais ces vaines grandeurs, plus je les méprisais, car plus on est élevé, plus on a de soucis et de peines. Il faut avoir tant de soin de garder la dignité de son rang, qu'on n'a pas seulement le temps de vivre à l'aise... L'un des mensonges du monde, c'est d'appeler maîtres et seigneurs ceux qui sont esclaves de mille manières. » Elle retrouva à Tolède un religieux dominicain qu'elle avait connu bien des années auparavant, le P. Gratia de Toledo ; elle entreprit de l'amener à s'adonner à l'oraison : « Je ne puis rencontrer

une personne qui me plaise, disait-elle à ce sujet, sans aussitôt la voir tout à Dieu. Ce désir est même si violent que je ne puis y résister. » Le Père avança rapidement dans la voie de la sainteté.

Elle rencontra également une « beate », Mère Marie de Jésus, fondatrice des Carmélites déchaussées d'Alcala, qui avait eu les mêmes pieuses pensées que Térèse, et arrivait de Rome avec les autorisations nécessaires pour sa réforme. Ensemble elles arrêtèrent le plan de leurs deux fondations. C'est sous cette influence, et celle de Pierre d'Alcantara qu'elle revit aussi à Tolède, que, malgré les conseils différents qui lui furent donnés, Térèse inséra dans sa règle le vœu de pauvreté absolue (1). Par une révélation, Notre-Seigneur la confirma dans sa résolution, et lui promit son aide. « Décidée à vivre d'aumônes pour l'amour de Dieu, dit-elle, je me croyais en possession de toutes les richesses du monde. »

(1) Le P. Pierre Ibanez à qui elle avait demandé conseil, lui écrivit « deux longues feuilles de papier chargées d'arguments et de principes de théologie pour la dissuader de son dessein, lui assurant qu'il avait étudié à fond la question ! » « Je lui répondis que s'il entreprenait de me détourner de la parfaite fidélité à ma vocation, à mon vœu de pauvreté et aux conseils de Jésus-Christ, je renonçais au bénéfice de la théologie, et le priais, pour cette fois, de me faire grâce de sa science. » *Vie par elle-même*, ch. xxxv.

Elle reçut bientôt l'autorisation de quitter Dona Louise de la Cerda. Notre-Seigneur lui annonçait que, puisqu'elle désirait des Croix, une très dure l'attendait. Térèse inquiète, troublée même — elle craignait le courroux de ses supérieurs — partit cependant avec joie.

En même temps qu'elle, arrivèrent les dépêches et le Bref de Rome pour la fondation du monastère. Pierre d'Alcantara, alors de passage à Avila prêta son concours, et obtint de l'évêque qu'il prît le monastère sous sa juridiction. La Providence disposa favorablement les événements; tout s'exécuta en secret et avec promptitude. Le jour de la Saint-Barthélemy (24 août) 1564, quelques postulantes, « quatre orphelines sans dot, mais grandes servantes de Dieu », prirent l'habit, et le Très Saint-Sacrement fut placé dans la modeste chapelle, en présence du P. Pierre d'Alcantara, du P. Ibanez et du P. Balthazar Alvarez, représentant les trois ordres de Saint-François, de Saint-Dominique et de Saint-Ignace, qui avaient encouragé la Fondation. De voir le Seigneur dans cette demeure, ce fut pour Térèse l'avant-goût de la béatitude.

Mais quelques heures après, le démon lui livra intimement un pénible combat, en soulevant dans son âme une foule de scrupules. N'avait-elle pas

contrevenu à l'obéissance en agissant contre les indications du Provincial, et encouru son mécontentement en plaçant le couvent sous la juridiction de l'Ordinaire? Les nouvelles religieuses vivraient-elles dans cette étroite clôture? Ne manqueraient-elles pas du nécessaire? Les ordres qu'elle avait reçus lui venaient-ils bien de Notre-Seigneur? N'étaient-ils pas des illusions? Elle-même n'allait-elle pas hasarder son salut? Cette heure fut terrible pour Térèse.

Ce n'était là qu'une partie de ses épreuves. A peine la nouvelle de la fondation s'était-elle répandue dans la ville, que la Supérieure de l'Incarnation lui intimait l'ordre de rentrer à l'instant. Térèse laissa ses religieuses désolées, et partit sans délai, suppliant Dieu de l'assister, et demandant à saint Joseph de la ramener dans sa maison. Elle arriva convaincue qu'on allait la jeter en prison. Elle y passa quelques heures, et comparut, pour rendre compte de sa conduite, devant la Supérieure et le Provincial. Celui-ci fut satisfait de ses explications, et lui promit de l'autoriser à retourner au couvent dès que le calme serait revenu en ville.

Là, l'émotion était si vive, que les pouvoirs publics se réunirent. Tous condamnaient Térèse. On voulait détruire le monastère sur l'heure.

Seul, un dominicain, le P. Dominique Banez, donna des conseils de modération. Tèreise, sans s'affecter de ce que l'on disait de sa personne, s'effraya pour l'Œuvre. Notre-Seigneur l'en reprit : « Ne sais-tu pas que je suis le Tout-Puissant ! Que crains-tu ? »

L'affaire fut portée au Conseil royal. Tèreise n'avait aucun moyen d'action ; tout semblait perdu. Elle alla se jeter aux pieds du Très Saint-Sacrement, et fit à Dieu cette prière : « Seigneur, cette maison n'est pas à moi, c'est pour vous qu'elle a été faite. Il n'y a personne pour prendre ses intérêts. Que Votre Majesté daigne s'en charger elle-même ! » Le secours vint alors de plusieurs côtés. On proposa de laisser subsister le couvent, s'il avait des revenus. Mais Notre-Seigneur fit savoir à Tèreise, dans une oraison, qu'elle ne devait pas accepter. Une apparition du saint frère Pierre d'Alcantara mort précédemment, la confirma dans cette résolution. Enfin après six mois de lutte, avec des alternatives de crainte et d'espoir, les préventions tombèrent. Le procès fut abandonné. Bientôt arrivait de Rome (juillet 1565), un nouveau Bref qui autorisait le monastère à vivre sans revenu. Tèreise recevait la permission de revenir à Saint-Joseph où elle rentra, suivie de quelques religieuses de l'Incarnation, qui vou-

laient pratiquer sans mitigation la règle de Notre-Dame du Mont-Carmel. Elle arrivait portant avec elle, comme trousseau : une natte de paille, un cilice, une discipline et un habit vieux et rapiécé. C'est avec ces riches trésors qu'elle inaugura l'œuvre incomparable de la réforme. Humblement agenouillée devant le Saint-Sacrement, Tèreise pria :

« Vous le savez, ô mon Dieu, disait-elle, je n'ai jamais cru qu'il y eut proportion entre ma petitesse et la grandeur de l'Œuvre à laquelle vous m'avez appelée. Vous savez, ô mon Dieu, que tout ce que j'ai fait, je ne l'ai entrepris que par vos commandements, et je n'en serais jamais venue à bout, si vous ne m'aviez aidée à surmonter les difficultés. »

Elle raconte que quelques mois avant, étant en oraison, elle se vit seule dans une vaste plaine et entourée de gens armés de toutes sortes d'engins : lances, épées, dagues, estocs, qui cherchaient à l'attaquer : « Je me trouvais, par moments, tellement serrée de toutes parts, que mon unique ressource était de lever les yeux vers le ciel, et d'appeler Dieu à mon secours. » Alors Notre-Seigneur parut, lui tendant la main et la couvrant de sa protection. Dorénavant, et bien qu'elle dût subir les plus rudes persécutions, elle ne craignit plus, et garda la plus absolue confiance.

LA FORMATION DES RELIGIEUSES

Après la fondation de Saint-Joseph, Tèreise passa, dans cette maison, cinq années, qui furent, selon sa propre expression, « les plus tranquilles de sa vie ». La grâce agissait sur les jeunes filles que Dieu avait arrachées aux filets du monde; elles devinrent d'excellentes religieuses, d'une obéissance impeccable. Le nouveau Carmel était, suivant la parole de Julien d'Avila, chapelain de Tèreise, « un véritable jardin de fleurs célestes. » La fondatrice l'appelait « la chère petite retraite du bon Dieu »; et Notre-Seigneur daigna dire : « Ma fille, c'est ici mon paradis de délices ». On n'y avait qu'un désir : Consoler le cœur du divin Maître des infidélités des chrétiens, par un amour sans réserve, et travailler, par la pénitence, à la conversion des pécheurs et au triomphe de l'Église.

Dans le cadre extérieur de cette vie mortifiée, où un jeûne rigoureux était obligatoire, tout concourait à la recherche de la perfection la plus élevée. Les religieuses passaient la plus grande partie des longues journées, qui duraient de 5 heures du matin à 11 heures du soir, dans leur cellule. Elles n'y avaient comme ameublement qu'une pailleasse piquée, un escabeau, une cruche

de terre, et, comme ornements, sur les murailles blanchies à la chaux, une croix de bois, une image de papier peint, et une coquille servant de bénitier. Dans cette solitude, qu'elles ne quittaient que pour les exercices de communauté, et, en particulier, pour les offices, qu'elles célébraient avec une tendre dévotion, elles vivaient unies à Dieu, par la méditation constante et le travail (1). Pauvres, chacune devait assurer le pain quotidien, par un labeur manuel. Térése, la première, donnait l'exemple. Elle travaillait, sans arrêt, pour accomplir le précepte qui ordonne à tous de gagner son pain à la sueur de son front, et pour ressembler au divin ouvrier de Nazareth. Elle savait trouver le Maître dans l'accomplissement des devoirs les plus humbles. Faisant la cuisine à son tour, elle disait : « Il est là au milieu des plats et des marmites, qui m'aide à l'intérieur et à l'extérieur. » Et, en effet, les ravissements qu'elle eut

(1) C'est pour que ce recueillement ne soit pas troublé, que Térése se montre si ferme sur la question de la clôture et des parloirs. Elle paraît sévère même, au premier abord. Ne dit-elle pas d'une religieuse qui désire voir ses parents, que « son âme est malade ». Elle en donne la raison : « elle ne jouira pas de la liberté d'esprit; elle n'aura pas de paix véritable », et elle lui conseille de ne pas recevoir les siens « jusqu'à ce qu'elle se sente délivrée de l'affection de les voir ». Elle se place à un point de vue

dans ces fonctions, ne l'empêchaient pas de les accomplir avec autant d'adresse que si son esprit avait été attaché tout entier à son travail. Elle se faisait la servante de tous. Elle n'acceptait pas, du reste, qu'on se distinguât par autre chose que par l'observation de la règle, l'amour de Dieu et le dévouement. C'est pour qu'on oubliât, au Carmel, les vaines particularités du monde, qu'elle fit abandonner aux postulantes les noms qu'elles portaient dans le monde. Elle devint elle-même : Tère-se de Jésus :

Chargée, malgré ses résistances, du priorat qu'elle avait d'abord remis en d'autres mains, elle s'y donna avec un soin jaloux. Son grand souci était la formation de l'âme de ses filles. Ce que fut sa direction, nous le savons par différents écrits, et en particulier par le Chemin de la perfection, qui en est le résumé, et qu'elle écrivit sur

supérieur : celui de la vocation spéciale de prière et d'expiation. Trop souvent la présence ou le souci des parents peut détourner les religieuses du devoir d'état. On retrouve, du reste, en Dieu, ceux que l'on aime d'un amour pur et détaché. Tère-se indique un devoir qui subsiste toujours, et qui est le plus efficace. » C'est de recommander beaucoup nos parents à Dieu. » La sainte dit à ses filles qu'il est des cas où « il n'est pas juste de nous en éloigner lorsqu'ils ont besoin de consolation, et que nous pouvons la leur donner tout en demeurant dans un parfait détachement ».

l'ordre d'un de ses confesseurs, le P. Banez. Elle y pose le fondement de la vie religieuse : Néant des joies du monde ; réalité du bonheur céleste. Là dessus elle établit les vertus religieuses de pauvreté, d'obéissance, d'humilité et de mortification, avec, comme soutien, l'oraison, et comme couronnement, la charité.

Se souvenant des recommandations de Notre-Seigneur, elle rappelle avec insistance à ses religieuses qu'elles ne doivent point se mettre en peine des biens temporels :

« Ne prétendez jamais faire subsister votre maison par des interventions et des adresses humaines... Jetez seulement les yeux sur votre divin Époux, puisque c'est lui qui doit vous nourrir... Pourvu que vous le contentiez, ceux-mêmes qui vous sont les moins affectionnés vous donneront de quoi vivre... Remettez vous du soin de faire des charités à celui qui domine les cœurs, et qui n'est pas moins maître des richesses que des riches... » « La faim peut nous faire mourir, mais non pas nous vaincre... Oh ! que ce serait un heureux échange de mourir bientôt, faute d'avoir de quoi vivre, pour jouir d'autant plus tôt d'une vie et d'un bonheur qui ne finiront jamais ! » (1) « Cette heureuse

(1) En fait dans les premiers temps, le pain manqua bien quelquefois, mais des mains inconnues venaient en apporter. On attendait avec confiance. « Si parfois ce qui nous était donné était insuffisant pour nourrir la commu-

pauvreté est un si grand bien, qu'elle renferme tous les autres biens du monde, puisque mépriser le monde... c'est être maître du monde... Ce sont là vos armes... La pauvreté c'est notre blason; conservons-le donc intact, et que, chez nous, tout y réponde : nos demeures, nos vêtements, nos désirs, nos pensées. L'honneur d'un pauvre est d'être véritablement pauvre. Gardez-vous de bâtir jamais de vastes édifices. Rappelez-vous sans cesse que tout doit tomber au jour du jugement.. Si celles qui viendront après vous se laissent emporter à cet excès de faire des bâtiments superbes, que ces bâtiments tombent sur leur tête et les écrasent toutes. Car quelle apparence y aurait-il de bâtir de grandes maisons avec le bien des pauvres (1)... Imitons en quelque chose notre roi; il n'a eu pour maison que la grotte de Bethléem où il est né, et la croix où il est mort. »

Pour l'obéissance, Térèse n'expose que ce grand principe : « l'obéissance voit Dieu dans le supérieur, et se soumet sans réserve à ce qu'il

nauté, je faisais distribuer à celles qui pouvaient le moins s'en passer, mais aucune ne se croyait de ce nombre, ou n'y touchait pas jusqu'à ce que Dieu eût envoyé de quoi donner une portion à l'autre ».

(1) Parlant de leur devoir de la prière, elle tient, à ses religieuses qui vivent d'aumônes, le langage que reprendra saint Vincent de Paul : « Efforcez-vous toujours de si bien servir Sa Majesté, que vous ne mangiez pas le bien des pauvres sans l'avoir gagné ». *Pensées sur le Cantique des Cantiques*, ch. II.

commande. » Elle montre, par des faits nombreux, qui prouvent combien cette vertu était pratiquée au Carmel, les résultats magnifiques de l'acceptation de cette règle de la vie conventuelle.

La base solide et nécessaire de toute vie religieuse, c'est l'humilité. Elle est la nourriture, le pain quotidien de la vie mystique. C'est le grand préservatif contre les tentations subtiles qui, sortant du sentiment même des grâces reçues, peuvent atteindre les âmes : « Une grande vertu, disait Tère'se, est très dangereuse, si elle n'est pas fondée sur l'humilité (1) ». A l'humilité se joignent la prudence et la discrétion (2) : « Il faut plaindre les âmes qui veulent voler avant que Dieu ait donné des ailes ». L'âme humble doit attendre, « dans le silence et dans l'espoir », la grâce et les indications de Dieu. Ce serait, par ailleurs, de la fausse humilité de ne pas reconnaître les dons que Dieu nous fait; il faut, au

(1) Elle ajoutait : « S'il ne faut pas de courage sans humilité, il ne faut pas non plus d'humilité sans confiance ».

(2) Pour Tère'se, l'absence de franchise et de simplicité est un manque d'humilité. Parlant d'une lettre écrite par une religieuse peu franche elle dira : « Ah! que cette lettre manque d'humilité. Recommandez-lui de ne point tant donner à l'exagération. On croit ne pas mentir avec tous ces détours, mais en vérité, ce style est bien l'opposé de la perfection religieuse, qui ne permet pas qu'on s'exprime autrement qu'avec franchise et clarté ».

contraire, les bien connaître pour l'en remercier, tout en confessant que nous n'y sommes pour rien, et nous efforcer de les développer.

Une des principales pratiques de la vie religieuse est la mortification :

*« Ce serait donc une imperfection de se plaindre pour des maux sans importance... Je vous le demande, mes filles, supportez sans rien dire vos petites incommodités. Ce n'est souvent rien qu'un jeu de l'imagination. Si vous commencez à en parler vous n'en finirez jamais. Plus on donne au corps, plus il s'affaiblit, plus il demande qu'on le caresse ; il trompe la pauvre âme et l'empêche d'avancer dans la vertu...
« Nous sommes les épouses du roi éternel ou nous ne le sommes pas. Si nous le sommes, y a-t-il quelqu'honnête femme qui, soit qu'elle le veuille ou non, ne participe pas aux outrages que l'on fait à son mari?... Puisqu'en qualité d'épouses, nous prétendons régner avec notre époux dans le comble de la gloire et du bonheur, n'y aurait il pas de la folie à ne vouloir point participer à ses injures et à ses travaux. » « Si vous êtes les amies de Notre-Seigneur, il faut que votre vie soit un martyre. »*

La souffrance n'est cependant pas désirable en soi : elle n'est qu'un moyen ; c'est pour assujettir notre volonté que nous mâtons notre chair. La mortification extérieure doit être un acheminement à la mortification et au détachement

intérieurs (1). « N'oubliez pas, écrivait Térése à une prieure, que la mortification ne doit servir que pour l'avancement spirituel. » (2). Elle ne veut pas qu'on fasse des pénitences indiscrètes, mais qu'on s'en tienne à ce qui est d'obligation :

« Nous n'observons seulement pas les moindres choses de la règle, comme le silence, quoiqu'il ne puisse nuire à notre santé... et nous voulons après cela inventer selon notre fantaisie des pénitences qui ne servent le plus souvent qu'à nous rendre incapables de nous acquitter de celles qui sont d'obligation. »

(1) Le véritable détachement est celui de nous-mêmes. Se contenter du détachement extérieur des créatures serait se faire illusion : « O mes sœurs, disait Térése, n'ayez pas cette opinion, et gardez-vous bien de vous endormir. Vous seriez comme celui qui s'en va sans crainte, après avoir bien fermé sa porte de peur des voleurs, et qui les aurait dans sa maison... Nous sommes ces voleurs intérieurs et secrets, et nous demeurons toujours en nous-mêmes... Apportez un soin extrême à réprimer vos mouvements intérieurs, principalement en ce qui concerne la préférence ». « La grande affaire n'est pas l'austérité corporelle, qui, après tout, est accessoire, selon moi ; marcher rapidement, c'est avoir beaucoup d'humilité ». *Le Château intérieur*, troisièmes demeures, ch. II.

(2) Elle écrivait avec enjouement à un visiteur qui exagérait un peu dans le sens des mortifications extérieures : « Entendez bien, mon Père, j'aime beaucoup à presser dans la pratique des vertus, et non pour l'austérité corporelle. Cela vient sans doute de ce que je suis moi-même peu pénitente ». (On sait, au contraire, que Térése se mortifiait beaucoup).

Sans doute la nature s'effraye lorsqu'il faut pratiquer la mortification; mais la grâce nous fortifie, remarque Tèrese :

« Tout paraît pénible dans la vie que nous menons, et avec raison, vu que c'est une guerre continuelle que nous faisons à nous-mêmes. Mais lorsque nous commençons à combattre, Dieu agit dans nos âmes et nous favorise de tant de grâces, que tout ce que nous pouvons faire et souffrir nous paraît léger. »

Le soutien de toute vie est la prière. Pas de vie religieuse sans une piété solide et profonde. Le grand soin de Tèrese fut de donner à ses filles une piété qui ne se perdit pas dans le scrupule et l'étroitesse d'esprit :

Croyez que Dieu ne s'arrête pas à une foule de petites choses. Gardez votre âme à l'abri des inquiétudes sans fondement, qui pourraient vous empêcher de faire beaucoup de bien. Ayez une intention droite, une ferme volonté de ne point offenser Dieu, et ne craignez pas, avec cela, de vous donner une sainte liberté d'esprit et de cœur... Les craintes, loin de vous rendre meilleures, vous feraient tomber dans les imperfections. » (1)

(1) Elle écrira plus tard à une de ses prieures : « Que je suis contente de voir comme vous savez entretenir vos filles dans une sainte joie, et dans l'allégresse spirituelle ».

Quant à elle, sa piété ne se plaît pas dans les pratiques mesquines : « Je n'ai jamais aimé certaines dévotions où entrent je ne sais quelles cérémonies qui plaisent surtout aux femmes. » Faisant allusion aux habitudes de son pays, elle disait encore : « Je ne suis pas une faiseuse de signes de croix. » Elle se défît du verbalisme dans la prière (1) : « C'est faire beaucoup plus, de dire, de temps en temps, quelques paroles du Pater, que de le dire plusieurs fois et comme en courant, sans entendre ce que vous dites. Que l'on ne puisse pas prétendre que nous parlons sans savoir ce que nous disons.... Lorsque je dis le Credo, il est juste que je sache ce que je crois, et quand je dis Notre Père, que je sache qui est ce Père, et qui est aussi le Maître qui nous enseigne à faire cette oraison. »

La prière bien comprise demande le recueillement, surtout intérieur : « On ne peut parler en même temps à Dieu et au monde, ainsi que le font

(1) Térèse a très bien marqué le rôle des paroles et de l'intelligence dans la prière. Après avoir dit quelque part que : même ceux qui pratiquent l'oraison de quiétude et la contemplation ne doivent pas exclure « l'intelligence », elle ajoute : « Que les paroles soient comme un souffle léger qui active la bougie presque éteinte, et non comme le souffle plus fort qui l'éteindrait si elle était allumée. »

ceux qui, en priant d'un côté, écoutent de l'autre ceux qui parlent, ou s'arrêtent à tout ce qui leur vient à l'esprit sans tâcher de retenir leur pensée. » S'il est nécessaire de faire tout ce qui dépend de nous pour demeurer seul avec Dieu, il serait cependant dangereux de trop se contraindre dans les moments de fatigue. Alors, non seulement on ne doit pas se tourmenter, mais « prier comme on peut, et même ne point prier dans ce temps où l'âme est comme un malade auquel il faut donner un peu de repos. » Tant que la pauvre âme est emprisonnée dans ce corps mortel, on est inévitablement obligé de tenir compte des infirmités auxquelles elle participe. Tère'se, n'oublie pas de remarquer que tout le monde n'est pas appelé à la contemplation, et que celle-ci n'est pas nécessaire pour faire notre salut, ni même pour parvenir à la sainteté ; c'est un don surnaturel spécial, purement gratuit. Elle n'en a pas toujours joui, et même, elle a passé bien des années sans pouvoir méditer, « si ce n'est avec l'aide d'un livre » :

« Beaucoup sont de cette classe, et il y en a qui ne sauraient méditer même en lisant, et prier que vocalement... Celles-là, pourvu qu'elles pratiquent les vertus d'humilité, de mortification et de détachement, qu'elles n'appréhendent pas d'arriver à la perfection aussi bien que les contemplatives. Marthe n'était-elle pas une

sainte, quoiqu'on ne dise point qu'elle fut contemplative. Et que souhaitez-vous davantage que de pouvoir ressembler à cette bienheureuse fille qui mérita de recevoir tant de fois Notre-Seigneur Jésus Christ dans sa maison, de lui donner à manger, de le servir, et de s'asseoir à sa table.. Que celles que Dieu conduit par le chemin de la vie active se gardent donc bien de murmurer d'en voir d'autres toutes plongées dans la vie contemplative, puisqu'elles ne doivent pas douter que Notre-Seigneur ne prenne leur défense contre ceux qui les accusent.. Qu'elles se souviennent qu'il est nécessaire que quelqu'un ait soin de lui apprêter à manger, et s'estiment heureuses de le servir avec sainte Marthe. »

Qu'elles ne croient pas, au reste, que celles qui sont appelées à la contemplation « ne portent des croix moins pesantes ». C'est, au contraire, parce qu'il les mène par un chemin âpre et difficile qu'elles ne pourraient gravir sans secours spécial, que le Maître est obligé de venir à leur aide. De plus, elles sont exposées à bien des dangers, tels que l'orgueil et les illusions (1).

Toutes ces vertus pratiquées dans les monastères ne seraient rien s'il n'y régnait par dessus

(1) Cet orgueil, Térèse le réprimait vivement : « Il y en a quelques-unes arrivées à une perfection si extraordinaire, à leur avis, que tout ce qu'elles voient leur paraît défectueux ; ce sont précisément celles-là qui commettent le plus de fautes ».

tout : la charité. Aussi Tèreſe recommande-t-elle « un amour ſincère des unes envers les autres, cet amour qui adoucit les vies les plus rudes.... Il n'y a rien de ſi difficile à ſupporter qui ne paraiſſe facile à ceux qui s'aiment. »

Mais encore faut-il ſavoir comprendre ce grand devoir : « Nous y manquons toujours en aimant trop ce qui doit être moins aimé, ou trop peu ce qui doit l'être davantage. » L'excès peut être préjudiciable, et entraîne beaucoup d'imperfections avec lui : « Cette affection, mal réglée, affaiblit peu à peu la volonté et l'empêche de s'employer entièrement à aimer Dieu... Il arrive même ſi peu ſouvent que les grandes amitiés particulières aient pour fin de s'entr'aider à aimer Dieu, que je crois que c'est le démon qui les a fait naître.. Il y a beaucoup d'aveuglement dans le deſir d'être aimé. » On doit trouver « dans l'affection qu'on ſe porte quand elle eſt vraiment bonne un remède pour vaincre les paſſions ». Ce ſentiment produit dans l'âme une grande paix, et fait éviter bien des occasions d'offenſer Dieu à celles qui ne ſont pas tout à fait fortes. » Par contre, Tèreſe conſeille à ſes religieuſes de ne pas employer vis-à-vis les unes des autres ces paroles de « minauderie, qui ſont comme des caresses.... Je ſais, dit elle, que c'eſt un langage

fort ordinaire entre femmes, mais je ne puis souffrir que vous passiez pour des femmes en quoi que ce soit ; je vous souhaite aussi fortes que les hommes les plus forts. » (1) Qu'elles réservent ces termes d'affection à leur divin époux, vers lequel doivent se tourner tous les sentiments de leur cœur.

NOUVELLES FONDATIONS

Térèse, qui savait, par expérience, combien il était préjudiciable, à la vie conventuelle, de réunir,

(1) Elle écrivait à la prieure de Grenade au sujet d'un certain esprit qui régnait dans son couvent : « Par l'amour de Dieu, ma fille, je vous le demande, songez que vous élevez des âmes pour être les épouses du Crucifié ; crucifiez-les donc afin qu'elles n'aient pas de volonté et ne s'abaissent pas à des enfantillages ; car c'est chose bien étrangère à l'esprit d'une vraie carmélite qu'un attachement quelconque, de quelque genre que ce soit, quand même ce serait pour sa prieuré. C'est toujours une entrave ; Dieu veut ses épouses libres, et liées à lui seul... C'est vraiment une honte pour moi de voir mes filles donner tant d'attention à de si misérables petites choses. Et après cela on vante votre vertu ! Ah ! que le Seigneur daigne rendre mes carmélites bien humbles et bien obéissantes. Toute vaillance, sans ces vertus, n'est qu'une source d'imperfections, et la soumission n'enlève point le courage. Agissez en hommes de cœur et non comme de petites femmes ».

dans un même monastère, un nombre trop considérable de sujets, ne voulait recevoir à Saint-Joseph que treize religieuses. Elle fut bientôt obligée d'en accepter vingt. Puis voyant ses filles si vertueuses, elle eut le désir de faire davantage pour Dieu.

« Je sentais que plus j'allais de l'avant, plus mon désir croissait de contribuer en quelque chose au bien des âmes. Il me semblait que j'étais comme une personne qui, ayant en garde un grand trésor, désirait d'en faire part à tout le monde, mais à qui on liait les mains pour l'empêcher de le distribuer et d'en faire des largesses. »

Elle offrit à Dieu « ses faibles prières », et exhorta ses sœurs à agir de même. Le récit qui lui fut fait, par le P. Alphonse Maldonat, des travaux de certains missionnaires, augmenta encore sa soif d'apostolat ;

« Je ne puis lire les vies des saints qui ont fait de grandes conversions sans en être plus attendrie, et envier davantage leur bonheur, que celui de tous les martyrs, parce qu'il me semble, que de tous les services que nous pouvons rendre à Dieu, il n'y en a pas qu'il estime tant que de lui acquérir les âmes par l'ardeur des prières qu'il nous inspire de lui adresser pour obtenir leur conversion. »

Le chrétien est altruiste par obligation. Il ne saurait faire son salut en se désintéressant de celui de son prochain. Le saint va plus loin, il

s'offre en holocauste pour sauver ses frères. Héroïquement Térése écrit : « Que m'importe à moi de rester jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si par mes prières je sauve une seule âme, ou si je procure à mon Dieu une plus grande gloire par l'avancement spirituel de plusieurs... », et elle ajoute pour ses religieuses : « Voilà, mes filles, le but auquel vous devez rapporter vos désirs, vos pénitences, vos jeûnes. Le jour où vous cesseriez de les consacrer à ce que je viens de vous dire, sachez que vous ne feriez pas ce que Notre-Seigneur attend de vous et que vous ne rempliriez pas la fin pour laquelle il vous a réunies au Carmel » (1). A ces intentions générales, Térése assigne un but particulier aux prières de son ordre : celui de l'avancement spirituel et de la sanctification des prêtres :

« Le rôle des religieuses est de prier, en ce siècle d'hérésie, pour les capitaines qui combattent, afin qu'ils avancent de jour en jour dans la perfection que demande une vocation si sainte : être des anges et non des hommes... Il faut qu'ils soient affermis dans la piété, et fortement persuadés combien il importe de fouler aux pieds tous les intérêts de la terre, et de se détacher de toutes les choses périssables, pour s'attacher seulement aux éternelles. Il faut par les prières

(1) Térése écrivait encore : « est-il une plus belle aumône que de prier pour ceux qui sont en péché mortel ».

obtenir pour eux qu'ils soient capables de travailler pour Dieu, et que Notre-Seigneur les soutienne, afin qu'ils ne succombent pas dans les périls continuels où l'on est exposé dans le monde, et qu'ils bouchent leurs oreilles aux chants des sirènes qui se rencontrent sur une mer si dangereuse .. Que si dans l'étroite clôture où nous sommes, nous pouvons par nos prières, contribuer pour quelque chose à ce grand dessein, nous aurons aussi combattu pour Dieu. Mieux vaut ne pas prier pour soi, et réserver ses mérites pour cette cause ! »

Térèse était dans ces dispositions quand Notre-Seigneur lui apparut, et lui dit : « Aie un peu de patience, ma fille, et tu verras de grandes choses. » Bientôt, en effet, le général de l'Ordre des Carmes qui arrivait en Espagne approuvait l'établissement du monastère de Saint-Joseph d'Avila, et donnait à la réformatrice le pouvoir de faire de nouvelles fondations.

Mais, malgré le grand désir qu'elle en a, la chose apparaît, même à Térèse, presque irréalisable. Les amis qui l'ont jusqu'alors aidée, la dissuadent. Se rappelant les difficultés de la fondation de Saint-Joseph, elle prévoit celles qui l'attendent. Cependant elle sent qu'il faut agir, se hâter : elle prend de l'âge, — elle a cinquante-deux ans, — elle est malade. Cependant, l'intervention de Dieu, seule, la décide à agir : « O

Grandeur incompréhensible du Seigneur ! Que vous montrez bien, ô Maître, que votre puissance n'a point de bornes, lorsque vous donnez tant de hardiesse à une créature, ou pour mieux dire à une fourmi telle que je suis. Qu'il parait bien qu'il ne tient pas qu'à vous que ceux qui vous aiment n'exécutent de grandes choses, mais seulement à notre lâcheté et à notre peu de courage. »

L'Œuvre des fondations va commencer en 1567. Elle se divisera en trois périodes : de 1567 à 1571 ; de 1574 à 1576, et de 1580 à 1582. Elle sera interrompue la première fois par le priorat de Tèreſe à l'Incarnation, et la seconde fois par la persécution qui s'abattra sur la réforme toute entière.

Chaque fondation eut ses difficultés particulières. Toutes apportèrent à Tèreſe de rudes fatigues, étant donné son état de santé. Souvent les voyages furent fort longs, — certains de plus de soixante lieues, — dans des régions sans chemins, aussi bien sous les ardeurs des brûlants soleils d'été, que par l'âpre froid de l'hiver. Cependant, durant tous les voyages, Tèreſe et ses filles continuèrent à vivre la vie du cloître. Les chariots couverts de bâches leur servaient de monastère ; on y suivait le règlement. Une petite

clochette annonçait l'heure des offices, que mesurait une horloge de sable. Au signal, tout le monde : religieuses, prêtres, conducteurs, faisaient silence. A l'arrivée dans les hôtelleries pour la nuit, les religieuses baissaient leur grand voile, descendaient de leur chariot, et s'enfermaient dans une chambre séparée. Le matin, avant le départ, le chapelain — ordinairement le fidèle Julien d'Avila — disait la messe. Tèreise entretenait la discipline et la ferveur par son exemple. Tout lui servait à élever la pensée et à parler de Dieu, aussi bien les incommodités du voyage que la beauté des paysages qui la ravissaient. Les récréations étaient également utilisées : Il faut, disait-elle, que ces heures « servent à nous ouvrir les yeux sur nos défauts et à nous donner un peu de délassement, pour mieux garder ensuite les rigueurs de la règle. » Elle composait des cantiques que l'on chantait alors.

La pauvre fondatrice n'en regrettait pas moins parfois la solitude de sa cellule d'Avila, et aspirait à la joie de s'y retrouver. Notre-Seigneur l'en reprit : « Ma fille, comprends-le bien, le mérite ne consiste pas à jouir de grandes joies dans l'oraison, mais à faire ma volonté. » *Et encore* : « Penses-tu que le mérite consiste à jouir ? Non, ma fille ; mais à travailler, à souffrir, à

aimer. Les âmes les plus chéries de mon Père, sont celles qu'il éprouve le plus, et la grandeur de leurs épreuves est la mesure de son amour. » *Et une autre fois* : « Ce serait se tromper que de vouloir fonder son assurance sur les douceurs spirituelles ; l'assurance vraie est le témoignage d'une bonne conscience. » *Peu auparavant il lui avait dit* : « Il n'est pas temps de te reposer, mais bien de te hâter à fonder d'autres monastères. Je trouve moi-même mon repos dans les âmes qui s'y abritent. » (1)

Térèse répondait donc aux ordres de Notre-Seigneur, comme aux désirs d'apostolat de son propre cœur, lorsqu'à l'appel des Jésuites, elle partit pour Médina-des-Champs, fonder un nouveau monastère. Elle n'avait ni maison, ni argent pour en acheter ; on traitait son projet de folie. Une dame fit don d'une vieille demeure, presque entièrement détruite, quand une violente opposi-

(1) Un jour que Térèse se plaignait d'être toujours dans les complications des affaires, et qu'elle regrettait le calme et la contemplation, le Maître lui dit : « Il ne peut en être autrement ; mais efforce-toi d'avoir une intention droite, un grand détachement des créatures, regarde comment j'agissais moi-même, et tes actions deviendront conformes aux miennes. Et une autre fois : « Ne travaille pas à me tenir enfermé en toi, mais à te renfermer en moi ».

tion se manifesta de la part des Augustins. Elle ne tint pas devant la volonté divine : « Je connus alors, mon Dieu, combien la résistance des hommes est vaine, lorsque vous voulez nous soutenir. »

Ces premières difficultés résolues, d'autres se présentèrent qui furent vaincues à leur tour, au moment même où elles paraissaient insurmontables. La maison put être organisée, et le Saint-Sacrifice fut offert dans la modeste pièce qui servait de chapelle. Quand Tèreſe avait fait célébrer la messe dans le local qui devait être un couvent, elle le considérait comme fondé quel que fût l'état matériel des lieux : Dieu en avait pris possession, il régnait et était aimé.

La fondation de Médina donna de si excellents résultats, qu'on demanda l'établissement d'un monastère dans la petite ville de Malagon. L'inauguration eut lieu le dimanche des Rameaux 1568. Alors que Tèreſe venait de communier, et qu'elle était en oraison, Notre-Seigneur lui fit entendre qu'il serait bien servi dans cette maison. Puis elle fut appelée à Valladolid. Tèreſe hésita un moment à cause de la distance. Mais le Maître lui dit de surmonter ses hésitations, pour ne pas laisser en souffrance l'âme de la personne qui avait eu la pensée de ce projet, et qui était morte au cours des pourparlers.

Pendant ce temps, Tèreſe ſe préoccupait également de la réforme des monaſtères d'hommes. Quand elle en parla au général de l'Ordre, le P. Rabeo, elle ne reçut pas de chauds encouragements. Il fallut preſque arracher l'autorisation. Néanmoins, elle ne tarda pas à trouver les deux premiers adhérents, le P. Antoine et un jeune religieux, le P. Jean de la Croix qui pensait alors à ſe faire Chartreux. Sur ces entrefaites, un gentilhomme offrit une maſure entre Médina-des-Champs et Valladolid. Tèreſe l'accepta pour le premier monaſtère d'hommes. En voyant le délabrement des lieux, la religieuſe qui l'accompagnait ſ'écria : « En vérité, ma mère, quel qu'habile que vous ſoyez, vous ne ſauriez en venir à bout : n'y penſez plus. » Cependant les deux Pères ſ'y installèrent. En même temps qu'ils firent œuvre d'apostolat, auprès des paſſans d'alentour, ils y vécurent de la vie la plus aſtère et la plus pauvre. Ils ne poſſédaient que des horloges qui leur permettaient d'avoir des heures bien réglées ; le Père Antoine n'en prétendait pas moins qu'ils avaient tout ce qu'il leur fallait. « Je crois, diſait Tèreſe, qu'ils n'avaient ſeulement pas de quoi ſe coucher. » Elle ſe réjouit de cet eſprit de détachement et l'oppose aux richesses de certains couvents :

« Seigneur, mon Dieu, que les superbes bâtimens et les plaisirs extérieurs sont peu capables de donner des consolations intérieures ! » Elle conjure ses sœurs et les Pères « de demeurer toujours dans un grand détachement à l'égard des maisons magnifiques et somptueuses. »

C'est ensuite à Tolède qu'elle part, à la demande de deux marchands, Martin et Alphonse Ramirez. Elle les avertit des épreuves que la fondation va rencontrer :

« Ne croyez pas, leur écrit-elle, n'avoir à donner que ce que vous pensez. Je vous en prévient, préparez-vous à donner bien davantage, car voici comment le divin Maître récompense les bonnes œuvres : il dispose les choses de telle sorte qu'on puisse encore en faire de meilleures. Ce n'est rien de donner de l'argent, cela ne fait pas grand mal. Mais quand nous nous verrons au moment d'être lapidés, vous, Monsieur votre gendre et tous autant que nous sommes qui nous mêlons de cette affaire, comme il faillit nous arriver lors de la fondation de Saint-Joseph d'Avila, oh ! c'est alors qu'il fera bon ! »

Les difficultés ne manquèrent pas, en effet, tant du côté de la famille elle-même qui, peut-être effrayée par les prédictions de la sainte, retira sa dotation, que du côté de l'administration ecclésiastique et du grand conseil. Térèse ne désespéra pas. Elle ne possédait cependant que trois ducats.

Comme elle le disait en cette occasion : « Térése et trois ducats, ce n'est rien ; mais Dieu, Térése et trois ducats, c'est tout. » Après plusieurs mois d'attente, et de nombreuses démarches, elle put s'installer cependant, avec deux jeunes religieuses. Elles n'avaient qu'une unique couverture pour trois. Par les nuits très froides, les pauvres enfants voyant leur mère malade, profitaient de son sommeil pour la lui laisser entièrement. On partageait une sardine et un œuf en trois ; on manquait de lumière. « Dieu le permit, écrivit Térése, pour nous faire connaître, par expérience, les douceurs de la pauvreté. » Quand, plus tard, Alphonse Ramirez, revenu à ses premières intentions, voulut faire construire une chapelle, les grands seigneurs, pleins de mépris pour ce marchand, se scandalisèrent de ce qu'il se permettait de faire œuvre pie : ils essayèrent d'empêcher la construction. Notre-Seigneur apparut à Térése, et, pour la libérer des préjugés de castes, il lui dit : « Quelle folie de s'arrêter aux vanités du monde ? Jette les yeux sur moi : vois combien j'ai été pauvre et méprisé de lui ! Crois-tu que les grands de la terre soient grands devant moi ? Et vous autres, devez-vous vous estimer d'après vos titres ou selon vos mérites ? Ah ! ma fille, au jour du jugement, quel cas fera-t-on des domaines et des

dignées! » Et Tèreſe s'arrangea rapidement avec Ramirez, car, ajoute-t-elle : « Grâce à Dieu, j'ai toujours plus eſtimé la vertu que le lignage. »

Poursuivant ſes voyages, elle alla à Pastrana, où elle gagna à la réforme des Carmes déchauffés deux ermites, le P. Mariano et le frère Jean de la Miſère. Elle fonda avec eux le deuxième monaſtère d'hommes. Elle établit également un couvent de carmélites. Mais la princesſe d'Eboli, qui l'avait appelée, s'octroyant le droit de régenter la communauté qui n'avait plus la paix néceſſaire à la vie religieuſe, Tèreſe rappela ſes filles. Ce fut la ſeule de ſes fondations qui ne put ſubiſter.

Pendant ſon ſéjour à Tolède, elle avait été mandée à Salamanque par le recteur de la Compagnie de Jésus. Quoique malade elle partit. « Je ne me ſouviens pas que la crainte du travail, pourra-t-elle dire, m'ait jamais empêchée d'entreprendre aucune fondation, quelles que fuſſent mes appréhenſions. » Bien que la ville fût pauvre, il lui plaisait d'établir un nid à l'ombre de la célèbre univerſité. Elle eſpérait que ſes filles bénéficieraient, dans leur piété, du contact avec la ſcience théologique, car, diſait-elle, « la piété ſans la ſcience peut jeter les âmes dans l'illusion, des porter à des dévotions puériles et niaises;... et, des dévotions niaises, délivrez-nous, Seigneur. »

Elle arriva à Salamanque pour la fête de la Toussaint avec une seule religieuse, et s'installa dans une chambre qui avait servi aux étudiants, ce qui effrayait déjà sa compagne. Térèse s'amusa de ce « que cette bonne sœur, à son âge, eût tant peur des étudiants ». Mais ce fut autre chose, quand, dans la nuit, les cloches sonnèrent la commémoration des morts ; la pauvre fille poussait des soupirs. Térèse lui demanda à quoi elle pensait : « Voici, ma mère, ce qui me préoccupe. Je me demande, si je venais à mourir, ce que vous feriez seule, ici, comme vous êtes ». Encore qu'elle eût une vive répugnance du contact avec les morts, Térèse répondit : « Ma sœur, quand ce que vous me dites arrivera, je verrai ce que j'aurai à faire ; pour le moment, laissez-moi dormir ».

Dans les premiers jours de 1571, elle est à Albe de Tormès et fonde un nouveau monastère. A son retour à Salamanque, elle guérit par un simple attouchement la servante et un enfant du Comte de Monterey (1).

Le carême de cette année fut particulièrement marqué par des phénomènes surnaturels. Térèse, qui n'avait pas cessé, depuis 1564, d'avoir des

(1) Ce n'est là qu'un des miracles opérés par Térèse. Dieu lui donna le pouvoir d'opérer de nombreuses guérisons.

ravissements douloureux, éprouva, pendant la Semaine Sainte, les plus grandes souffrances intérieures : sécheresse, sentiment de solitude. Son cœur, brûlé par un désir ardent, était comme un désert profond. « Il est bon pour toi qu'il en soit ainsi », lui dit Notre-Seigneur, et il demeura près d'elle : « Je sentais vraiment que nous étions ensemble », écrit Tèreise. Après la communion du dimanche des Rameaux, le Maître se fait encore entendre : « Ne crains jamais que ma miséricorde te manque. » Puis, de nouveau, l'absence du bien-aimé se fait ressentir douloureusement jusqu'au soir de Pâques. Ce jour-là, alors qu'une novice chante un cantique qui traduit son martyre intérieur, Tèreise est ravie hors d'elle-même par excès de souffrance. Elle reste comme en agonie jusqu'au lendemain. Revenant à elle, spontanément elle improvise l'hymne si connu sous le nom de « Glose » où se mêle le cri plaintif de l'exil aux accents de l'espérance : Je me meurs de ne pas mourir (1). Elle pourra dire à son confesseur :

(1) Dans son panégyrique de sainte Tèreise, Bossuet fait allusion à ces faits quand il s'écrie : « L'admirable Tèreise, nuit et jour, sans aucun repos ni trêve, soupirait après son divin époux ; disons que son amour augmentait toujours ; elle ne pouvait plus supporter la vie. De là ces pleurs, de là ces sanglots, de là ces douleurs excessives qui mettraient sans doute Tèreise au tombeau, si Dieu,

« Ma peine est devenue telle qu'elle va jusqu'à transpercer mon âme, et je comprends mieux le martyre qu'endura Notre Dame, maintenant que je sais ce que c'est que ce transpercement. » Dans cet état, Dieu lui envoie de nouvelles consolations. Le lendemain, elle a un autre ravissement. Notre-Seigneur la présente à son Père en disant : « Voici celle que vous m'avez donnée; je vous la donne à mon tour. » Et le Père Céleste agréa cette offrande.

Des difficultés ayant surgi au monastère de Médina, Térése, qui y était revenue, reçut du provincial l'ordre d'en partir. Mais, à ce moment, arrivait en Espagne, à la demande du roi Philippe II, un visiteur apostolique, le dominicain Hermandez. Celui-ci, après avoir vu Térése, se montra favorable à ses projets et lui commanda de rester.

Quelques mois plus tard, il la nommait, de sa propre autorité, prieure de l'Incarnation, où le

par un miracle de sa Providence, ne la voulait conserver encore pour la rendre plus digne de son amour... « Je me meurs de ne pas mourir! » Qu'entends-je et que dites-vous, ô divine Térése? Si vous ne vivez plus en vous-même, quelle force vous a enlevée, sinon celle de votre espérance! O transports inconnus au monde, mais que Dieu fait sentir aux Saints avec des douceurs ravissantes! Térése n'est donc plus sur la terre; elle vit avec les anges, elle vit avec son Dieu... »

relâchement confinait au désordre. La sainte religieuse fut atterrée. Il lui en coûtait de s'arrêter dans sa réforme, au moment où ses maisons avaient tant besoin d'elle. De plus, elle prévoyait les graves difficultés qui l'attendaient à l'Incarnation, où déjà, à la nouvelle de sa nomination, la résistance s'organisait. A ces inquiétudes s'ajoutaient pour Tèreise des soucis de famille. Elle se plaignit au divin Maître, qui lui répondit :

« O ma fille, ma fille, mes sœurs à moi, ce sont les religieuses de l'Incarnation, et tu hésites et tu t'arrêtes. Prends donc courage, songe que je le désire. La chose n'est pas si difficile que tu le crois, et ce qui te paraît devoir nuire à tes fondations tournera autant à leur avantage qu'au bien du monastère. Ne résiste plus et n'oublie jamais que mon pouvoir est grand. » *Tèreise obéit. Elle vint au couvent accompagnée du provincial et d'un autre Père. Aussitôt la révolte éclate. Les religieuses protestent avec colère, couvrant la voix du provincial. Seul, un tout petit groupe promet l'obéissance. La malheureuse prieure va se prosterner devant le Saint-Sacrement. Revenue dans la salle capitulaire, elle essaie d'excuser ses compagnes aux yeux du Père : « Pardonnez à ces pauvres filles. Il n'est pas surprenant qu'elles*

agréent de mauvaise grâce une prieure si indigne de gouverner. » Et le calme se rétablit. A quelques jours de là, pour le premier Chapitre, comme Térèse prévoyait un nouvel orage, elle eût l'inspiration de mettre, dans la stalle qui lui était réservée, une statue de la Sainte Vierge, avec les clefs du monastère dans les mains, et elle s'agenouilla à ses pieds, pour bien marquer aux religieuses que Marie serait la véritable prieure, et Térèse sa première servante. Elle laissa entendre qu'elle n'imposerait pas la règle réformée, mais que son devoir l'obligeait de faire observer rigoureusement le peu qu'exigeaient la règle et les constitutions. Les religieuses furent gagnées par tant de douceur, et d'un élan spontané et unanime elles lui promirent obéissance, et lui demandèrent de réformer les abus. Elle-même modéra le zèle des impatientes, alla lentement, chercha d'abord à rendre le cloître agréable et attachant. Elle fit régner l'esprit d'union, la vie familiale. Elle se montra toute maternelle, aimable, gracieuse, intelligente. On se plut à l'entendre, à rester près d'elle, et l'on perdit, petit à petit, le goût des parloirs et des distractions profanes. A l'égard des personnes du dehors, elle agit avec énergie, on connaît son attitude vis-à-vis de ce gentilhomme auquel elle intima l'ordre de ne plus mettre les

pieds au couvent. Elle sut se servir des plus ferventes, et, au bout de quelque temps, le reste de la communauté s'habitua au silence, au travail, au recueillement, à la prière, à la mortification. Elle donna, comme confesseur, le père Jean de la Croix. Elle-même, malgré son déplorable état de santé, suivait régulièrement les exercices du couvent, et se soumettait à ce qu'on demandait d'elle, se laissant, en particulier, soigner, bien qu'il lui en coûtât beaucoup ; Notre-Seigneur ne lui avait-il pas dit : « Ma fille, accepte pour l'amour de moi les soins dont tu as besoin, et endure ces souffrances, car ta vie m'est encore nécessaire. » (1)

En dépit de la maladie et des lourdes charges de ce priorat difficile, Tèrese n'en continua pas moins à s'occuper des couvents de la réforme ; elle resta en relation constante avec ses filles, et intervint dans les cas difficiles.

Cette période fut marquée, pour notre sainte, par les plus insignes faveurs. Le 18 novembre 1572,

(1) Un autre jour où Tèrese s'attristait de ne pouvoir, faire certaines mortifications, à cause de son état de santé, Notre-Seigneur l'en reprend : « Prends garde, ma fille, il y a quelquefois plus d'amour-propre que de ferveur dans ces désirs de jeûne. » Le Maître lui dira aussi qu'à toutes les mortifications, il préfère l'obéissance. Le conseil ne sera perdu pour personne ; Tèrese écrira à ses religieuses : « Dieu me délivre de qui préfère sa volonté à l'obéissance. »

*le Maître s'unit à l'âme fidèle de sa servante par les liens les plus intimes. Notre-Seigneur apparut à Térése, lui donna la main droite en lui disant : « Regarde ce clou ; c'est le signe de notre alliance. Dès ce jour tu seras mon épouse ; jusqu'ici tu ne l'avais pas mérité. Désormais, ne me regardant pas seulement comme ton Créateur, ton Roi, ton Dieu, tu auras soin de mon honneur en épouse véritable. Mon honneur est le tien ; ton honneur est le mien ». Térése répondit : « O Seigneur, ou changez ma bassesse, ou ne me faites pas tant de faveurs. » Ce fut pour elle l'occasion d'un nouveau progrès dans la vie spirituelle. Elle atteignit les plus hauts sommets de la sainteté. En son âme régnaient l'harmonie et le calme, au milieu des plus grandes épreuves. Elle a donné dans la Septième demeure du Château Intérieur et dans diverses Relations la fidèle peinture de l'état intérieur dans lequel elle se trouva dans ces dix dernières années de sa vie ; c'est ce qu'elle a appelé le *Mariaze Spirituel*.*

Térése cherchait à cacher ces faveurs. Ne le pouvant pas toujours, elle s'efforçait de détourner au moins la considération de ses compagnes. Un jour de fête de la Sainte Trinité, alors qu'elle s'entretenait au parloir avec le père Jean de la Croix, sur le mystère de la solennité, tous deux tombè-

rent en extase. Une religieuse qui passait au parloir appela ses compagnes pour leur faire contempler le spectacle. Tèreise, revenue à elle, ne pouvant nier le fait, dit avec une gracieuse humilité : « Que voulez-vous, mes filles ? On ne peut parler de Dieu avec le père Jean sans que, non seulement il tombe aussitôt en extase, mais qu'il y fasse entrer les autres ! »

En 1574, Tèreise reprit ses fondations. Dans une vision, Notre-Seigneur lui dit d'aller à Ségovie. L'installation de ce nouveau carmel ne se fit pas sans peine, « afin, dit la Sainte, qu'il n'y en eut pas qui ne me fit beaucoup souffrir. » Elle avait l'autorisation verbale de l'évêque, alors absent. Mais, à peine la messe avait-elle été célébrée, et le Saint-Sacrement placé dans le tabernacle, que le vicaire général survient, menaçant de mettre tout le monde en prison. De leur côté, les Franciscains et les religieuses de la Mercy intentent des procès. Tèreise était alors malade. Grâce au dévouement de Julien d'Avila et d'un jeune homme pauvre, Antoine Gaytan, qui s'était fait le chevalier servant des carmélites, et avait déjà été d'un grand secours pour la fondation de Tolède, on vint à bout des difficultés.

Son priorat de l'Incarnation étant terminé,

Térèse se fit déposer. Elle refusa d'être nommée à nouveau, et rentra dans sa chère communauté de Saint Joseph (octobre 1574), où la prieure démissionna et la fit élire à sa place. Mais bientôt, malgré son désir de repos, Térèse est obligée de partir pour Valladolid. Elle achève alors de réaliser un autre projet, celui de la fondation de Véas (1575). Le voyage fut particulièrement pénible et dangereux. Une intervention de Saint Joseph remit dans le bon chemin la caravane qui s'était égarée, et l'empêcha de tomber dans un précipice. L'entrée dans la ville fut un véritable triomphe. Les gentilshommes vinrent à cheval au devant de la fondatrice ; le clergé et la foule se mirent en procession.

C'est à Véas que Térèse rencontra pour la première fois le prêtre qui devait être un des principaux instruments de la réforme : le père Jérôme Gratiën de la Mère de Dieu. C'était un homme remarquable, très jeune encore : trente ans. Térèse sut immédiatement l'apprécier : « Sa conversation est si agréable que l'on ne saurait le voir sans l'aimer... Encore que sa passion pour l'avancement des âmes ne lui permette pas de dissimuler aucune faute, il les reprend d'une manière si douce que l'on ne saurait s'en plaindre. » Elle l'eut en si grande admiration, alors qu'il était

venu négocier l'admission d'une jeune fille chez les Carmélites, qu'elle fit prier pour qu'il entrât lui-même chez les Carmes déchaussés, ce qui eut lieu, quand il put constater « l'extrême régularité » qui s'y pratiquait. Tèreſe travailla avec une grande affection à sa formation. Il devint à la fois son fils, son aide et son conseiller, et fut bientôt nommé commissaire apostolique avec pleine autorité sur les Carmes déchaussés et les Carmélites. Sur ses instances, Tèreſe partit fonder un couvent à Séville. Au cours du voyage elle faillit se noyer dans le Guadalquivir, et souffrit d'une fièvre violente qu'augmentait une chaleur torride. L'archevêque s'opposa d'abord à la fondation; puis ce furent les Carmes mitigés. Tèreſe leur montra les patentes qu'elle avait du révérendissime Père Général : « elles leur fermèrent la bouche, dit la sainte; mais, ajoute-elle, ils ne se seraient pas si aisément adoucis s'ils eussent été informés de la difficulté que faisait l'archevêque. » Les religieuses restèrent dans une situation précaire. Les secours leur manquèrent et les sujets les quittèrent, répandant contre la maison les calomnies les plus atroces. La Providence vint encore une fois au secours de Tèreſe. Laurent de Cepeda qui arrivait d'Amérique, où il avait été trésorier général de la province de Quito, aida sa sœur, et, comme

le fait remarquer celle-ci, au moment où elle n'eut plus besoin de rien, tout le monde offrit ses services, et l'on fit une fête bruyante aux Carmélites. Terèse ne fut pas séduite par ces manifestations; elle soupirait après sa chère Castille, et quitta sans regret l'Andalousie, pour aller fonder (1576) un nouveau monastère à Caravaca, dans la province de Murcie. C'est en se séparant de ses filles de Caravaca qu'elle écrivait ces lignes, qui montrent la souffrance qu'elle éprouvait de les laisser seules:

« C'était pour moi la pire des peines, lorsque, partant d'un endroit pour un autre, je devais quitter mes filles et mes sœurs. Les aimant comme je les aime, ces séparations, je l'avoue, n'ont pas été la plus petite des croix de ma vie. Principalement lorsque je pensais que je ne les verrais plus. Mon cœur se déchirait... La douleur qu'elles ressentaient de leur côté leur faisait répandre quantité de larmes, parce que, encore qu'elles soient détachées de tout le reste, Dieu ne leur a pas fait la grâce de l'être de moi, peut-être pour augmenter la peine dont je souffrais de n'être plus auprès d'elles. »

LA PERSECUTION

Depuis quelque temps la réforme n'allait pas sans soulever, chez les Carmes mitigés, une très vive animosité. Ils profitèrent de certaines exagé-

rations des Pères réformés, qui ne gardaient pas, dans la pénitence, la même mesure que les religieuses, pour critiquer leurs tendances. La nomination du père Gratiien fut désérée à Rome, à cause de son jeune âge. Tèreise elle-même, dénoncée à l'Inquisition, voyait son couvent perquisitionné, et le Livre de sa vie « soumis à l'examen ». Le 25 mai 1575 s'ouvrit à Plaisance, en Italie, le chapitre général des Carmes. Les mitigés espagnols et italiens, qui craignaient que la réforme ne leur fut imposée, relevèrent des charges contre les déchaussés : la nomination du P. Gratiien comme visiteur, l'intention de se soustraire à la juridiction de l'Ordre. Des décrets sévères furent votés, équivalant à la fin de la réforme. Le Père Général, qui s'y était d'abord montré favorable, croyant ses volontés mal exécutées, prit le parti du Chapitre, enleva ses pouvoirs au P. Gratiien, et délégua en Espagne, pour l'exécution des décrets, le P. Tostado, Portugais habile et violent. Tèreise traitée de « coureuse », de « vagabonde », de « femme intrigante, désobéissante et ambitieuse », recevait l'ordre de ne pas continuer ses fondations, et de se retirer dans une des maisons, avec défense d'en sortir pour quelque raison que ce fût. « C'était comme me mettre en prison, dit-elle, puisqu'il n'y a pas

de religieuse qu'un provincial ne puisse envoyer d'un monastère dans un autre, quand le bien de l'ordre l'exige. »

Térèse travaillait à la fondation de Séville quand elle apprit la peine qui lui était infligée. Elle ne pensa qu'à obéir, et écrivit au Révérend Père Général une lettre de soumission où, tout en repoussant les griefs invoqués contre elle et en défendant les Carmes déchaussés — particulièrement le P. Gratien —, elle reconnaissait les quelques points sur lesquels ils pouvaient être répréhensibles ; puis elle se rendit à Tolède. « Plaise au Seigneur de tirer sa gloire de nos sacrifices, disait-elle, dans sa douleur ; mais qu'il m'en coûte de m'éloigner des filles que j'aime tant ! » C'est avant cette séparation que ses religieuses, qui ne possédaient aucun portrait de leur mère, avaient obtenu du P. Gratien de la faire peindre par le frère Jean de la Misère. « Dieu vous pardonne, mon bon frère Jean, s'écria plaisamment Térèse dont la nature primesautière se réveilla à la vue du travail ; vous m'avez fait souffrir ce que Dieu sait, et à la fin, que vous m'avez faite laide ! »

Pendant que le P. Tostado débarquait en Espagne, le Nonce intervenait, et rendait ses pouvoirs au P. Gratien. La lutte allait commencer violente, les mitigés pensant sauver l'ordre contre

les novateurs, les réformés voulant affirmer et défendre leur désir de vivre une vie plus parfaite. Alors que le P. Tostado préparait un Chapitre provincial des mitigés, auquel les déchaussés étaient convoqués, le P. Gratien en réunissait un de déchaussés, dans lequel, avec charité, mais aussi avec fermeté, ceux-ci revendiquaient leur droit à reprendre la règle primitive. Térèse se rallia au projet du P. Gratien qui demandait, pour les déchaussés, la faveur d'être érigés en province séparée ; et, tandis que le Père perdra de vue ce résultat à obtenir, elle le poursuivra pendant quatre ans.

Durant ce temps, son activité fut des plus agissante. Elle veille sur tout, fait la leçon, morigène, indique les tactiques à suivre, signale les manœuvres à éviter, conseille la prudence, débrouille les difficultés, donne des précisions, encourage, communique son zèle ardent, son amour généreux, et se donne avec une tendresse de mère à ses filles qu'elle sait plus particulièrement persécutées. Elle écrit aux religieuses de Séville qui subissent les pires avanies :

« Sachez que jamais je ne vous ai tant aimées que maintenant, et que jamais vous n'avez eu plus de reconnaissance à témoigner à Notre-Seigneur que dans les circonstances présentes ; car ce divin Maître vous a

fait la grâce insigne de pouvoir goûter quelque chose de sa croix et du grand abandon où il s'y vit. Heureux le jour où vous êtes entrées à Séville, puisqu'un temps favorable vous y était préparé ! Que je vous porte envie ! C'est une vérité que lorsque j'appris tous ces changements dont on me fit un rapport très fidèle, surtout lorsqu'on me dit qu'on voulait vous chasser de votre maison, ... loin de concevoir de la peine, j'en sentis au-dedans de moi une joie inexprimable, voyant que, sans vous faire traverser les mers, Notre-Seigneur vous faisait découvrir des mines d'or qui allaient vous enrichir pour l'éternité... Courage, courage, mes filles ! Souvenez-vous que Dieu ne nous envoie jamais des peines au-delà de ce que nous pouvons en supporter, et qu'il habite avec ceux qui sont dans l'affliction... Considérez qu'il se plaît souvent à éprouver les âmes, pour voir si les effets répondent aux désirs et aux paroles. Faites honneur aux filles de la Vierge et à vos sœurs, par la manière de supporter cette grande persécution. Si vous nous aidez, le bon Jésus vous aidera ; et, bien qu'il dorme sur la mer, au plus fort de la tempête, il commandera aux vents de s'apaiser. Il veut que nous ayons recours à lui, et il nous aime tant, qu'il va toujours cherchant ce qui peut nous procurer quelque avantage. Que son nom soit béni à jamais. Amen, Amen, Amen (1). »

(1) Si elle est tendre pour les siens, Térése ne manque pas d'ironie à l'adresse de ses persécuteurs ! Elle écrivait en novembre 1576 : « J'ai reçu aujourd'hui la visite du bon Père Valdemoro (le prieur des mitigés d'Avila). Je crois

Au milieu de ces tribulations, Tèreſe gardait la liberté d'esprit la plus complète :

« *Efforcez-vous donc, ma fille, écrivait-elle à une prieure, d'acquérir peu à peu la liberté d'esprit. Quant à moi, je la possède, grâce à Notre Seigneur, et grande je vous l'assure.* » Elle disait encore : « *Pour moi, je n'ai ni trouble ni peine ; j'en éprouve plutôt un contentement particulier ; si toutes les créatures me paient de la sorte, c'est que mon Créateur est content de moi.* »

Ce n'est point qu'elle ne ressente rien, mais le point de vue surnaturel domine tout en elle : « *Malgré la sensibilité de la nature, la raison me montre les grands motifs que nous avons de nous livrer à l'allégresse.* » Sa correspondance, toujours si élevée, est particulièrement belle à cette époque :

« *Je voudrais vivre au milieu des périls et des croix afin d'avoir quelque part aux dépouilles que remportent ceux qui combattent pour la cause de Dieu.* » « *J'ai compris que le Seigneur veut que je n'aie en cette vie que croix sur croix, et, ce qui m'est le plus*

qu'il dit vrai en se donnant pour ami ; c'est son intérêt pour le moment. Il me parle beaucoup de la manière dont saint Paul persécuta les chrétiens, et de ce qu'il fit ensuite. Qu'il fasse pour Dieu la dixième partie de ce que fit saint Paul, et nous lui pardonnerons ce qu'il a fait et ce qu'il fera... Que Dieu lui donne une santé meilleure que ses intentions ».

sensible, c'est que ces croix retombent en partie sur ceux qui désirent me donner du contentement ; c'est là, je le reconnais, une sorte de tourment qu'il veut que j'endure ; qu'il soit loué en tout »

Un peu plus tard, au moment le plus critique de la lutte, elle écrira de « sa prison de Tolède » les deux lettres admirables adressées au P. Mariano et au P. Jean de Jésus Roca :

« Dieu soit loué à jamais, puisque telle est sa volonté sainte ; mais, à présent que je vois le monde et l'enfer soulevés contre mes fils, j'ai une telle certitude que Notre-Seigneur et mon Père Saint Joseph vont prendre en main cette cause, que dès ce jour, mon cher Père, vous pouvez vous tenir non pour vaincu, mais pour vainqueur... Ainsi donc, que ces pleurs se changent en allégresse. Pour moi ce qui me navre l'âme dans ces événements, c'est que mes fils aient à souffrir, qu'ils vivent dispersés et persécutés à cause d'une pécheresse telle que je suis ; voilà ce qui me fait pleurer, voilà ce qui me fait gémir ; quant au reste, je tiens, de mon côté, la victoire pour certaine, attendu que nous combattons pour la cause de Dieu .. »

« J'ai reçu votre lettre dans cette prison où je me trouve souverainement heureuse, en considérant que tout ce que je souffre est pour mon Dieu et pour mon Ordre. Mon unique peine, mon tourment, c'est de savoir mes fils dans l'affliction à cause de moi. Ne portez donc pas peine, mon cher fils, ni vous, ni les autres religieux, car je puis bien dire comme un autre saint

Paul (quoiqu'il n'y ait aucune comparaison à faire de lui à moi par la sainteté), que les prisons, les souffrances, les persécutions, les tourments, les ignominies et les affronts sont pour moi des délices et des faveurs, quand c'est pour mon Sauveur Jésus, pour mon Ordre que je les endure. Jamais je n'ai moins senti le poids des travaux que maintenant. C'est le propre de Dieu d'accorder son secours et sa protection à ceux qui sont dans la peine et dans les fers. Je lui rends mille grâces, et il est juste que vous lui en rendiez tous autant, pour les faveurs qu'il me fait dans cette prison. Ah ! mon cher Fils et mon cher Père, y a-t-il satisfaction plus vive, un plus grand bonheur, un plaisir plus pur, que de souffrir pour un si bon Maître ? En quel temps les saints furent-ils dans leur centre, et au comble de leur joie, si ce n'est quand ils souffraient pour leur Sauveur et pour leur Dieu ? C'est là le chemin le plus sûr pour aller à Dieu, puisque la Croix doit faire toute notre félicité. Ainsi, mon Père, cherchons la Croix, soupirons après la Croix, embrassons les souffrances ; et malheur à nous et à notre réforme si jamais elles nous manquent. »

Pendant un temps, on put croire que tout allait s'arranger ; Térèse avait reçu du P. Gratién, toujours visiteur, l'autorisation de retourner à Avila ; mais le Nonce mourut et fut remplacé par l'évêque de Plaisance, qui arriva avec le désir d'anéantir la réforme.

Privé d'appui, le Carmel réformé voit ses adversaires se redresser, et une véritable conspiration s'organiser parmi les mitigés. La lutte recommence plus terrible. Les religieuses prient, se mortifient; Tère'se veille à ce que la règle soit intégralement pratiquée, et qu'il ne s'y glisse aucun abus. C'est alors que, sur le conseil de P. Gratien, elle écrit le récit des Fondations, et qu'un peu plus tard, dans sa captivité, elle compose le Château de l'âme et les Pensées sur le Cantique des Cantiques (1). En même temps elle fait tête aux attaques de ses adversaires, et s'adresse au roi pour défendre le P. Gratien des calomnies lancées contre lui. Elle réclame une information juridique.

En octobre 1577, les religieuses de l'Incarnation l'élisent comme prieure, malgré le P. Tostado. Elles sont excommuniées, mais n'en persistent pas moins dans leur choix. Le Conseil du roi fait lever la censure par le Nonce. Néanmoins les mitigés se saisissent du P. Jean de la Croix, l'emmènent en prison, et le jettent, à peine vêtu, dans un cachot obscur et sans air, où il est privé de

(1) Ce commentaire, Tère'se le brûla par obéissance à un de ses confesseurs, le P. Yanguas, qui ne voulant que l'éprouver en fut ensuite désolé. Quelques pages furent sauvées.

nourriture. « Je ne suis pas encore traité comme je le mérite, disait-il humblement. » Tèrese craint qu'on ne tente d'empoisonner le P. Gratien, qui est obligé de se cacher. Elle conseille au P. Ambroise de Mariano, très excité, de taire son indignation. Cependant, elle-même ne peut retenir un cri de souffrance : « Pauvres Pères ! j'aimerais mieux les voir entre les mains des Maures qu'au pouvoir de ces gens-là ! » Elle met ses sœurs en prière, et s'adresse de nouveau au roi. Les choses se compliquent du fait que les pouvoirs du P. Gratien sont révoqués par le Nonce, alors que le Conseil royal lui ordonne de reprendre ses visites. Le Père est bientôt, à son tour, prisonnier des mitigés. Tèrese appelle à son secours les rares amis qui lui restent dans l'adversité. Mais les imprudences du P. Antoine de Jésus et du P. Mariano font échouer toute intervention. Les principaux parmi les Pères sont, de nouveau, enfermés dans les couvents des Carmes mitigés ; beaucoup de religieux venus à la stricte observance abandonnent la réforme ; Tèrese reçoit l'ordre de retourner à Tolède, et de n'en plus sortir ; les maisons des déchaussés et des carmélites sont soumises à l'obéissance des mitigés avec défense de recevoir des novices. Tout semble fini.

Un moment, Tèrese parut découragée. Elle

resta toute la veille de Noël sans manger. Devant la crèche, elle reprit confiance. Bientôt un ami intervenait auprès du Nonce et du Roi. Le Nonce, qui était de bonne foi, chercha à s'éclairer davantage. Il constitua une commission pour chercher la vérité, et, le 1^{er} avril 1579, il publiait un bref qui exemptait les Carmélites et les Carmes réformés de la juridiction des mitigés. Térèse fut dans une joie complète. Au P. Gratien qui, lui écrivant quelques jours plus tard, semblait désirer d'autres persécutions, elle répondait finement :

« J'ai souri quand vous me dites que vous désirez déjà de nouvelles tribulations. Par l'amour de Dieu, laissez-là ce désir puisque vous ne devez pas le supporter seul. Respirons au moins quelques jours. A la vérité je reconnais que c'est un pain si délicieux que quiconque en a mangé, une fois et de bon cœur, sera convaincu qu'il n'y a pas de meilleure nourriture pour l'âme. Mais comme j'ignore si ces tribulations ne doivent point s'étendre sur d'autres personnes que sur celle qui les souhaite, je ne puis les désirer. Je veux dire que je trouve une grande différence entre souffrir, moi seule, et voir souffrir mon prochain ».

Après quelques nouvelles alertes (1), le pape

(1) A cette occasion, Térèse écrit au P. Gratien : « Adviene que pourra ; plus je souffrirai, plus je mériterai... Je suis prête à aller au bout du monde par obéissance. Plus même il y aura de travail et de peine

Grégoire XIII ordonnait, en date du 27 juin 1580, que désormais les monastères réformés formeraient une province séparée, gouvernée par un provincial de leur règle et choisi par eux. Le P. Gratien recevait la charge de provincial. Tous les vœux de Tèreise étaient réalisés.

DERNIÈRES FONDATIONS. — MORT DE TÉRÈSE

Comme fondatrice, et en vertu des pouvoirs qui lui avaient été donnés par les visiteurs, Tèreise avait conservé, en fait, la direction générale des monastères de la réforme. Elle en avait tracé la règle. Elle va profiter du chapitre des réformés, convoqué à Alcalá en 1581, qui marque la séparation définitive des deux branches de l'ordre des Carmes et établit une paix solide et durable, pour donner aux Constitutions du Carmel la stabilité qui leur manquait. Elle présente, en même temps, aux prieures, des conseils d'une grande largeur de vues, et qui sont frappés au coin de la prudence et de la fermeté. Un historien moderne de saint Jean de la Croix dit « qu'il y a plus de garanties dans

à endurer, plus je me réjouirai de pouvoir faire au moins quelque petite chose en ma vie, pour l'amour de ce grand Dieu à qui je suis si redevable ».

quelques brouillons de sainte Tèreſe, écrits à la hâte, à l'improviste et sous le coup des maladies, que dans tous les mémoires détaillés et les règlements minutieux des provinciaux et des dignitaires ».

Tèreſe déclare qu'en principe les communautés de femmes ont besoin d'être fermement dirigées : « Dès que les religieuses voient une tête, elles capitulent immédiatement, bien qu'elles commencent par jeter les hauts cris (1)... Mieux vaut manquer à la douceur - qu'à la justice. » Il faut que les religieuses, alors qu'on leur témoigne

(1) « Je connais mieux que vous le faible des femmes, écrivait-elle au P. Gralien ». Et encore : « Je connais les femmes, et je vois que parfois la rigueur est d'une absolue nécessité... S'il faut de la douceur, il faut aussi de la sévérité... Pour les opiniâtres, la sévérité est l'unique remède » Elle relève assez vertement le P. Mariar o sur ses prétentions de connaître une postulante qu'il avait à peine entrevue : « Vous me faites rire, mon Révérend Père, de dire que vous connaissiez le caractère de cette demoiselle, seulement en la voyant. Croyez-moi, nous ne sommes pas si faciles à connaître, nous autres femmes, et tel a confessé une femme pendant plusieurs années, qui est étonné, après ce temps, de ne pas pouvoir la juger. » Et tout à fait à la fin de sa vie (1^{er} sept. 1582) elle donnait ce conseil au P. Gralien. « Tenez, mon Père, souffrez que je vous donne un avis : c'est de ne jamais vous fier à des femmes, même à des religieuses, lorsque vous leur verrez de la vivacité dans leurs désirs, car leur envie de réussir leur fera imaginer mille mauvaises raisons qu'elles croient admirables. »

beaucoup de douceur et d'affection, « voient que leur supérieure sera rigoureuse et inflexible dans des choses essentielles. » (1) Que donc les prieures ne manquent jamais, par humilité, à ces obligations de leur charge. Qu'elles se montrent également très circonspectes dans le choix des novices. Elles doivent, en les recevant, considérer beaucoup plus les qualités qu'elles possèdent, que les biens qu'elles apportent. Térèse leur veut de l'intelligence, du jugement : « Personne n'en a trop... si elles en manquent, il ne faut pas les recevoir (2)... Quand l'esprit manque, je ne vois pas en quoi une telle personne pourrait être utile

(1) Ce manque de fermeté de la part des prieures, dit encore Térèse, peut avoir des conséquences graves dans les monastères. Il donne naissance aux divisions, aux cabales : « que si jamais vous tombez dans un tel malheur, tenez-vous, mes sœurs, pour perdues. Croyez que vous avez chassé votre divin époux de sa maison, et qu'ainsi vous le contraignez, en quelque sorte, d'aller en chercher une autre ». De là aussi les mécontentements. « Je crains plus une religieuse mécontente que plusieurs démons », disait la sainte à la fin de sa vie.

(2) Parlant des sœurs d'un des Pères Carmes, qui demandaient à être admises, et auxquelles le bon sens faisait défaut, elle écrivait à la prieure de Séville : « Quand bien même leurs dots suffiraient pour achever de payer votre maison, on ne pourrait songer à les recevoir; n'en prenez absolument aucune, si elles manquent de jugement; c'est contre les constitutions, et c'est un mal incurable ». (28 mars 1578).

à la communauté... Mais, ajoute-t-elle — pour marquer une distinction nécessaire et éviter toute confusion — il y en a qui, étant d'une sainte simplicité, sont très ignorantes en ce qui regarde les affaires et la manière d'agir du monde, et fort savantes en ce qui doit se traiter avec Dieu. » « Que Dieu nous préserve des religieuses bêtes! » s'écriait-elle. Elle recommande aussi avec insistance aux supérieures de faire une guerre acharnée à ce qu'elle appelle la mélancolie, et que nous nommons la neurasthénie. « Il faut donner à cette fâcheuse humeur, disait Tèreſe, le nom de maladie, et de très dangereuse maladie. » Elle en détaille les espèces, ou plutôt les degrés, avec un don, des méthodes d'observation et des précisions qu'on voudrait toujours rencontrer chez nos psychiatres modernes. Elle parle de la mélancolie avec conscience; — de la mélancolie dépressive; — de la mélancolie anxieuse; — de la mélancolie avec stupeur (1). Pour combattre cet

(1) Mélancolie avec conscience, que l'on trouve chez les scrupuleuses qui ignorent « que l'imagination est trop souvent indépendante de la volonté: aussi raisonnent-elles sans fin sur leur scrupule et chacune de leurs tentations est pour elles une cause d'accablante tristesse ». — Mélancolie dépressive, qui atteint les personnes qui manquent « de principe intérieur de résistance... Leur vie devient un véritable martyre, à moins qu'elles ne se résolvent à

état, Tèreise défend le surmenage, même en dévotion, comme l'oraison prolongée; elle interdit les jeûnes, et ordonne la suralimentation, le sommeil prolongé, les distractions, jusqu'à ce que les forces physiques et la gaieté soient revenues. Elle fait de la joie saine un signe de vraie vocation.

Tout en n'oubliant pas de veiller à la discrétion dans les relations avec les chapelains et les confesseurs, elle désire, en même temps, que les religieuses jouissent de la plus entière facilité pour la confession et la direction :

« Un de mes vœux les plus chers, c'est que vous ayez toujours cette sainte liberté de communiquer avec d'autres que le confesseur ordinaire et les religieux de l'ordre. Ainsi je demande pour l'amour de Notre-Seigneur à celles qui exerceront la charge de prieure de ne rien négliger... pour maintenir toujours intacte cette sainte liberté de communiquer de son intérieur avec des personnes doctes, principalement si leurs confesseurs ne le sont pas, quelque vertueux qu'ils puissent être. Car Dieu les garde de se laisser conduire en tout par un confesseur ignorant, quoiqu'il leur

obéir ». — Mélancolie anxieuse que l'on rencontre chez les personnes qui s'attachent à de prétendues visions qui sont « le produit d'une imagination en délire ». — Mélancolie avec stupeur, « qui fait perdre entièrement la raison et dans laquelle, à quelque extravagance qu'on se laisse aller, on ne pèche pas plus qu'on ne ferait dans la démence. »

paraisse spirituel et qu'il le soit en effet (1) La science sert extrêmement pour donner lumière en toute chose. »

Elle réclame des confesseurs trois choses : la science, l'expérience, et l'intention d'élever les âmes au-dessus d'eux-mêmes : soit doctrine et vertu. Elle ajoutera même :

« Je dis que, dans le cas où le confesseur ordinaire réunirait toutes les qualités, vous devez de temps en temps communiquer avec un autre. Car, après tout, le confesseur peut se tromper.. Puisqu'on ne cherche dans nos maisons que ce qui regarde l'âme, qu'on tâche de lui procurer ce qui est nécessaire, sur un point si important. » « Je sais, en outre, écrira-t-elle plus tard, au P. Gralien, quels tourments terribles on endure dans d'autres monastères dont on a trop resserré la liberté pour les secours spirituels; une âme ainsi liée ne saurait bien servir Dieu; le démon la tente par là. Lorsque les religieuses ont, au contraire, la liberté de choisir elles n'en font aucun cas la plupart du temps, et ne veulent pas en profiter ».

(1) Térèse avait elle-même extrêmement souffert de certains directeurs. De l'un d'eux, homme minutieux qui l'avait comprimée, elle a dit qu'il était « malgracieux ». A propos de ceux qui, au commencement de sa vie religieuse, attribuaient ses visions aux démons elle écrira : « Je redoute bien plus ceux qui craignent tant le démon que le démon lui-même. Car, pour lui, il ne saurait me faire du mal, tandis que les autres, surtout s'ils sont confesseurs, jettent l'âme dans de cruelles inquiétudes ».

Bien que Tèreſe fut déjà âgée, sa vie active n'était pas encore achevée. Un accident — une chute faite en 1577 — l'avait rendue presque impotente. « La pauvre vieille », comme elle s'appelait, est chargée de visiter les monastères. Elle part, va de maison en maison, voit toutes ses filles, reçoit dans son cœur les secrets de leurs âmes, les conseille, les éclaire.

De plus en plus souffrante, elle entreprend cependant, en 1581, de nouvelles fondations. D'abord à Villeneuve de Xarat, qui l'accueille en triomphe, puis à Palente où l'appelait l'ancien évêque d'Avila. Tèreſe hésita un instant. Le P. Ripalda, de la Société de Jésus, « me fit savoir, écrit-elle, que cette lâcheté était une marque que je vieillissais ». La prieure de Valladolid la poussait également; mais, dit encore la sainte, « les conseils des hommes, même des plus grands serviteurs de Dieu, ne sont pas capables d'échauffer notre cœur. Il faut que cette chaleur vienne d'en haut ». Notre-Seigneur, après une communion, lui fit connaître sa volonté : « Qu'appréhendes-tu? T'ai-je jamais manqué? Et ne suis-je pas toujours le même? Ne crains pas de faire cette fondation. » De fait, elle en éprouva, peu après « une grande suavité ». C'est aussi pour répondre au désir de son ancien directeur, le D^r Vélasquez, qu'elle créa un monas-

tère à Soria. Mais le retour à Avila fut particulièrement fatigant, pour la pauvre malade dévorée par la fièvre. On se perdit, il fallut revenir sur ses pas. Les conducteurs « nous menaient, écrit Tèreſe, par des lieux où nous étions souvent contraints de descendre, et par des précipices où notre chariot était quelquefois comme suspendu en l'air ».

Ensuite, vint la fondation de Grenade, puis celle, si mouvementée, de Burgos (1581-1582). Il y avait six ans que Tèreſe avait eu la pensée de fonder un monastère dans cette ville. Elle avait fait solliciter l'archevêque, par l'évêque de Valladolid, d'en autoriser l'établissement. L'archevêque avait acquiescé. Cependant Tèreſe, pressé par des difficultés, hésitait encore, quand Notre-Seigneur lui manifesta que c'était son désir. Devant les atermoiements du prélat, elle demande d'attendre la belle saison : elle est malade ; il fait froid. Mais le Maître reprend : « Que ce grand froid ne te mette pas en peine, je suis la chaleur véritable. Le démon fait tous ses efforts pour empêcher cette fondation ; fais tous les tiens pour la faire réussir et que rien ne t'arrête. Ton voyage sera très utile. » Et Tèreſe part. Tout lui rend le voyage extrêmement pénible : son âge, sa santé, la rigueur de la température, les inondations. A un

gué. passant devant ses compagnes pour les guider et les encourager, elle perd pied au milieu de la chaussée, et manque d'être engloutie. « Oh! Mon Dieu, s'écrie-elle, quand cesserez-vous de semer les difficultés sur nos pas? — Ne te plains pas, ma fille, répond le Maître, c'est ainsi que je traite mes amis. — Eh, Seigneur, riposte la Sainte avec sa délicieuse et spirituelle familiarité, ce n'est pas étonnant alors que vous en ayez si peu! » (1) On arrive à Burgos, où l'archevêque reçoit fort mal les pauvres religieuses. Il leur conseille même de repartir. « Les chemins étaient bons et le temps favorable, » remarque ironiquement la fondatrice. Pendant plusieurs semaines les malheureuses filles ne peuvent avoir la messe. Les difficultés s'accroissent. Les amis sont découragés. Ils parlent de tout lâcher. Mais

(1) Tèreise était coutumière de cette familiarité tendre et aimante vis-à-vis du Maître. Un jour elle se plaint de ce qu'il la délaisse : « Eh quoi, mon Dieu, n'est-ce pas assez que vous me reteniez dans cette misérable existence, que je m'y résigne par amour pour vous, que je consente à vivre en un séjour où tout m'empêche de jouir de vous, où il me faut manger, dormir, m'occuper d'affaires, entretenir les gens? Vous savez bien, mon tendre Maître, que ce m'est un tourment insupportable. Néanmoins j'accepte tout par amour pour vous. Et après cela, durant ces petits moments qui me restent pour être avec vous, voici que vous vous cachez de moi! Comment cela peut-il s'accorder avec votre bonté? Comment l'amour que vous avez pour

Notre-Seigneur se fait entendre : « Tèrese, c'est maintenant qu'il faut tenir ferme. » « Oh! Seigneur, mon Dieu, s'exclame-t-elle, qu'il paraît bien que l'on ne vous rend pas de services sans en être récompensé par quelque grande peine ; mais que cette peine serait agréable à ceux qui vous aiment véritablement, s'ils connaissaient d'abord quel en est le prix. Mais nous n'étions pas alors capables de le comprendre. » Après de longues recherches, Tèrese finit par trouver une maison. Elle fait intervenir de nouveau l'évêque de Valladolid. Mais celui-ci adressa à l'archevêque, toujours opposé, une lettre si vive que Tèrese n'osa la lui montrer. Les choses s'arrangèrent, enfin, à la grande joie des religieuses, au comble

moi peut-il le souffrir? J'en suis persuadée, Seigneur, s'il m'était possible de me cacher de vous comme vous vous cachez de moi, l'amour que vous me portez ne le tolérerait jamais. Mais vous êtes toujours avec moi et vous me voyez toujours. Non, mon Souverain, cela ne se peut! Songez, je vous supplie, que c'est faire injure à celle qui vous aime si tendrement ». (*Vie*, ch. xxxvii.) Certains se scandalisent, sinon de cette familiarité, du moins de la façon dont Tèrese, ainsi que les autres saints, exprime les élans de son amour. Comme le remarque Maxime de Montmorand (*Psychologie des Mystiques catholiques orthodoxes*, p. 67; librairie Félix Alcan, 1920) : « Ils ne pouvaient s'exprimer autrement qu'ils ne l'ont fait. Divin ou humain, l'amour n'a qu'une langue et même n'a qu'un mot : si éthérées qu'en soient les aspirations, elles ne sauraient se formuler que dans les termes

du bonheur de retrouver leur cloître. Comme le succès palpable est le meilleur moyen de faire tomber les préventions, l'arche évêque, lui-même, fut bientôt gagné, et exprima toute sa satisfaction.

Térèse eut désiré établir un Carmel à Madrid. Des obstacles retardant cette fondation, elle voulut rentrer à Avila pour la profession de sa nièce Térésita qu'elle avait élevée. Sur l'ordre du P. Provincial, elle modifia ses plans, s'arrêta à Valence, et elle profita d'un peu de repos pour adresser, par correspondance, ses affectueuses recommandations à ses filles (1). Elle continua ensuite son voyage par Valladolid, où une autre de ses nièces, la mère Marie-Baptiste, était prieure. Aux souffrances physiques, augmentées

qui s'appliquent aux affections charnelles. » Au reste, ces termes humains, si les mystiques les utilisent à défaut d'autres moins grossiers qui puissent rendre ce qu'ils sentent, ils les désaffectent de leur sens direct, matériel et sensuel. Ils pouvaient le faire avec d'autant moins de scrupule qu'ils trouvaient ce langage employé dans la sainte Bible.

(1) Elle ne négligeait pas non plus ses conseils aux Carmes déchaussés, dont le développement avait marché de pair avec celui des Carmélites, et qui avaient, dès 1582, des fondations en Portugal et en Guinée. Elle écrivait au P. Nicolas Doria une lettre assez sévère sur sa manière de gouverner : «... Quant à ce que vous dites de

par les difficultés du voyage, s'ajouta une grande amertume. Laurent de Cepeda, qui l'avait si souvent aidée dans ses fondations, venait de mourir. Fidèle exécutrice des intentions testamentaires de ce frère, Térèse vit attaquer le testament. La mère Marie-Baptiste, elle-même, lui reprocha de n'avoir pas assez soutenu les intérêts des héritiers. Ces accusations lui furent extrêmement pénibles : « Oh ! que tout cela m'a fatiguée et me fatigue encore, écrivait-elle. Vous seriez effrayées, mes filles, si vous étiez témoins des peines que j'endure ici, et des affaires qui me tuent. » Les attaques portées, alors, contre son cher P. Gratien, achevèrent de lui briser le cœur. A Médina, où elle passa vers le milieu de septembre, elle rencontra également de la part de la prieure un accueil aussi

la dissipation et de l'orgueil qu'entraîne la science, il serait certainement bien fâcheux qu'on les vit percer en des sujets où la science est encore si médiocre, mieux vaudrait qu'ils n'en eussent aucune, que de donner de si bonne heure des marques de pareils défauts. Ne pensez pas que l'art de bien gouverner consiste à gémir perpétuellement de ses misères ; il est nécessaire qu'on s'oublie souvent soi-même et qu'on se souvienne qu'on tient la place de Dieu et qu'on est son ministre. Il suppléera à ce qui vous manque, et c'est ce qu'il fait à l'égard de tous les supérieurs, car il n'y en a pas eu, je pense, de parfait. Défaites-vous de cette soumission rusée qui affecte l'humilité pour parvenir à ses fins dans l'occasion ; ne faites pas le béat qui se scandalise de tout sans fondement. »

froid que celui de la mère Marie-Baptiste. Ce fut le dernier outrage de cette montée du calvaire.

Térèse avait toujours la pensée de rentrer à Avila, mais le P. Antoine de Jésus vint la chercher pour la conduire à Albe. Toujours obéissante, elle se résigna, malgré son extrême fatigue, à ce nouveau détour. En chemin, son état se compliqua et devint d'une gravité alarmante. Elle se traînait, épuisée, et fut prise d'une syncope. On ne trouva rien à lui donner pour la soutenir, pas même un œuf. Elle se contenta de quelques figues et de quelques herbes cuites. Arrivée, le 20 septembre, à Albe, où ses filles l'accueillirent avec toutes les démonstrations de dévouement et de tendresse, elle se reposa un peu, et, avec son énergie habituelle, elle commença la visite du couvent et suivit les exercices de la communauté. Mais son mal s'étant aggravé pour la Saint-Michel, il lui fallut se mettre au lit. Les médecins, appelés par la prieure, déclarèrent qu'il n'y avait plus aucun espoir. Pendant que les religieuses priaient avec ardeur, et se mortifiaient pour obtenir sa guérison, elle passait la journée du 29 en oraison, se recueillant de plus en plus, pour se préparer au grand voyage dont la date lui avait été révélée plusieurs années auparavant. Le 2 octobre, elle fit venir le P. Antoine pour

recevoir sa confession, et, comme celui-ci manifestait sa peine, c'est elle qui le consolait : « Mon fils, ne vous affligez pas. Je ne suis plus nécessaire ici-bas ». Le lendemain, avant de recevoir le Saint Viatique, elle demanda pardon à ses sœurs : « Pardonnez-moi, mes filles, les mauvais exemples que je vous ai donnés ; n'imitiez pas mes fautes, car je suis une grande pécheresse, mais gardez bien votre règle et vos constitutions ; obéissez à vos supérieurs : je vous le demande pour l'amour de Dieu ». Quand on lui apporta le Saint-Sacrement, elle, qui était très abattue, fut transfigurée. Son visage s'enflamma, devint d'une beauté inexpriable, et de son âme sortit un cri de foi, d'espérance et d'amour :

« O mon Seigneur et bien-aimé Epoux ! Elle est donc venue l'heure tant désirée ! Il est temps de nous voir. O mon Maître et mon unique amour, il est temps de partir, il est temps que je sorte de cette vie. Qu'elle soit mille fois bénie, cette heure bienheureuse, et que votre volonté s'accomplisse. Que mon âme s'en aille avec vous, qu'elle s'unisse à vous, après avoir si longtemps attendu ! »

Et, ayant reçu l'hostie, elle resta comme anéantie de bonheur. Puis, exprimant les sentiments d'humilité de son cœur, elle répéta plusieurs fois : « Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias ». Bientôt après elle demanda l'extrême-onction, et

répondit elle-même aux prières. Le P. Antoine ayant cru devoir lui demander si elle désirait qu'on portât son corps à Avila, elle dit simplement : « Est-ce bien à moi, mon Père, à m'occuper de ces choses. Dois-je avoir quelque chose en propre, et, par charité, ne me donnera-t-on pas, ici, un coin de terre ? » Après quoi, le crucifix serré dans ses mains, elle s'absorba dans une profonde contemplation, ne voyant déjà plus, dans sa pensée, les choses extérieures. Le lendemain, 4 octobre (1), l'agonie commença, « paisible et radieuse comme une extase, entre les bras du Seigneur, en face du ciel qui s'ouvrait enfin ». Son visage était illuminé d'une beauté surnaturelle ; on sentait que Dieu était là. Vers le soir, quelques soupirs, s'échappèrent de ses lèvres, et la grande amante du Christ, qui n'avait demandé qu'à mourir ou à souffrir, « mourait, dit le texte du bréviaire, plutôt d'amour que de défaillance de la nature ».

(1) Térése fut canonisée le 12 mars 1622 par le pape Grégoire XV, en même temps que saint Ignace de Loyola, saint François Xavier, saint Philippe de Néri et saint Isidore le laboureur. — Par suite de la réforme du calendrier, qui eut lieu au moment de sa mort et qui supprima dix jours, sa fête fut reportée au 15 octobre.

QUALITÉS NATURELLES ET SAINTETÉ

Un des historiens (1) de sainte Térèse nous a laissé d'elle, dans sa jeunesse, un portrait séduisant qui laisse bien loin la médiocre peinture du frère Jean de la Misère. Il nous la représente de taille élancée, avec une physionomie sympathique. Son front large, très beau, était couronné d'une abondante chevelure noire et bouclée qui faisait ressortir un teint de lys et de rose. Trois petits signes sur le côté gauche du visage ajoutaient à sa grâce. Ses yeux, un peu enfoncés, brillaient d'un regard ardent et particulièrement expressif. Les lèvres, ouvertes pour le sourire, franc et aimable, laissaient voir une dentition parfaite. Elle avait des mains blanches et fines. Sa démarche souple était pleine d'aisance et de dignité; une distinction innée émanait de sa personne, et donnait à son port une majesté souveraine, « majesté voilée de tant de charmes, dit Ribera, qu'on ne pouvait la regarder sans être attiré vers elle par une impétueuse et irrésistible sympathie ».

A ces agréments physiques s'ajoutaient les dons intellectuels les plus brillants et les plus solides : esprit vif et étincelant, puissance d'observation,

(1) Ribera.

d'analyse et de pénétration ; intelligence profonde et lumineuse ; le tout dominé par le plus robuste bon sens (1).

(1) Il est impossible de citer les nombreux jugements portés sur la personne et l'œuvre de sainte Térèse. Nous voudrions cependant donner quelques appréciations récentes, qui nous ont paru les plus caractéristiques. D'abord celle de *William James*, dont nous avons dû relever une assertion : « Considérons sainte Térèse, une des femmes les mieux douées à beaucoup d'égards dont nous connaissons l'histoire. Elle avait une intelligence puissante et pratique. Sa volonté s'élevait à la hauteur de toutes les circonstances ; elle avait des capacités politiques, une grande disposition pour les affaires, un heureux caractère, un style primesautier, un remarquable talent dans la description psychologique. Avec une opiniâtre persévérance, elle consacra sa vie entière au service de son idéal religieux... » (*L'expérience religieuse*, traduction de Frank Abauzit, p. 300). — M. Maxime de Montmorand qui, dans sa *Psychologie des mystiques catholiques orthodoxes*, fait souvent appel à sainte Térèse, ramasse en une page les traits principaux de sa physionomie : « Réformatrice de son ordre, fondatrice de dix-sept couvents de carmélites déchaussées, elle a, pendant vingt ans, tourné ou surmonté tous les obstacles, négocié, lutté, gouverné avec une activité, une habileté, une persévérance, une entente des détails, une largeur d'esprit incomparables. Chez elle, la femme d'action se doublait d'ailleurs d'un psychologue. Sur l'ordre de ses directeurs, elle a écrit à la volée, et en se plaignant qu'« écrire l'empêchait de filer », des livres qui sont des flambeaux promenés aux cryptes de l'âme. C'est qu'à défaut d'imagination — elle s'avoue fort mal partagée à cet égard — elle avait, au plus haut degré, le don d'observer. Qu'on lise, à ce point de vue, sa description, d'une exactitude toute scientifique, de ce mal protéi-

C'est là ce qui a fait d'elle une grande directrice de conscience. Elle sait tenir compte, dans l'œuvre de sanctification des âmes, de la na-

forme et si fréquent dans les cloîtres, la *mélancolie*. Et, à ce don, qui fit d'elle une étonnante conductrice d'âmes, elle joignait, suivant le mot d'un de ses derniers biographes, « le plus parfait bon sens qui ait jamais habité une cervelle humaine » (Ce biographe dont parle M. de Montmoraud est Arvède Barine, dans ses *Portraits de Femmes*). — Maurice Barrès, dans la préface qu'il a écrite récemment pour la traduction que M. de Prémio Réal a faite du *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, écrit à son tour : « L'héroïque Térése n'est pas une intellectuelle Elle dit ingénument de belles choses transparentes où l'on voit les mouvements et comme la respiration de son âme. Elle aime, avec passion, la simplicité. Qu'est-ce que son génie littéraire ? La splendeur de sa foi, un cri d'amour des images saisissantes, et, continuellement, un don prodigieux d'analyse, mais sans les ressources de l'homme de lettres qui ajoute à son inspiration du savoir-faire et du métier. Térése n'a aucune visée littéraire. Avec un goût parfait, qui lui vient de son humilité, elle se propose d'écrire comme elle parle, et elle parle comme une femme de bonne race à des filles pleines d'esprit. On est dans les nues, à la hauteur du plus audacieux vol des aigles, mais fort à l'aise, avec la respiration la plus aisée. Elle a beaucoup de grâce, une sorte d'humour continuelle. Sainte Térése est un génie, et nous sommes ses subalternes. Elle a ses révélations propres. Ses yeux s'ouvrent sur des champs lumineux qui nous demeurent fermés. Quelqu'un, pour elle, a tourné le bouton électrique, et, dans la maison de notre Père, elle distingue des régions où nous n'allons même pas à tâtons. Elle s'élève, elle a décidé d'embrasser Dieu et de s'unir à sa gloire. Astre brûlant, étoile des bergers et des rois de Castille, honneur du ciel espagnol,

ture (1), et aussi, à certains égards, de la situation (2) et du milieu. Elle écrivait à son frère Laurent qui s'était mis sous sa conduite :

que pouvons-nous, sinon de vous admirer tout enflammée et charmante? Le pitoyable serait d'affadir le génie et la sainteté. Mais nous ne dénaturons pas cette sainte vieille femme du génie, si nous prenons plaisir à la comprendre, car elle-même, dans une vie si grave, continuellement sourit. Nulle personne plus naturelle. Quand elle est terre à terre, elle l'est à souhait, comme doit l'être une bonne directrice de couvent, et, dans ses extases, jamais elle ne perd la tête. Son sens psychologique, sa puissance de pénétration et d'analyse émerveillent. Du bon sens, toujours, et rien d'artificiel ni de précieux. Aucune liquéfaction intérieure, une netteté terrible, l'œil du maître promené sur le visible et l'invisible. Nul roucoulement de colombe, mais la vitalité de l'aigle... Ce qu'on aime de sainte Térése, c'est la source jaillissante, l'âme d'où surgirent ces pensées brûlantes, charmantes, parfumées et vraies. Ce qui nous attire vers elle, fussions-nous de la plus morne incuriosité religieuse, c'est le respect émerveillé d'une telle fontaine de vie, et une sorte de désir de vivre parmi les anges... »

(1) Elle disait à Dom Teutonio de Bragança, pour l'encourager à persévérer dans l'oraison, alors qu'il avait quelque difficulté à s'y astreindre : « Quand vous sentirez l'étreinte de la mélancolie, tâchez, de temps en temps, de choisir quelque endroit d'où l'on découvre le ciel, et de méditer tout en vous promenant... Il faut traiter notre faiblesse de telle sorte que la nature ne se décourage pas. Tout cela c'est encore chercher Dieu, puisque c'est par amour pour lui que nous cherchons les moyens de rester en sa présence ; il est nécessaire, dans son service, de conduire l'âme avec douceur ».

(2) A une jeune fille, qui voulait quitter brusquement

« N'allez pas vous imaginer que si vous aviez plus de temps à vous, vous feriez plus d'oraison. Désabusez-vous de cette idée. Un temps aussi bien employé que celui que l'on passe à prendre soin du bien de ses enfants ne nuit jamais à l'oraison... Le temps que vous employez à améliorer votre terre sera bien utilisé, et vous serez charmé, en été, d'y passer quelques jours. Abraham, Jacob et Joachim ne laissaient pas d'être des saints pour prendre soin de leurs troupeaux. Mais, comme nous sommes naturellement ennemis du travail, le moindre effort nous fatigue. Il m'en arrive autant à moi même, et c'est pour cette raison que Dieu permet que j'aie toujours mille affaires qui m'embarassent. »

le monde, elle répondait : « Croyez-moi, Mademoiselle, il n'est pas aussi aisé qu'il vous paraît de prendre l'habit de la religion, malgré sa famille. Pouvez-vous répondre, après avoir pris cet habit fort courageusement, d'être assez parfaite pour n'avoir pas ensuite de chagrin de vous être attiré la disgrâce de tous vos proches ! Il vaut mieux même ne rien précipiter et recommander cette affaire à Dieu... Lorsque vous y penserez le moins il fera tourner les choses d'une manière qui vous surprendra et dont tout le monde sera content ». A propos d'une veuve ayant des enfants, et qui voulait faire profession elle écrivait : « Il me semble qu'ayant des enfants à élever et une bru si jeune, elle ne peut encore entrer en religion ». Dans la même lettre elle fait, au sujet d'une autre personne entrée au couvent, dans ces conditions, et qui y souffre d'inquiétudes et de tribulations, cette remarque : « Ce n'est pas que cette dame ne soit une bonne servante de Dieu, mais, comme l'ordre que commande la charité n'est pas observé, Dieu permet sans doute qu'elle en soit punie ».

A propos des mortifications, elle lui disait encore :

« De grâce, n'en prenez pas plus que je vous ai marqué... » « Considérez que nous autres personnes âgées, il faut que nous prenions soin de ces corps, de peur qu'ils n'abattent l'esprit, ce qui est une terrible souffrance... Soyez bien fidèle à ne pas retrancher du temps de votre sommeil, et à faire une collation raisonnable. Souvent on va trop loin dans ce désir de faire quelque chose pour Dieu, et on ne s'en aperçoit que quand le mal est déjà fait. » « Ce serait simplicité, notait-elle encore, de dire à une femme mariée, de passer en oraison, au déplaisir de son mari, les heures qu'elle doit aux soins de sa famille. »

Toutes les qualités intellectuelles de sainte Tèrese étaient au service d'une volonté de fer. On a beaucoup vanté — et à juste titre — sa force de caractère. On a dit d'elle qu'elle était « un grand homme » (1). En tout cas elle a été une femme d'action, supérieure. Elle en a donné mille preuves. Ne lui a-t-il pas fallu une énergie peu commune pour vaincre les difficultés matérielles et morales qu'elle a rencontrées dans sa réforme et ses fondations. En vérité, au plus fort de ses luttes, elle pouvait écrire au P. Gratien : « Parfois, le corps est abattu, et l'âme un peu affaiblie,

(1) Également qu'elle avait « l'étoffe d'un homme d'Etat ».

quand les maux viennent ainsi les uns sur les autres ; mais la volonté, autant que j'en puis juger, demeure en bon état » (1).

Ce serait cependant se méprendre que de faire de Tèreſe une ſtoïcienne. Encore qu'elle ſache réprimer ſon imprenſionnabilité, elle eſt ſenſible ; elle le déclare ſimplement, ſans fauſſe humilié :

« ... Ne vous imaginez pas que cette conformité à la volonté de Dieu nous oblige, quand nous perdons un père et un frère, à y être inſenſibles, et à ſouffrir, avec joie, toutes les peines et les maladies qui nous arrivent. Cela eſt bon, mais ſouvent c'eſt l'effet d'une ſageſſe toute humaine .. Dieu ne demande de nous que deux choſes en ces rencontres : l'une de l'aimer ; l'autre d'aimer ſon prochain. »

La foi ne détruit pas en nous les ſentiments. Pour être ſainte, Tèreſe n'en aimait que davan-

(1) Si nous voulions faire une étude complète du caractère de ſainte Tèreſe, nous aurions à ſignaler chez elle bien d'autres qualités ; nous ne devrions pas oublier, en particulier, ſa droiture et ſa grande loyauté. Elle répugnait à tout ce qui était diſſimulation, habileté, manque de netteté et de franchise. Pour la fondation de Burgos, elle refuſa de ſe ſervir d'un expédient qui lui eut concilié les faveurs de l'Archevêque : « Pourquoi nous donnons-nous tant de peine en cette fondation ! N'eſt-ce pas pour la gloire de Dieu ! Nous le glorifierons mieux en nous opposant à ce menſonge qu'en uſant d'un pareil moyen pour achever notre entrepriſe ».

tage. Toute sa vie est pleine de traits d'une tendresse touchante, et sa correspondance garde les traces de l'affection et de la délicatesse de cœur la plus exquises. Revenant, en 1581, à Avila, où elle avait eu tant d'attaches, elle écrivait avec mélancolie :

« Il en coûte à mon cœur de vivre en ce pays où je ne retrouve plus mes fidèles d'autrefois, ni mon frère Laurent. »

Vis-à-vis de ses filles, elle se répand en effusions sans nombre :

« Si vos cœurs ressentent quelque peine de mon absence, écrit-elle à la prieure de Séville, que de déchirements et de peines ne m'en a-t-il pas coûté à me séparer de filles si chères ! Plaise à Dieu d'agréer un pareil sacrifice. » Et à une autre : « Ma fille, ma chère fille, avec combien de raison je puis vous nommer ainsi. Je vous aime au-delà de ce que vous pouvez penser. Je vous aime tant qu'il me serait impossible de vous oublier ou de cesser de prier le Seigneur pour votre avancement dans la vertu ». « Pourvu que vous m'aimiez autant que je vous aime, dira-t-elle encore à mère Marie de Saint-Joseph, dont elle avait à se plaindre, je vous pardonne tout ce que vous avez pu me faire dans le passé, comme tout ce que vous pourrez me faire dans l'avenir... (1) Croyez-le bien, ma fille, je vous

(1) Si Tèreise avait le sens de la reconnaissance à l'égard de ceux qui lui avaient fait du bien, si elle savait la

aime beaucoup, et, pourvu qu'en réalité je sois payée de retour, je regarde le reste comme une bagatelle qui ne mérite aucune attention. Il m'en coûtait de ne pas trouver de votre part la même simplicité et la même affection; mais votre lettre a tout effacé de ma mémoire .. » Et encore : « Si vous me chérissez beaucoup, je vous le rends, je vous assure, et j'aime que vous m'en disiez. Oh! qu'il est vrai que la nature nous porte à être payés de retour. Cela ne doit pas être mauvais, puisque Notre-Seigneur même l'exige de nous. »

Qualifiant un petit mot de sa nièce Térésita, elle écrivait au P. Gratien : « Je crois maintenant qu'il n'y a point de meilleur message que l'amour ». A l'égard de ce même P. Gratien, qu'elle avait formé, et qui fut son directeur en même temps que son aide dans la réforme, elle a

leur manifester avec une délicatesse pieuse, elle possédait aussi au plus haut point le don du pardon chrétien, excusant ceux qui l'avaient insultée ou calomniée, cherchant à leur être agréable. « Quant aux personnes qui disaient du mal de moi, non seulement je ne leur en voulais pas, mais je leur portais, ce me semble, une nouvelle affection. » (3^e relation). Elle vainquit par la charité. Dans une autre de ses relations (la 1^{re}), où elle ouvrait son âme toute grande à ses supérieurs, elle déclarait simplement : « Dieu m'a fait cette grande grâce que jamais je ne m'arrête à une faute du prochain de manière à en garder ensuite le souvenir, et, si la pensée vient s'en offrir à moi, aussitôt je suis frappée d'une vertu qui se trouve dans la même personne.

exprimé d'une façon incomparable son affection à la fois maternelle et filiale :

« J'ai trouvé plaisante — lui écrivait-elle au commencement de leur collaboration — la recommandation que vous me faites d'ouvrir la grille à Madame votre mère. Il paraît, mon Père, que vous ne me connaissez pas. Je voudrais pouvoir lui ouvrir mes entrailles... Me demandant à moi-même laquelle des deux vous deviez aimer davantage, je trouve que Mme donâ Juana, votre mère, a un mari et d'autres enfants à aimer, mais que la pauvre Laurentia (1) n'a autre chose sur la terre que ce Père que Notre-Seigneur lui a donné. Plaise à ce divin Maître de le lui garder ».

Répondant au P. Gratien, qui a exprimé à son tour ses sentiments avec délicatesse, et en parlant de lui à la troisième personne, elle écrit :

« Je trouvais charmant quand il m'écrivit ensuite qu'il mit au bas de sa lettre : Votre fils chéri, et comme je m'écriai soudain, attendu que j'étais seule « qu'il a bien raison » ; grande fut ma joie de l'entendre se nommer ainsi ».

Quelques semaines avant de mourir, elle écrivait encore, au P. Gratien :

« Le plaisir de recevoir souvent de vos nouvelles

(1) Laurentia, et, souvent, Angèle, sont des pseudonymes par lesquels la Sainte se désignait elle-même pendant la persécution, pour que sa correspondance pût, échapper aux recherches des mitigés.

quelque grand qu'il soit, n'est pas capable de me consoler de votre absence (1). »

C'est ainsi que Tère'se aimait ceux qui prenaient soin de son âme, et qui la conduisaient à Dieu. Par la manifestation de ses sentiments, elle cherchait, avant tout, à travailler à leur avancement spirituel; elle avait un grand désir de porter à une vertu éminente ceux qu'elle affectionnait :

« Aussitôt que je conçois de l'estime pour une personne, je souhaite avec tant d'ardeur de la voir se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu, que je suis quelquefois hors de moi-même, parce qu'encore que je désire de tout mon cœur que chacun le serve, ma passion pour ces personnes qui me reviennent est si grande, que je ne saurais m'empêcher de presser, et, pour

(1) A propos d'une rencontre projetée avec le P. Gralien, et qui n'avait pas abouti, elle lui écrivait : « Je n'ai pas encore tout à fait compris qu'il suffit que je cherche un contentement en quelque chose dans cette vie, pour qu'il arrive tout le contraire de ce que je désire ». Si Tère'se exprime ainsi un regret, que ces expressions ne laissent cependant pas croire qu'elle ne savait se soumettre, avec générosité, aux circonstances voulues par la Providence; son affection était trop élevée et trop pure. Elle disait au même Père : « Ma nièce Tère'sita se porte bien, mais quelle n'a pas été sa douleur quand elle a appris que vous ne deviez point venir.. Sous ce rapport je m'en réjouis afin qu'elle apprenne combien peu il faut se confier en quoique ce soit, si ce n'est en Dieu. Cette réflexion ne m'a pas fait de mal à moi-même ».

ainsi dire, d'importuner Dieu en leur faveur ». Surtout lorsqu'il s'agit « de vouloir donner à son Eglise des personnes si capables de lui rendre de grands services ».

Cet amour devenait tendre sollicitude pour ceux qui souffraient ou qui étaient dans l'affliction. Elle les devinait, provoquait et recevait l'épanchement de leur cœur, et, d'un mot affectueux, d'une caresse sans puérilité, elle les consolait. Pour ses religieuses, en particulier, elle avait des inquiétudes de mère : « Ma fille, je suis en proie de votre mal, écrivait-elle ; de grâce, écrivez-moi, au plus tôt, comme vous êtes ». A une autre : « Par charité, prenez tous les ménagements possibles, et faites les prendre à ma chère Gabrielle ». Vis-à-vis des petits, des pauvres, des déshérités, sa compassion prenait les formes les plus touchantes. Elle allégeait, de tout son pouvoir, les infortunes, versant au moins le trésor inépuisable de sa pitié. Elle avait le sens de « l'éminente dignité des pauvres ». Un jour qu'on voulait lui faire prendre son repas, avant d'aller au parloir où une pauvre femme la demandait, elle eut cette parole qui rappelle un mot de l'Evangile : « Je suis pressée moi-même d'aller lui parler, car ma meilleure nourriture, c'est de consoler une âme affligée ».

Chez sainte Tèreſe les qualités naturelles s'épanouissaient en vertus, et, parmi les vertus, elle se complaisait dans la pratique de celles qui manifestent le mieux l'effacement, comme l'humilité, l'obéissance, l'esprit de pauvreté, la mortification. Personne ne fut plus humble. Elle se croyait une grande pécheresse : « Quand donc, Seigneur, connaîtra-t-on ma misère ? » s'écriait-elle. A la fin du Château intérieur, elle a écrit : « Que Dieu m'accorde à moi-même la grâce de pratiquer un peu les avis que je viens de donner... Je me sens en ce moment couverte de confusion, aussi, je vous supplie, au nom de notre Dieu, de ne pas oublier cette pauvre misérable ». Avec une ravissante franchise, elle répondait à un Carme qui se faisait l'écho des bruits populaires au sujet d'un miracle qu'on attribuait à celle qu'il vénérât et qu'il aimait comme une mère :

« Mon fils, quand j'étais jeune, on m'a dit que j'étais belle, et je l'ai cru; plus tard, on m'a trouvé de la prudence, et je l'ai encore cru trop facilement; aussi me suis-je confessée de ces deux vanités-là. Quant à ce que l'on ajoute aujourd'hui, je vous assure que je ne me suis jamais fait illusion au point de le croire. »
« Quand je ferais tous mes efforts pour avoir de la vanité, je crois que je ne pourrais y réussir, ni que j'aie des vertus qui m'appartiennent, car j'ai passé de longues années sans en avoir aucune, et maintenant

je ne fais que recevoir grâce sur grâce, sans rien donner au Seigneur en retour (1) ».

Celle qui s'appelait elle-même « la petite fourmi » était humble dans ses actes, plus encore qu'en paroles. Elle cherchait à s'abaisser devant ses sœurs, prenant les emplois les plus communs. Elle faisait sa coulpe en public, et, ce qui est plus rare, elle acceptait avec une simplicité reconnaissante qu'on relevât ses imperfections et ses fautes : « Jamais on ne dira de moi tout le mal que l'on devrait en dire », proclamait-elle ; et quand on la

(1) Dans le *Chemin de la perfection*, Térésè, en parlant d'elle-même, a écrit sur les contradictions de notre nature cette belle page d'analyse psychologique : « Quelquefois il me semble que je suis fort détachée, et, lorsque j'en viens à l'épreuve, je trouve, en effet, que je le suis. D'autres fois je me trouve si attachée, et à des choses dont je me serais peut-être moquée le jour précédent. Parfois, je me sens avoir tant de courage qu'il me semble que s'il s'offrait des occasions de servir Dieu, rien ne serait capable de m'étonner ; et, en effet, je trouve que cela est véritable dans quelques-unes. Mais, le lendemain, je me vois dans une telle lâcheté que je n'aurais pas le courage de tuer une fourmi pour l'amour de lui, si je rencontrais la moindre opposition. Quelquefois je m'imagine que, quoi que l'on pût dire à mon préjudice, et quelque murmure qui s'élevât contre moi, je le souffrirais sans aucune peine, et j'ai reconnu en diverses rencontres que je ne m'étais pas trompée, puisque j'en avais même de la joie, et, en d'autres temps, les moindres paroles m'affligent si fort, que je voudrais être hors du monde tant tout ce que j'y vois me déplaît ».

calomniait, comme à Séville, elle répondait : « Dieu soit béni; dans ce pays, au moins, on me connaît telle que je suis, et l'on m'estime comme je le mérite ». Inutile de remarquer que ce ne fut pas sans lutte que Tèreise parvint à accepter les outrages :

« Ma fille, lui disait Notre Seigneur, tu me demandes sans cesse des souffrances, puis d'un autre côté tu me les refuses... Et moi qui lis au fond de ton cœur je dispose les choses selon ta bonne volonté, et non selon ta faiblesse. »

Son obéissance était absolue. Elle se pliait avec soumission à tout ce qu'on lui ordonnait, se laissant soigner malgré sa répugnance, cessant ses pénitences sur un mot de ses directeurs. Elle possédait l'esprit de sacrifice, l'amour de la souffrance acceptée et désirée pour Dieu et pour le prochain. Sa vie toute remplie par les maladies, les infirmités, le travail, la pratique de la pauvreté, fut un long martyre (1).

Tèreise a dit elle-même l'intensité de sa foi, l'énergie de ses convictions. Elle ne connut jamais une heure de trouble. Sa piété était simple, grave, prudente, et, en même temps, joyeuse, expansive,

(1) « Les désirs de faire des pénitences sont toujours très grands : lorsque j'en fais, la véhémence du désir m'empêche tellement de les sentir que, parfois, et même presque toujours, elles me font l'effet d'un soulagement que je m'accorde ». (Relation 3^e)

pleine de poésie, mais ennemie des enfantillages et des superstitions. Elle avait une dévotion profonde envers la Sainte Vierge, saint Joseph, les saints Anges et certains saints, comme sainte Marie-Madeleine (1). Malgré la coutume de l'époque, elle communiait tous les jours, et se pré-

(1) M. Maxime de Montmorand, après avoir rappelé les éminentes qualités morales et intellectuelles de sainte Térése, nous dit que son bon sens « ne la gardait pas de toutes sortes de superstitions et de préjugés, et de se faire de l'enfer et du diable une idée toute enfantine. » Les Saints n'échappent sans doute pas, complètement, à certaines infirmités humaines, et sainte Térése a pu accepter certaines pratiques de son temps ; mais encore faudrait-il savoir quelle âme elle leur insufflait ; un Pascal ou un Bossuet, en employant les mots les plus vulgaires de notre langue, ont su leur donner une force et une élévation qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Si quelques préjugés, chez Sainte Térése, peuvent nous étonner, nos descendants le seront-ils moins de la puérilité de certaines théories reçues par nos plus grands savants contemporains. Ne serait-il pas cependant injuste, de ce fait, de les traiter comme des béotiens et de prétendre « qu'il n'ont pas élargi le patrimoine intellectuel de l'humanité. » Sainte Térése visait à élargir le patrimoine *moral* de l'humanité ; en réalité, elle a fait beaucoup plus, parce que tout se lie. Pour ce qui est des représentations, soit de Dieu, soit du diable ou de l'enfer, elle s'est servie des images courantes, tout comme les écrivains inspirés l'ont fait dans la Bible. Elle n'ignorait pas que Dieu est un pur esprit, mais, ayant à en parler, elle s'est servie du langage ordinaire. Elle n'a pas manqué très souvent de faire remarquer que notre intelligence elle-même est incapable de refléter un objet qui la dépasse.

paraît à ce grand acte avec ferveur. Pour aller à la Sainte Table, rien ne l'arrêtait : « Si l'on dressait des lances devant moi, disait-elle, je passerais outre ». Et cependant, malgré ce désir ardent de la communion, la maladie la mettant dans l'impossibilité de recevoir Notre-Seigneur, elle acceptait le sacrifice, avec soumission, comme une épreuve. « Dieu le veut ainsi, cela suffit au repos de mon âme ». Son amour de Dieu était sans mesure. On se rappelle ce cri passionné de son cœur :

« Seigneur, que d'autres vous servent mieux que moi, et que vous leur réserviez au ciel plus de bonheur, oh ! je le veux bien ; mais qu'il y en ait qui vous aiment davantage, je ne sais si je pourrais le supporter ! »

Son amour n'était pas seulement dans ces exclamations, il se manifestait dans toute sa vie. « L'amour de Dieu n'est pas dans les larmes, les goûts ni la tendresse, écrivait-elle ; aimer Dieu, c'est le servir dans la justice, la force, l'humilité ». C'est ainsi qu'elle a servi son divin Maître.

On a pu dire qu'elle « avait aimé Jésus mort, comme Madeleine l'avait aimé vivant (1) ».

(1) Aux appréciations déjà rapportées nous croyons bon d'ajouter ce jugement venant de maîtres es sciences religieuses : « Il n'est que d'étudier sainte Tèreise pour voir l'union exquise de la prudence et de la simplicité. Elle est peut-être, parmi les saintes de l'Eglise, à la fois la

L'ÉCRIVAIN

L'Espagne considère sainte Térèse comme un de ses plus grands écrivains. La réformatrice du Carmel possède les qualités qui font les maîtres : profondeur de la pensée, beauté et clarté de l'expression. Sa correspondance est un modèle de simplicité, de grâce et d'enjouement (1). Elle est,

plus humaine et la plus divine, admirable par la fusion complète du sens pratique, de l'héroïsme et de la plus sublime contemplation. Elle est celle qui a chanté ses « extases de douleurs », tout comme ses « extases de joie », dans la célèbre glose « je me meurs de ne pas mourir »; mais elle est aussi la fondatrice au courage indomptable et simple, à l'infaillible bon sens, qui parcourt l'Espagne en établissant ses « petits monastères », au milieu de mille difficultés. Persécutions et maladies l'assaillent et cependant elle garde une gaieté admirable avec des touches délicieuses d'humour. Elle a cela de commun avec saint Ignace, outre son inébranlable attachement à la foi catholique, qu'elle estime franchement, qu'elle admire même les talents naturels. « Seigneur — dit-elle à Dieu en lui parlant d'un religieux dont les qualités lui plaisent, le dominicain Garcia de Toledo, — Seigneur, il est bien fait pour être de nos amis ». *Christus* par Joseph Huby : *La religion chrétienne* par Léonce de Grandmaison et Pierre Rousselot.

(1) Elle écrivait au P. Banez qui la dirigeait : « Il ne faut pas s'étonner que l'amour de Dieu ne trouve rien d'insurmontable, puisque celui que j'ai pour le P. Dominique Banez est capable de me faire trouver bon tout ce qu'il trouve bon et de me faire vouloir tout ce qu'il veut; je ne sais où finira cet enchantement ». Volontiers elle

au reste, ennemie de tout pédantisme. Elle disait à la prieure de Séville :

« Avant que cela m'échappe, il faut vous dire que j'aurais trouvé fort bien la lettre pour le P. Mariano, si vous n'y aviez pas mis du latin. Dieu préserve toutes mes filles de vouloir être des latinistes, que cela ne vous arrive plus, je vous prie, et ne le permettez à personne. J'aime beaucoup mieux que mes filles se piquent de simplicité, comme il convient à des saintes, que de vouloir passer pour des rhétoriciennes. »

Térèse n'a rien d'une femme de lettres. Si elle a beaucoup écrit, elle ne l'a fait presque toujours — et souvent en se défendant — que sur l'ordre de ses directeurs, qui lui demandaient d'exposer les grâces dont elle était favorisée :

« Pourquoi veut on que j'écrive ? C'est aux théologiens (1), à ceux qui ont étudié, de le faire, moi, je

maniais l'ironie, comme en témoigne ce portrait d'un prédicateur : « Il prêche avec l'intention de se rendre utile aux âmes ; il n'a pas cependant tout à fait renoncé aux avantages humains ; il ne dépouille pas, vis à vis de son auditoire, certain désir de plaire qui pourra lui valoir hommages et crédit ; disons mieux encore : il brigue une stalle de chanoine ».

(1) Bien que sainte Térèse fasse appel aux théologiens, et qu'elle écrive encore : « Certes je n'entreprends point de contredire des gens qui sont théologiens, hommes spirituels et sachant ce qu'ils disent... », elle ne se gêne pas pour dire leur fait à certains : « Je connais aussi ces demi-docteurs toujours ombrageux ; ils m'ont coûté assez cher !

n'ai pas d'esprit, je ne saurais que dire; si je me trompe de termes, je ferai tort aux âmes. Pour l'amour de Dieu, laissez-moi filer ma quenouille, assister au chœur, et remplir les emplois de la communauté comme les autres sœurs. » Et encore : « J'écris avec peine et comme à la dérobée, parce que cela m'empêche de filer, et que je suis dans une maison pauvre où je n'ai pas peu d'affaires ».

Ses travaux étaient interrompus par les maladies, les fondations, les voyages (1). A chaque instant nous retrouvons dans ses écrits des parenthèses comme celle-ci : « Il s'est passé tant de jours depuis ce que j'ai dit ci-dessus, sans que j'aie pu trouver le temps de continuer, qu'à moins de me relire je ne saurais dire où j'en étais. Mais pour ne point perdre de temps à cela, il ira comme il pourra, sans ordre et sans suite (2) ».

Quoi qu'elle en dise, Térése n'écrit pas « sans ordre et sans suite ». Cependant ses ouvrages n'ont pas un aspect didactique: sa composition

(1) Elle était surchargée de travail. Dans une lettre à son frère Laurent, elle avoue qu'il lui arrive bien souvent de ne finir sa correspondance qu'après deux heures du matin.

(2) « Il s'est passé près de cinq mois depuis que j'ai commencé à écrire (le Château Intérieur), et, comme l'état de ma tête ne me permet pas de me lire, sans aucun doute il y aura un désordre complet et peut-être des redites, mais, comme je m'adresse à mes sœurs, cela importe peu. » Elle écrit, non pas des traités, mais des appels aux âmes.

est parfois déçousue. Notre logique française, et notre amour inné de l'ordre, sont parfois déroutés par ses digressions longues et nombreuses. Mais, d'autre part, comme elle parlait d'après sa propre expérience, elle a su, tout en conservant une précision scientifique, éviter le langage abstrait et conventionnel, et les excès de l'érudition théologique, ce qui la met à la portée de tous. Sa doctrine est sûre, et c'est à elle que se réfèrent la plupart des écrivains catholiques qui ont traité pertinemment des questions mystiques (1). Si Térèse n'a pas ignoré la valeur de ses écrits, elle n'a pas cherché à en tirer gloire, tout au contraire :

« Il faut de la patience pour me lire, mais il m'en faut bien, à moi, pour écrire ce que je ne sais pas ! Oui, vraiment, il m'arrive quelquefois de prendre la plume à la façon d'une personne idiote qui ne sait que dire ni par où commencer .. Si je dis quelque chose de bon, c'est le Seigneur qui l'aura voulu ainsi pour en tirer quelque bien ; ce qui sera mauvais viendra de moi. »

(1) « C'est la grande maîtresse de la vie mystique ; ses écrits font autorité en cette matière, plus encore que ceux, de saint Alphonse en morale, ou que ceux de saint Thomas en théologie. On la représente parfois avec le bonnet de docteur à ses pieds. Son ascète d'ailleurs n'est pas moins sûre, que son discernement des grâces d'oraison. » (Christus, par Joseph Huby : *La religion chrétienne*. par Léonce de Grandmaison et Pierre Rousselot).

LES ÉTATS MYSTIQUES (I).

Les états mystiques, voilà le sujet de la plupart des œuvres de sainte Térése (2), particulièrement du Récit de sa vie, du Chemin de la Perfection, du Château intérieur et des Relations (3). Per-

(1) Cf. Aug. Poulain, S. J. : *Les Grâces d'oraison*; et article : *L'extase* (dictionnaire d'apologétique; Auguste Saudreau : *L'état mystique et les faits extraordinaires de la vie spirituelle*; Maurice de la Taille, S. J. *L'oraison contemplative*. Pour les phénomènes mystiques, Maxime de Montmorand : *Psychologie des mystiques catholiques orthodoxes*; Mgr Albert Farges : *Les phénomènes mystiques distingués de leurs contrefaçons humaines et diaboliques*; Chanoine Ribet : *La mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines*.

(2) « Sans cesse nous entendons parler de l'excellence de l'oraison; mais on se borne à nous dire ce que nous pouvons par nous-mêmes. Quant à ce que le Seigneur opère dans une âme — j'entends surnaturellement — c'est ce qu'on explique fort peu. » *Château intérieur*.

(3) Les ouvrages de sainte Térése sont : *Le Livre de sa vie* (1562); *Le Chemin de la Perfection* (1562, 1569 et 1570); *Les Constitutions* (1563 et retouchées plus tard); *Les Exclamations* (1566 à 1569); *Les Pensées sur le cantique des cantiques* (vers 1574); *Le livre des Fondations* (1573 et 1582); *Le Château intérieur* (1577); *La visite des monastères* et les *Avis* 1578; les *Relations spirituelles* (différentes époques) *Poésies*, et *Correspondance*. Le plus connu est *le Château intérieur*. Sainte Térése elle-même le trouve supérieur. L'édition des Carmélites du premier monastère en donne cette analyse : L'âme est un château magnifique, œuvre de Dieu même; au centre de ce château, le Roi divin, soleil de justice, source de

sonne n'a décrit, avec la même précision, ces états et les phénomènes mystiques qui les accompagnent, et n'a su les distinguer, aussi bien qu'elle, des illusions et des interventions diaboliques.

Dans les ouvrages qui lui sont attribués, Denys le mystique distingue trois sortes de connaissance de Dieu : 1^o la connaissance par symbole (Dieu est représenté par des images sensibles) ; 2^o la connaissance par l'étude du sens des noms et qualificatifs donnés à Dieu ; 3^o la connaissance par union : l'âme unie à Dieu puise dans cette union une connaissance particulière de la divinité. Les

lumières; tout autour, divers appartements, qui participent plus ou moins à cette splendeur, selon qu'ils sont plus ou moins éloignés du centre. L'âme est appelée à pénétrer dans la demeure centrale, et, pour l'atteindre, elle passe de demeure en demeure. Dans les premières, elle se dégage du péché grave et des divers obstacles qui entravent ses pas. Dans la quatrième sa marche devient plus rapide : c'est déjà l'*oraison surnaturelle*. Dans la cinquième, qui est celle de l'*oraison d'union*, a lieu l'entrevue de l'âme avec l'époux céleste ; c'est l'acheminement au divin mariage. Les sixièmes demeures sont celles que la Sainte traite avec le plus d'étendue : là ont lieu les rigoureuses purifications, puis les hautes faveurs au milieu desquelles se font les *fiançailles mystiques* : paroles intérieures, appels mystérieux, ravissements, visions intellectuelles et imaginaires. L'âme touche à la Demeure centrale, celle où l'attend l'Époux. Elle y entre enfin, et se voit admise à la célébration de l'*ineffable alliance* qui la rendra « un même esprit avec Dieu. » C'est la septième Demeure.

états mystiques consistent précisément dans cette union très spéciale de Dieu et de l'âme, union qui donne une connaissance infuse (non acquise), élevée et mystérieuse de la divinité, un puissant attrait vers Dieu, et qui aboutit à une union plus complète, toute d'amour (1). « Dieu ne se contente plus d'aider les âmes choisies à penser et à se souvenir de sa présence; mais il leur donne de cette présence une connaissance intellectuelle expérimentale (2) ». L'âme a, alors, le sentiment de présence immédiate d'un être transcendant. Dieu est perçu et senti présent. Il y a connaissance, amour et union. (3).

(1) On rapproche parfois la mystique catholique de certaines théories panthéistes. Il y a là une confusion regrettable. Les expressions employées par la mystique catholique orthodoxe font ressortir des différences irréductibles. Le mot *Union*, en particulier, par lequel elle caractérise les relations établies entre Dieu et l'âme, marque une opposition formelle avec les doctrines panthéistes, qui parlent d'*absorption*. Pour les catholiques les êtres contingents, *créer librement* par Dieu, *s'unissent librement* à lui; pour les panthéistes les êtres, *émanés* d'une divinité inconsciente, sont *absorbés fatalement* par elle. *Union* répond à *création*; comme *absorption* répond à *émanation*.

(2) Poulain, *op. cit.*

(3) « L'essentiel de l'état mystique, disent MM. L. de Grandmaison et Pierre Rousselot, dans *Christus* (art. cit.), consiste dans une connaissance de Dieu reçue passivement dans l'âme, connaissance quasi-expérimentale, différente non seulement quant au degré, mais quant au

Ces états dépendent de Dieu seul. On ne saurait y parvenir sans une faveur très exceptionnelle : « Nous ne pouvons les acquérir par nous mêmes, dit notre Sainte, quelque soin et quelque diligence que nous y apportions. »

Cette union a ses degrés, lesquels possèdent des éléments communs, et sont liés par d'insensibles transitions. Elle comporte une progression dont on peut établir l'échelle; mais encore y a-t-il dans cette classification une part d'arbitraire.

Sainte Tèrese marque quatre étapes principales dans cette ascension mystique :

- 1° l'oraison passive ou de quiétude (1);*
- 2° l'oraison d'union;*
- 3° l'oraison extatique ou mystiques fiançailles;*
- 4° l'oraison d'union parfaite ou mariage spirituel.*

Nous allons en dire quelques mots, en laissant parler la plupart du temps sainte Tèrese elle-même.

1° L'Oraison de recueillement passif (2). — Ce

genre, de celles que peut procurer l'exercice naturel de l'intellect, et accompagnée d'une adhésion amoureuse toute différente aussi de l'oraison ordinaire. »

(1) Qu'elle appelle presque indifféremment : contemplation parfaite, théologie mystique, sommeil spirituel, etc.

*(2) « On la nomme ainsi parce que l'âme y recueille toutes ces puissances, et entre en elle-même avec Dieu qui l'instruit. » *Chemin de la Perfection*, ch. xxviii.*

premier degré diffère totalement de la méditation ordinaire qui est le fruit de nos opérations personnelles. « Aucun effort intellectuel ne peut l'amener, ni effort positif : discours, vues prolongées, etc.; ni effort négatif : suppression des pensées distinctes, silence de facultés, etc. (1) » « Nous ne pouvons acquérir ces états par nous-mêmes, quelque soin et quelque diligence que nous y apportions », dit sainte Térèse. Nous n'y sommes élevés que par Dieu, qui, prenant l'âme à l'improviste — dans une prière ou même dans une occupation matérielle — la sépare pour ainsi dire des choses qui l'entourent, lui donne une pensée encore confuse, mais très profonde, de sa présence, et lui fait goûter des consolations particulières (2) :

(1) *L'oraison contemplative* par le R. P. Maurice de la Taille, S. J., professeur au Collège Romain. Beauchesne, éditeur, Paris 1921.

(2) Au commencement de ses faveurs, sainte Térèse écrit : « J'étais saisie soudain d'un vif sentiment de la présence de Dieu, je ne pouvais douter qu'il ne fut en moi ou que je ne fusse moi-même tout abîmée en lui. » *Vie*, ch. x.

Maxime de Montmorand décrit ainsi le processus et les symptômes physiques de cet état : « Le sujet était en oraison, et voici qu'il se sent plus recueilli : un brouillard s'étend devant ses yeux ; sa respiration, sa circulation se ralentissent, il sent ses membres s'engourdir ; sa langue s'embarrasse, et c'est à peine s'il peut balbutier quelque prière vocale : il tombe, en un mot, dans une sorte

« L'âme s'élève peu à peu au-dessus de sa misère elle reçoit quelque connaissance des joies du ciel... La Majesté commence à se communiquer à elle, et veut qu'elle sente ce mode de communication... Nous savons très bien que Dieu est toujours avec nous et nous entend toujours. Sur ce point aucun doute n'est possible. Mais ici, ce divin monarque, notre maître, veut que nous nous rendions compte qu'il nous entend, et que nous éprouvions les effets de sa présence. Il lui plaît d'agir dans notre âme d'une manière spéciale, en la remplissant d'une très vive jouissance intérieure et extérieure, et en lui faisant comprendre toute la différence qui existe entre les contentements d'ici bas, et cette satisfaction, ce plaisir qui semble combler en elle le vide causé par le péché. C'est au plus intime d'elle-même que réside cette jouissance (1) ». « L'âme, dans ces moments favorables que Dieu lui donne, se trouvant libre

d'assoupissement (tous les mystiques comparent la quiétude au sommeil). Cependant, son âme s'est ramassée sur elle-même. Toutes les facultés — lorsque la transe atteint son apogée — en sont comme fascinées par le divin objet confusément entrevu. Mais la mémoire et l'imagination se lassent bientôt d'un repos insolite; elles se réveillent, et, pareilles à ces papillons de nuit importuns et inquiets auxquels les compare sainte Térése, se mettent en quête de mots et d'images qu'elles ne trouvent point, parce que l'objet contemplé ne tombe pas sous leur prise. Leur mobilité n'en est que plus fatigante, et les mystiques se plaignent d'être sujets, dans la quiétude à de perpétuelles distractions. Distractions toutes superficielles, du reste... » *op. cit.* p. 147.

(1) *Chemin de la Perfection*, ch. xxviii.

et victorieuse, pénétrant le néant des choses du monde, s'élève au ciel, et, à l'imitation de ceux qui se retranchent dans un fort pour se mettre à couvert des attaques de leurs ennemis, elle retire ses sens de ce qui est extérieur, et s'en éloigne de telle sorte que, sans y faire réflexion, les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes aux choses visibles, et ceux de l'esprit s'ouvrent et deviennent plus clairvoyants pour les invisibles... Notre volonté devient maîtresse de nos sens. Aussitôt qu'elle fait le moindre signe de se recueillir, ils lui obéissent et se recueillent avec elle (1) ».

« Les facultés (intelligence et mémoire) rentrent au-dedans d'elles-mêmes pour mieux savourer les plaisirs dont elles jouissent ; elles ne sont, cependant, ni suspendues, ni endormies. La volonté seule se trouve occupée. » L'attitude de l'âme, et ce qu'elle ressent alors, sainte Terèse l'a dit souvent, en particulier dans une page délicieuse des Pensées sur le Cantique des Cantiques :

« Le même qu'un petit enfant ne sait ni comment il croît, ni comment il tette, et que souvent, sans qu'il tette, il fasse aucun mouvement pour cela, on lui fait couler le lait dans la bouche, ainsi en est-il de l'âme. Elle ne sait où elle en est ; elle n'agit pas ; elle ignore comment et par où lui est venu un bien si précieux et ne peut même l'imaginer. Elle sait seulement que c'est le plus grand qui se puisse goûter en cette vie, et qu'il

(1) Vie, ch. xiv.

surpasse tous les plaisirs, toutes les satisfactions de ce monde. L'âme se sent grandie et fortifiée, sans savoir quand elle a mérité cette grâce. Elle se voit instruite de hautes vérités, sans voir le maître qui l'instruit. Elle se trouve affermie dans les vertus, amoureusement caressée par Celui qui s'entend si bien à le faire. Elle ne sait à quoi comparer ces divines douceurs, si ce n'est à la tendresse d'une mère qui, passionnée d'amour pour son enfant, lui prodigue ses soins et ses caresses (1).

« Cette quiétude et ce recueillement de l'âme se rendent très sensibles par la jouissance et la paix qui se répandent en elle, avec une satisfaction, un repos, un très suave plaisir des puissances. L'âme, n'ayant pas encore poussé plus avant, croit n'avoir plus rien à désirer; elle demanderait volontiers, avec saint Pierre, à fixer là sa demeure. Elle n'ose faire le moindre mouvement, parce qu'il lui semble que son trésor va lui échapper; parfois même, elle voudrait ne pas respirer.

(1) *Pensées sur le Cantique des Cantiques*, ch. iv. Sainte Térèse s'était déjà servi de cette image dans *le Chemin de la perfection* (ch. xxxi): « L'âme, dans cet état, est comme un enfant à la mamelle, quand sa mère, pour le régaler, fait couler le lait dans sa bouche, sans qu'il remue seulement les lèvres. De même, dans cette oraison, la volonté aime, sans que l'entendement travaille. Le Seigneur veut que, sans penser à lui, l'âme sente qu'elle est avec lui, boive le lait que ce grand Dieu lui verse dans la bouche, en goûte la douceur, et, voyant que c'est du Seigneur que lui vient cette grâce, en jouisse délicieusement. »

Elle ne considère pas, la pauvrete, que n'ayant rien pu faire pour attirer un pareil trésor, elle sera forcément plus impuissante encore pour le retenir au-delà du temps fixé par le Seigneur (1). »

L'état de quiétude, au début, ne dure que quelques secondes ; peu à peu, il augmente en durée et en intensité. Il arrive parfois, alors, que, si le cœur reste uni à Dieu, l'intelligence et la mémoire s'égarent, et que l'imagination cause de pénibles distractions. La sainte avertit de ne pas s'en troubler : « Laissez aller cette imagination, vrai taquet de moulin, et, sans vous occuper de son bruit incommode, occupez-vous de faire votre farine, c'est-à-dire de poursuivre votre oraison (2). »

Térèse donne aux âmes qui parviennent à ce degré le conseil de se bien connaître, d'être humbles et prudentes. Elles doivent, dans le temps de la quiétude, « se comporter doucement et sans bruit », éviter de produire avec l'entendement quantité de paroles et de considérations : « Il faut laisser l'âme se reposer auprès de Celui qui est son véritable repos. » Mais quel qu'excellent que soit cet état, ceux qui en sont favorisés ne doivent pas abandonner entièrement l'oraison mentale, ni même cesser d'user de prières vocales. Pour qu'ils

(1) Vie, ch. xv.

(2) Le Château intérieur, quatrièmes demeures.

se garantissent des illusions produites par le démon et des fausses douceurs (1), ils doivent embrasser le chemin de la Croix, sans nul désir de consolation.

L'âme reconnaîtra qu'elle n'est pas le jouet d'une illusion ou des tromperies du démon, aux effets produits en elle-même. Si elle progresse dans la vie spirituelle, si elle est prompte à se relever de ses chutes, si elle fait humblement l'aveu de sa propre misère, si elle a le désir d'avancer dans l'oraison et de ne l'abandonner jamais, qu'elle ne s'inquiète pas : c'est Dieu qui agit en elle (2).

(1) Sainte Térése distingue les goûts spirituels, des consolations. Les consolations sont des « sentiments de bonheur que nous nous procurons au moyen de la méditation et des prières adressées à Notre-Seigneur. Elles procèdent de notre nature, bien que pourtant Dieu y ait une part de concours ». Les goûts spirituels, au contraire, commencent en Dieu et se font ensuite sentir à nous, nous procurant autant de plaisir que les consolations et bien davantage. Les consolations ne dilatent pas le cœur. Les larmes (de consolation) que nous versons, et les désirs qui les accompagnent, viennent en grande partie de notre tempérament.

(2) L'action du démon produit des effets contraires, et engendre en particulier l'orgueil, l'hypocrisie, le dégoût pour la vie spirituelle régulière.

Dans le *Château intérieur*, sainte Térése donne la caractéristique de chaque demeure au point de vue ascétique : premières demeures : séparation du péché mortel ;

Dans le langage pieux, l'oraison de quiétude a un nom plus répandu, on l'appelle : contemplation. Une scène la symbolise : Madeleine au pied du Maître, le regardant, écoutant sa parole, et l'aimant.

2° L'Oraison d'union. — *Il y a une très grande différence entre l'oraison de quiétude, et les trois autres degrés. Si l'oraison de quiétude ne peut s'acquérir par nos efforts, quelque grands qu'ils soient, du moins on peut s'y disposer indirectement, — c'est le rôle de l'ascétisme —, et il est permis et louable de s'exciter à y aspirer. Il n'en est pas de même pour les autres oraisons, qui sont des grâces plus exceptionnelles encore.*

Dans l'oraison d'union, Dieu fait tout ; l'âme n'a presque plus d'action. Les trois facultés : intelligence, mémoire, volonté, sont comme en sommeil (1). Bien qu'elles ne soient pas entièrement

deuxièmes demeures : séparation du péché véniel, résolution de ne plus offenser Dieu ; troisièmes demeures : pratique de l'humilité (plus encore que des mortifications corporelles) ; quatrièmes demeures : soumission à la volonté de Dieu ; cinquièmes demeures : douloureuses sollicitudes à l'égard de ceux qui s'égarent ; sixièmes demeures : épreuves extérieures et intérieures ; septième demeure : oubli complet de soi, pour ne penser qu'à procurer la gloire de Dieu.

(1) *Vie*, ch. xvi. « Ma volonté, mon intelligence, ma mémoire étaient presque entièrement unies à Dieu, mais

assoupies, elles ne savent pas comment elles opèrent. « L'âme est comme inondée, assiégée de l'eau de la grâce ». Elle ressent une joie qui va au-delà de toute expression. « Cette joie ne paraît être autre chose que de mourir presque entièrement à ce qui est du monde pour ne posséder que Dieu seul. » « Ce n'est pas cependant une union complète de toutes les facultés avec Dieu, c'est pourtant plus que ce qui se rencontre dans l'oraison de quiétude. » Tèreise signale une autre différence :

« Dans l'oraison des goûts divins ou de quiétude, il semble que l'âme n'est ni bien endormie, ni bien éveillée, mais qu'elle sommeille. Ici, au contraire, l'âme est endormie, pleinement endormie à toutes les choses du monde et à elle même. En effet, durant le peu de temps que l'union dure, elle est comme privée de tout sentiment, et, quand elle le voudrait, elle ne pourrait penser à rien. Ainsi, elle n'a besoin d'aucun effort pour sus-

pendant non pas tellement absorbées qu'elles n'agissent encore ». Sainte Tèreise décrit une autre sorte d'union, dans laquelle Dieu recueille la volonté et l'intelligence, alors que la mémoire (ainsi que l'imagination) reste libre. Cette faculté ne s'arrête à rien, passe d'un objet à l'autre, et ainsi est errante et vagabonde. « Comme ces papillons de nuit importuns et inquiets, elle voltige de tous côtés... Si ces insectes sont incapables de faire le moindre mal, ils n'en sont pas moins fatigants à voir ». Il faut « ne pas plus faire cas de la mémoire que d'une folle, et l'abandonner à son thème, Dieu seul pouvant l'en détacher ».

pendre l'activité de l'intelligence et l'activité même de l'amour; si elle fait quelque acte d'amour, elle n'en a pas le sentiment; elle ne sait ni ce qu'elle aime, ni ce qu'elle veut. Enfin, elle est comme morte aux choses du monde pour mieux vivre en Dieu... Je ne sais si, en cet état, il lui reste assez de vie pour respirer... du moins, si elle respire, elle ne le sait pas (1). « Ce mode d'oraison est une union très manifeste de l'âme toute entière avec Dieu. Seulement Dieu veut bien, semble-t-il, permettre aux facultés de comprendre et de goûter ce qui s'opère en elle de grand... Si la volonté est comme liée, elle jouit d'une grande joie et d'un grand repos. Dans le même temps l'intelligence et la mémoire sont si libres qu'elles peuvent traiter d'affaires, s'occuper d'œuvres de charité ».

C'est encore ce qui différencie l'oraison d'union de l'oraison de quiétude. Dans cette dernière « l'âme voudrait éviter tout mouvement quelque'il fût (2); tandis que l'oraison d'union « permet tout ensemble la vie active et la vie contemplative: Marthe et Marie ». Toutefois l'âme ne s'appartient pas alors entièrement, « elle s'aperçoit fort bien que la meilleure partie d'elle-même est ailleurs ».

Dieu laisse l'âme « dans une pleine joie et ne lui demande autre chose que de consentir aux

(1) *Le Château intérieur*, cinquièmes demeures, ch. 1

(2) *Vie*, ch. xvii.

fiveurs qui l'inondent (1) ». L'intelligence n'a point à travailler, elle s'étonne seulement que le Seigneur ne lui demande que de jouir. Ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de « s'en remettre absolument à sa divine majesté pour qu'elle dispose d'elle-même comme d'une chose qui lui appartient, par le don fait sans réserve de tout ce qui est, et sans s'inquiéter de la manière dont il lui plaira d'ordonner (2) ». Elle progresse alors dans la pratique des vertus ; elle se sent tout autre qu'elle était, tout en se rendant compte, clairement, que ce n'est pas par son propre effort. En effet, elle voit très bien qu'elle était incapable de les acquérir, car elle a souvent travaillé en vain. C'est Dieu qui l'a enrichie ; cette constatation la fait entrer dans une humilité plus profonde.

3° L'Oraison d'union extatique. — L'oraison d'union est une entrevue de l'âme avec Dieu. Elle est un acheminement vers une union plus complète, qui est l'oraison d'union extatique. L'oraison d'union extatique « ne diffère de l'oraison d'union que par la force des effets ; mais cette différence est grande ». Alors que, dans l'union

(1) « Le bonheur et le repos de l'âme sont tels que le corps participe très manifestement à la jouissance et à la délectation ». *Vie*, ch. xvii.

(2) *Vie*, ch. xvii.

simple, les sens ne sont que plus ou moins endormis, et sont susceptibles de se réveiller sur une excitation, dans l'union extatique l'aliénation est complète, bien que toutefois, la vie végétative ne soit pas suspendue, mais seulement ralentie.

Dans l'extase il y a deux éléments essentiels : un élément intérieur et invisible, qui consiste en un état d'attention et d'union très intenses à Dieu (ou à un autre sujet religieux) ; et un élément extérieur physique, corporel, donc visible, qui est l'aliénation des sens (1).

Sainte Térèse distingue trois sortes d'extases : 1° l'extase simple, qui se produit doucement, peu à peu : c'est comme un « écoulement tranquille en Dieu » ; 2° le ravissement, qui se déclare d'une façon subite et violente ; 3° le vol de l'esprit, lorsque l'âme semble se séparer du corps.

L'extase peut être incomplète lorsque le sujet garde, en une certaine mesure, le pouvoir ou le contrôle sur ses perceptions ou ses mouvements.

(1) « On se tromperait du tout au tout en réduisant la mystique aux *visions* corporelles ou imaginatives et aux *révélations* de choses particulières (prophéties, vision à distance, connaissance des cœurs, etc.). Ces phénomènes ne sont que l'accessoire dans la vie mystique. Plus secondaires encore sont les effets produits sur le corps du contemplatif : phénomènes d'insensibilité, de lévitation, etc. Ce qui est l'essentiel, c'est la connaissance expérimentale et l'amour ». *Christus* (cap. cit.).

Dans le ravissement, l'âme conserve la connaissance, et le sujet n'est pas privé de toute sensation intérieure et extérieure (comme cela a lieu dans l'évanouissement). Jamais elle n'a été aussi éveillée pour les choses de Dieu. Elle peut rapporter certains secrets qui lui ont été découverts, avoir certaines visions imaginatives (mais non des visions intellectuelles). Sainte Tèreise décrit ainsi cet état :

« L'époux commande de fermer les portes des demeures, et même celles du château et de son enceinte. En effet, au moment où le ravissement commence, on cesse de respirer, et si parfois on garde pour très peu de temps les autres sens, on perd à l'instant la parole. D'autres fois on est privé soudain de l'usage de tous les sens : les mains et tout le corps se glacent au point que l'âme semble s'être retirée. Quelquefois c'est à se demander si l'on respire encore. Ceci est de courte durée, au moins comme état fixe, car cette grande suspension venant à diminuer, le corps semble se ranimer un peu. Mais, s'il reprend vie, c'est pour mourir de nouveau et laisser l'âme plus vivante. Néanmoins, l'extase à ce très haut degré dure peu. Mais voici ce qui arrive : l'extase finie, la volonté peut demeurer quelque temps comme enivrée, et l'entendement si hors de lui, que pendant des jours et des jours il ne paraisse plus en état de s'occuper d'autre chose que des objets propres à enflammer la volonté. Celle-ci, pour ce qui est de l'amour divin, est parfaitement éveillée, mais

pour ce qui est de l'attachement aux créatures, l'envisager même lui est impossible, tant elle se trouve, à leur égard, profondément endormie. Quand l'âme est entièrement revenue à elle, oh ! quelle confusion elle éprouve, et quels ardents désirs de s'employer pour Dieu de toutes les manières qu'il voudra !... Cette âme voudrait avoir mille vies pour les vouer toutes à Dieu... Elle a une soif insatiable de la pénitence. Elle voit clairement qu'aux martyrs les tourments étaient faciles à supporter, parce qu'une pareille assistance de Notre-Seigneur rend tout facile (1) ».

Dans l'oraison extatique, la présence divine n'est pas perçue — ainsi qu'elle l'est dans l'oraison d'union — sous la forme du toucher (comme une personne qui dans l'obscurité sent la présence d'une autre personne) ; mais elle se manifeste à l'âme par la vue et l'ouïe spirituelle, c'est-à-dire par des visions et l'audition de paroles.

Les visions peuvent être de trois sortes : corporelles, imaginaires, ou intellectuelles (2). Sainte Térése décrit longuement les deux dernières et les différencie des phénomènes du même ordre qui sont le résultat de troubles mentaux ou de l'action démoniaque.

(1) *Le Château intérieur, sixièmes demeures*, ch. iv. Les faux ravissements produisent des effets tout différents. « Les marques et les effets ici ne sont pas en rapport avec une faveur si haute ».

(2) Cf. page xl.

Dans la vision intellectuelle, dit-elle, « on sent, à l'improviste, Notre-Seigneur Jésus-Christ auprès de soi, sans pouvoir le voir, ni des yeux du corps, ni des yeux de l'âme », et cependant on comprend si clairement que nul doute n'est possible (1).

Une telle compagnie remplit l'âme de courage et de joie ; elle a comme un secours pour penser continuellement à Dieu, et pour chercher à ne pas lui déplaire ; vis-à-vis d'elle-même, elle est remplie de confusion et d'humilité.

Cette présence continuelle de Notre-Seigneur fait naître « une grande tendresse d'amour pour lui, des désirs de s'employer tout entier à son service, un grand besoin de pureté de conscience, la pensée de Celui qui se tient auprès d'elle rendant l'âme attentive aux moindres choses ».

Les visions imaginaires sont, selon sainte Térèse, plus profitables encore à l'âme, parce que plus en harmonie avec notre nature. Ce genre de visions a la rapidité de l'éclair ; mais la glorieuse image demeure pour toujours dans l'âme. Elle lui parle et lui découvre même de grands secrets : « L'objet qui se présente aux regards est d'une beauté ravissante et qui dépasse tout ce que l'ima-

(1) *Le Château intérieur, sixièmes demeures, ch. VIII.*

gination, en mille années, ou l'intelligence, avec tous ses efforts, ne pourraient représenter (1) ». Si parfois, dans ces visions, il y a un moment d'effroi et de trouble, cet effroi et ce trouble disparaissent vite, pour faire place à une joie et à une paix délicieuse.

Quand, au contraire, les visions sont l'effet d'une illusion de l'imagination, ou l'œuvre du démon, elles laissent froid, ne produisent aucun bon effet; elles n'ont pas d'influence persistante, le souvenir s'en efface vite, et, au lieu de la paix intérieure et des sentiments d'humilité, elles ne font naître que des pensées d'estime de soi et d'orgueil.

De même les paroles qui viennent de Dieu ont des marques très caractéristiques. Elles sont parfaitement distinctes, bien qu'on ne les entende pas avec les oreilles du corps. On a beau leur résister, il est impossible de ne pas les percevoir. Elles portent en elles une autorité souveraine et donnent une certitude absolue. Elles sont paroles et œuvres tout ensemble; elles ont leur accomplissement et produisent des effets au-dessus de la puissance ordinaire. Elles mettent l'âme dans un grand repos, dans un dévot et paisible recueillement, et la portent à louer Dieu. Elles restent

(1) *Le Château intérieur, sixièmes demeures, ch. ix.*

fort longtemps gravées dans la mémoire, et quelques-unes même n'en sortent jamais.

Quant aux paroles qui procèdent de l'imagination, elles ne possèdent aucune des marques qui viennent d'être signalées. Elles ne produisent ni certitude, ni paix, ni goût intérieur, et elles s'effacent rapidement de notre esprit.

Sainte Térèse note encore un certain nombre d'autres différences. 1° Les paroles venant de Dieu sont si claires qu'on ne peut en retrancher une seule syllabe sans qu'on s'en aperçoive. Les paroles forgées par notre imagination sont au contraire comme quelque chose d'à demi rêvé. 2° Les premières arrivent très souvent à l'improviste, et concernent la plupart du temps des événements que nous n'aurions jamais cru devoir arriver. Comment l'imagination produirait-elle des chimères, relativement à ce que l'âme n'a jamais désiré ni voulu ? 3° Quand c'est Dieu qui parle, l'âme se comporte comme une personne qui écoute ce qu'on lui dit ; quand c'est l'imagination, elle est comme une personne qui compose peu à peu ce qu'elle désire qu'on lui dise. 4° Dans l'un ou l'autre cas, la nature des paroles est très différente. Une seule parole divine comprend beaucoup de choses que notre esprit serait incapable de combiner en si peu de temps. 5° Souvent « en

même temps qu'elle entend les paroles, l'âme comprend sans paroles beaucoup plus que les paroles elles-mêmes signifient (1) ».

Dans le vol de l'esprit, l'âme se sent emportée avec une telle vélocité, qu'elle éprouve, surtout au commencement, un véritable effroi. L'esprit semble réellement séparé du corps. Ce ravissement est accompagné de visions intellectuelles apportant des connaissances admirables. « L'âme se croit transportée toute entière dans une autre région fort différente de celle où nous vivons. Elle y voit une nouvelle lumière... Parfois elle se trouve instruite en un instant de tant de choses à la fois, qu'eût-elle travaillé de longues années à les agencer, à l'aide de l'imagination et de l'intelligence, elle n'aurait pu en produire la

(1) *Le Château intérieur, sixièmes demeures.*

Si, dans les états mystiques, l'âme reçoit des effluves d'amour; de l'affirmation de ceux qui les ont éprouvés, elle reçoit également des dons de lumière. Leur entendement est éclairé; de grands secrets leur sont communiqués, dit sainte Térèse dans *le Château intérieur, sixièmes demeures*, ch. xi. Ce qu'ils ont entendu et appris ils avouent qu'ils ne sauraient l'exprimer, les mots leur manquent, même les idées. « Quand le ravissement est complet et général, dit encore sainte Térèse, il ne peut y avoir de notre part aucune opération ». L'objet de ces révélations échappe à la prise de l'intelligence. Il la dépasse de trop haut.

millième partie (1) ». Alors l'âme devient vraiment forte :

« Quand on devrait la mettre en pièces, elle ne commettrait pas, ce lui semble, un seul péché véniel avec advertance, et elle se désole de voir qu'elle ne peut éviter d'en commettre beaucoup sans le savoir... Dieu donne à ces âmes un si véhément désir de lui plaire en tout jusque dans les plus petites choses, et d'éviter, s'il était possible, la moindre imperfection, que, pour ce seul motif, elles voudraient fuir la société des humains... O pauvre petit papillon, lié par tant de chaînes, tu ne peux voler au gré de tes désirs. Ayez pitié de lui, ô mon Dieu ! Disposez les choses pour qu'il puisse, pour votre honneur et votre gloire, réaliser au moins quelque peu ce qu'il souhaite. Oubliez son indignité et la bassesse de sa nature. Vous êtes assez puissant, Seigneur, pour commander à la mer immense de se retirer. Que la compassion ne vous arrête pas ! Soutenue par votre force, cette âme est capable d'endurer de nombreuses tribulations... (2) De pareils désirs ne sont pas passagers, mais stables. Des représentations qui viendraient du démon ne pourraient pas produire des effets si sublimes, ni laisser dans l'âme un tel état de repos, de paix, et de profit spirituel, ni lui procurer, avec la connaissance de la grandeur divine, d'humbles sentiments de soi-même, et lui donner le mépris de

(1) *Le Château intérieur, sixièmes demeures, ch. v.*

(2) *Le Château intérieur, sixièmes demeures, ch. vi.*

toutes les choses d'ici-bas, hormis celles qui peuvent concourir au service du Maître (1) ».

(1) Selon certains psychologues contemporains (Muri-sier, Leuba, Ribot, Recéjac, etc.) l'extase consisterait en un rétrécissement progressif du champ de la conscience, aboutissant à un monoïdeisme très pauvre, lequel s'achève dans l'inconscience totale, l'abrutissement. Pour essayer d'apporter une preuve à leurs allégations, ces Messieurs sont obligés de dénaturer les faits, ou de nier, par exemple, que dans l'extase, l'intelligence est inondée de vives lumières. Ils ne reconnaissent du fait extatique que le contenu émotionnel, et rejettent *a priori* le contenu intellectuel d'ordre supérieur. Leur théorie, qui est contredite par l'expérience, n'explique même pas les phénomènes extérieurs; pourquoi, par exemple, dans l'extase, les sens sont suspendus. — Une autre catégorie confond l'extase avec l'évanouissement, ou la léthargie et la catalepsie; c'est en faire une maladie. Tandis que, dans ces états, l'âme est privée de connaissance, dans l'extase, elle est, au contraire, remplie de lumière et de joie. La ressemblance est donc toute extérieure. — On a voulu encore assimiler l'extase à l'hypnose, mais, comme le fait remarquer le P. Poulain (Dictionnaire apologétique de la foi catholique, article *Extase* que nous ne faisons que résumer, les causes extérieures diffèrent totalement. Les saints ne rentrent pas dans leur état sous l'influence d'un opérateur. Pendant l'extase la faculté intellectuelle grandit d'une manière surprenante. Dans l'hypnose, au contraire, il y a diminution de l'intelligence au profit de quelque pauvre image. Si, pendant la crise, le malade parle, il ne dit que des banalités. D'autre part, tandis que généralement les perceptions qu'ont les saints sont éminemment intellectuelles, les hallucinations des sujets d'hôpitaux consistent en représentations visuelles, auditives ou tactiles. Les descriptions données par les plus célèbres ne sont que des répétitions de

4^o L'oraison d'union parfaite. — *Avant de jouir de la quatrième espèce d'oraison, de réaliser le Mariage mystique, l'âme souffre de peines incon-*

souvenirs. La différence se remarque également dans les effets. Les névropathes, qui sont, pour la plupart, d'une intelligence médiocre, dominée par l'imagination, sortent de leur état déprimés, diminués, hébétés. Les extatiques, qu'ils soient un saint François Xavier ou une sainte Térèse, sont des esprits fermes, sortant de leur extase régénérés et retrempés pour l'action, concevant des entreprises difficiles, et les réalisant. Chez les névropathes la volonté est très faible, et c'est cette faiblesse malade qui les empêche de résister à la suggestion. Ils ne sont que des rêveurs stériles, des abouliques; ils redoutent la souffrance. Les saints sont des forts, des lutteurs, ils combattent contre eux-mêmes. Le niveau moral des névropathes est très bas; ce sont des égoïstes. Les saints ont un idéal moral très élevé; ils ne cherchent qu'à s'oublier, à se dévouer. — Enfin on a tenté de considérer l'état extatique comme un état naturel. Quand, dit-on, nous sommes très absorbés par une pensée ou une émotion, il nous arrive de demeurer presque immobile, et de ne plus nous rendre compte de certaines impressions sensorielles. En supposant que cette concentration soit d'une force extraordinaire, on peut arriver à l'extase. Les théologiens répondent que, si tout commencement d'aliénation des sens n'est pas surnaturel, il y a des cas où les effets très élevés ne peuvent venir que de Dieu. De plus la supposition que font les matérialistes est toute gratuite. Au lieu de faire des hypothèses, il faudrait apporter des faits certains pour les opposer aux faits surnaturels. On n'a pu en présenter que deux ou trois, et qui ne tiennent pas devant la critique. Ces théories ne résistent pas plus au raisonnement qu'à l'étude des faits. De ce que, par exemple, l'imagination peut produire certains effets sur

cevables : « Chacune des grâces (reçues) augmente son tourment. Comme la connaissance qu'elle a des perfections de Dieu grandit de jour en jour, et que, d'autre part, elle se voit privée de lui, et bien éloignée de le posséder encore, ses désirs vont croissant, parce que son amour augmente à mesure qu'elle découvre combien ce grand Dieu, ce souverain Maître, mérite d'être aimé. Ces désirs s'enflammant toujours davantage, elle en vient, au bout de quelques années, à une peine excessive » (1). Une simple parole qu'elle entend, et qui lui rappelle que la mort tarde encore à venir, la frappe d'un coup terrible, et « la transperce comme d'une flèche de feu ». « L'intelligence conserve toute sa vivacité, pour comprendre avec combien de raison l'âme s'afflige d'être

la peau, on n'est pas en droit de conclure que cette faculté peut devenir toute puissante, et produire des effets considérables, tels que des trous et un grand écoulement du sang (stigmates). On peut le concevoir, mais il ne s'agit pas de concevoir la possibilité de la chose en soi, mais d'établir expérimentalement ce genre de phénomène, dans l'ordre naturel. L'observation de ces Messieurs est courte, ils confondent, sous le même vocable, des états de contenu très différent. Une étude plus impartiale et plus approfondie leur montrerait que l'extase des mystiques diffère des états morbides qu'ils ont pu rencontrer, et par ses causes, et par ses effets. C'est ce qu'établit très bien sainte Térèse.

(1) *Le Château intérieur, sixièmes demeures*, ch. xi.

séparée de Dieu... et le Seigneur y ajoute encore, par une connaissance de lui-même très pénétrante, qui porte la douleur de l'âme à une intensité telle, qu'on en vient à jeter de grands cris ». (1) Cette douleur est, non dans le corps, mais à l'intérieur de l'âme; néanmoins, elle a une répercussion physique; le pouls est faible, la chaleur naturelle fait défaut, alors que l'âme s'embrase; séparée de son souverain bien, pourquoi voudrait-elle vivre? Elle tend à aller vers lui. Elle se meurt du désir de mourir, et ce désir monte à un tel excès qu'elle semble réellement sur le point d'abandonner le corps. Elle éprouve le sentiment d'une solitude étrange; nulle créature sur la terre n'est capable de lui être une compagnie: « Oh! Seigneur, à quelle extrémité vous réduisez vos amantes, s'écrie Tèreze, en rapportant toutes ces souffrances qui furent les siennes; et, pourtant, que c'est peu de chose au prix de ce que vous leur donnez ensuite! Il est juste après tout qu'un si grand bien soit payé cher ». Ce martyre est douloureux sans doute, mais il produit dans l'âme des effets admirables. Il lui enlève la crainte des tribulations, qui ne lui semblent rien en comparai-

(1) Il est impossible de faire comprendre à quel point les souffrances de l'âme sont terribles et différentes de celles du corps. *Le Château intérieur, sixièmes demeures, ch. x.*

son ; il lui donne le désir de souffrir, un mépris plus grand du monde, et un détachement plus complet, une crainte plus profonde d'offenser Dieu, et la fuite des occasions.

Cette faveur divine, qui est le mariage spirituel, se manifeste d'abord par une vision imaginaire de l'humanité de Notre-Seigneur, « afin que l'âme connaisse et comprenne le don souverain qui lui est fait. » Sans doute Notre-Seigneur s'est déjà ainsi montré à elle dans les degrés d'oraison qui ont précédé, mais cette vision agit avec plus de force, et les paroles qui l'accompagnent ont une portée plus grande :

« Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur d'avoir pitié de ce qu'a souffert, et de ce que souffre encore, pour le désir de le posséder, cette âme qu'il a déjà prise spirituellement pour sa fiancée, il l'introduit dans sa propre demeure... De même, en effet, que Dieu a dans le ciel son séjour, de même il a dans l'âme une résidence où il habite seul ; c'est comme un second ciel. »
« Les choses se passent tout autrement que dans les ravissements et l'oraison d'union, où déjà il l'unissait à lui d'une certaine manière. L'âme alors ne se sentait pas appelée à entrer en son centre avec cette force qui l'y invite dans cette demeure, elle n'était attirée qu'en sa partie supérieure... Jusqu'ici, quand le Seigneur unissait l'âme à lui, c'était en la rendant aveugle et muette comme saint Paul au moment de la conversion.

Il lui ôtait ainsi le moyen de savoir quelle était la faveur dont elle jouissait et comment elle en jouissait... Ici il en va tout autrement. Il plaît alors au Dieu de bonté qui est le nôtre à faire tomber les écailles des yeux de l'âme, afin qu'elle contemple, qu'elle comprenne — mais par une voie extraordinaire — quelque chose de la faveur dont il la gratifie. Une fois qu'elle est introduite dans cette demeure, les trois personnes de la Très sainte Trinité, dans une vision intellectuelle, se découvrent à elle par une certaine représentation de la vérité et au milieu d'un embrasement qui, semblable à une nuée resplendissante, vient droit à son esprit. Les trois divines personnes se montrent distinctes, et, par une notion admirable qui lui est communiquée, l'âme connaît d'une certitude admirable que toutes trois ne sont qu'une même substance, une même puissance, une même science et un seul Dieu. Ainsi, ce que nous croyons par la foi, l'âme, on peut le dire, le perçoit ici par la vue. Et cependant, l'on ne voit rien, ni des yeux du corps, ni des yeux de l'âme, parce que ce n'est pas ici une vision imaginaire. Alors les personnes divines se communiquent toutes trois à l'âme, elles lui parlent et lui découvrent le sens de ce passage de l'Évangile où Notre-Seigneur annonce qu'il viendra avec le Père et l'Esprit Saint habiter l'âme qui aime et qui garde ses commandements... Alors l'âme a cependant beaucoup plus de facilité qu'auparavant pour s'employer à tout ce qui est du service de Dieu. Les occupations viennent-elles à cesser, elle se trouve en cette agréable com-

pagnie... Par cette admirable présence, la divine majesté semble vouloir la préparer à de plus grandes choses... » (1).

Dans les états précédents; les sens et les facultés servent en quelque sorte d'intermédiaires.

« Ici, il n'est pas plus question du corps que si l'âme en était séparée et qu'elle ne fût qu'un pur esprit... Ce que Dieu communique alors à l'âme, en un moment, est un si grand secret, une faveur si sublime, et inonde l'âme de si excessives délices, qu'on ne saurait trouver de mots pour l'exprimer. Je dirai seulement qu'en cet instant le Seigneur daigne lui manifester la béatitude du ciel, par un mode dont la sublimité dépasse celle de toutes les visions et de tous les goûts spirituels. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que l'âme, ou plutôt l'esprit de l'âme, devient, selon qu'on en peut juger, une même chose avec Dieu... Dans les fiançailles spirituelles, on se sépare souvent, la grâce de l'union n'est pas permanente. L'union est la fusion de deux objets en un, cependant ces objets peuvent encore se séparer et subsister séparément. C'est une faveur qui d'ordinaire passe vite, et l'âme se trouve ensuite sans cette heureuse compagnie, du moins elle n'en a plus le sentiment. Dans le mariage spirituel, c'est tout autre chose : l'âme demeure toujours avec son Dieu, dans le centre où j'ai parlé. Jésus-Christ est devenu sa vie ». Cette vérité devient plus claire encore avec le temps,

(1) *Le Clâte au intérieur, septième demeure, ch. 1.*

par les effets; on reconnaît d'une manière plus évidente, par certaines aspirations secrètes, que c'est Dieu qui donne la vie à notre âme » (1).

Le premier effet de cette nouvelle vie est un grand détachement de toute chose, et « un oubli de soi si complet, qu'il semble véritablement que cette âme n'a plus d'être ». Aucun événement d'ici-bas ne la préoccupe; elle ne songe ni au ciel qui l'attend, ni à la vie, ni à l'honneur; elle ne pense qu'à procurer la gloire de Dieu.

Le second effet est un immense désir de souffrir, mais ce désir ne cause plus d'inquiétude. « Telle est l'ardeur avec laquelle ces âmes souhaitent que la volonté de Dieu s'accomplisse en elles, qu'elles sont satisfaites de tout ce qu'il ordonne; s'il veut qu'elles souffrent, fort bien; s'il ne le veut pas, elles ne s'en désolent plus ». Aussi possèdent-elles une paix profonde dans les persécutions, et gardent-elles un grand amour pour ceux qui les font souffrir. Elles ont une telle soif de servir Notre-Seigneur, de travailler, si elles le pouvaient, à l'avancement spirituel des âmes, que non seulement elles ne souhaitent pas la mort, bien qu'elles l'envisagent comme un suave ravissement, mais qu'elles désirent vivre de longues

(1) Le Château intérieur, septième demeure, ch. II.

années au milieu des plus sensibles épreuves pour que le Seigneur soit glorifié. Elles ne connaissent plus ni sécheresses, ni peines intérieures ; elles ressentent une joie suave et continuelle. Alors, plus de défaillances dans les extases. « Ce changement vient peut-être de ce que Dieu l'a fortifiée, agrandie et rendue capable de supporter toutes ses faveurs » (1). Elles n'ont aucun attrait pour les consolations et les goûts spirituels, parce qu'elles jouissent de la présence de Notre-Seigneur lui-même (2). Dieu seul et l'âme jouissent l'un de l'autre dans un très profond silence. Dieu enseigne et enrichit cette âme qui, « pour ne point perdre par sa faute une seule occasion de se rendre plus agréable à Dieu », se sent obligée à une grande vigilance, à une profonde humilité, et à l'anéantissement, devant les grâces et les faveurs dont sa faiblesse est comme accablée.

(1) Le P. Léonce de Grandmaison, dans un article des *Etudes* (5 mai 1913) : *La religion personnelle*, fait remarquer également que les phénomènes extérieurs qui se produisent dans l'extase sont plutôt « un tribut payé par les mystiques à la fragilité humaine », qu'un honneur et une puissance. Cette constatation mériterait d'arrêter l'attention de nos psychologues matérialistes.

(2) L'âme n'éprouve pas toujours ces effets au même degré. Elle a encore des heures de trouble, mais, ordinairement, elles sont rares et momentanées. Il peut lui arriver encore de commettre des imperfections, c'est par inadvertance.

Ces grandes grâces, Dieu les accorde non pas tant pour faire goûter aux âmes ses caresses, que pour les fortifier dans leur faiblesse, afin de les rendre capables de supporter, à l'exemple de son divin Fils, les souffrances qui les attendent, et qu'ont supportées Marie et les apôtres :

« La seule préoccupation de l'âme (en qui Dieu habite d'une façon si particulière) est de lui plaire toujours davantage, de trouver des occasions, des moyens de lui témoigner son amour. C'est là le but de l'oraison, et ce mariage spirituel est destiné à produire continuellement des œuvres. Les œuvres, voilà, je le répète, la véritable marque qu'il y a opération de Dieu et don de sa main. Il me servirait de peu, en effet, de me tenir profondément recueillie dans la solitude, occupée à produire des actes intérieurs en la présence de Notre-Seigneur, me proposant et lui promettant de faire des merveilles pour son service, si, au sortir de là et lorsque l'occasion se présente, je fais tout le contraire... Si vous ne travaillez à acquérir les vertus, si vous ne vous exercez à les pratiquer, vous demeurerez toujours des nains dans la vie spirituelle. Croyez-moi, pour donner l'hospitalité parfaite à notre Maître, pour le retenir chez soi, pour le bien traiter et le nourrir comme il convient, il faut que Marthe et Marie se joignent ensemble ». (1)

Térèse était parvenue à cet état de haute con-

(1) *Le Château intérieur, septième demeure, ch. iv.*

temptation ; elle l'avoue à ses directeurs dans une des relations qu'elle écrivit sur leur demande expresse, et où elle parle d'elle-même avec la plus complète sincérité, en même temps qu'avec une grande humilité. Ces pages, adressées à don Alphonse Vélasquez, et datées de mai 1581, nous permettront, en terminant cette étude déjà longue quoique trop incomplète, d'entrer plus profondément dans la connaissance de l'âme de notre sainte.

« Combien je voudrais faire connaître à Votre Seigneurie la paix et le repos qui règnent maintenant dans mon âme ! Qu'elle doive un jour jouir de son Dieu elle en a dès ici-bas la certitude si grande, qu'il lui semble qu'elle le possède déjà, mais sans les délices qui accompagnent cette possession. Elle est comme quelqu'un à qui, par un contrat très assuré, on aurait donné une propriété considérable, afin que, dans un temps déterminé, il en jouit, et en recueillit les fruits, mais qui, jusqu'à ce que ce terme fût expiré, ne jouirait que du titre qui lui a été donné. Dans l'excès de sa reconnaissance, mon âme ne voudrait pas jouir de la possession de son Dieu, parce qu'elle ne l'a pas mérité, mais elle voudrait le servir, quand ce serait au prix des plus grandes souffrances. Quelquefois, même, il lui semble que ce serait encore faire peu, pour Celui qui lui a donné cette possession de lui-même, que de se consumer à son service jusqu'à la fin du monde. Vraiment, l'âme, jusqu'à un certain point, n'est plus sujette, comme auparavant, aux misères de

cet exil. Bien qu'elle souffre davantage, ces souffrances ne sont pour elle que comme des coups qui effleurent légèrement l'habit. Elle est dans une citadelle, d'où elle domine avec empire, et ainsi elle ne perd pas la paix. Cette sécurité ne lui enlève cependant, ni une grande crainte d'offenser Dieu, ni le soin d'éviter ce qui peut l'empêcher de le servir; elle marche au contraire avec plus de vigilance. Mais elle vit dans un tel oubli de son intérêt propre, qu'il lui semble avoir en partie perdu l'être. Tout en elle va à l'honneur de Dieu, au plus parfait accomplissement de sa volonté et de sa plus grande gloire... En interrogeant le fond le plus intime de ma conscience, je trouve que ce n'est l'attache à aucune créature, ni même à toute la gloire du ciel, qui règne avec force dans mon âme, mais uniquement l'amour de ce grand Dieu. Et cet amour, loin de diminuer, s'augmente, selon moi, de jour en jour ainsi que le désir que j'ai qu'il soit servi de tous. Mon âme jouit d'une paix ineffable. Ni les satisfactions, ni les peines ne sont assez puissantes pour lui enlever, du moins pour un temps appréciable la présence tout à fait certaine des trois Personnes divines. D'une façon très nette, elle expérimente ce que saint Jean dit de l'habitation de Dieu dans l'âme, non seulement par sa grâce, mais par une manifestation spéciale de sa présence... Parfois, sans doute, Dieu veut que l'âme souffre sans éprouver de consolation intérieure, mais alors même dans le premier mouvement, cette âme n'a qu'un désir, celui de voir la volonté divine s'accomplir en elle. Et cette sou-

mission est si puissante que l'âme ne pense ni à la vie ni à la mort, sinon pour un temps très court, et lorsque s'éveille en elle le désir de voir Dieu. Mais bien vite le sentiment de la présence des trois Personnes divines se manifeste si vivement, qu'il atténue la douleur de l'absence, et que l'âme souhaite de vivre, si tel est le bon plaisir de Dieu, et afin de se donner tout entière à son service. La faveur de travailler à faire aimer et louer Dieu pour un peu de temps, ne serait-ce que d'une seule âme, lui paraît d'un plus haut prix que l'entrée dans la gloire. » (1)

CL. PEYROUX.

(1) *Relations spirituelles*, ch. LXVI.

PRIÈRE POUR DEMANDER
L'AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN

O Dieu qui êtes toute Charité et tout Amour, perfectionnez tellement en moi cette vertu, que toute l'amertume de mon amour-propre en soit consumée. O mon unique Trésor et mon unique Gloire, faites que je vous aime par dessus tout ce qui est créé, et que je ne m'aime qu'en vous, à cause de vous et pour vous ! Que j'aime de même mon prochain, et que je l'aide à supporter ses peines comme je souhaite qu'il porte les miennes. Que je ne m'attache aux créatures que dans la mesure où j'y puiserai des forces pour aller à vous, et pas davantage. Mon cœur exulte de ce que vous vous aimez vous-même parfaitement, de ce que les anges et les bienheureux vous aiment sans arrêt, sans voiles et à découvert, de ce que les justes, qui, dans cet exil, ne vous connaissent que par les

lumières de la foi, vous regardent comme leur souverain bien, le centre de toutes leurs affections et de tout leur amour, et leur fin unique. Je brûle du désir que tous les imparfaits et les pécheurs de ce monde vous aiment de même, et je vous demande, par votre grâce, de les aider à vous aimer.

NOTRE AME EST UN CHATEAU

NOTRE âme est un château construit avec un seul diamant ou un cristal d'une parfaite limpidité, et dans lequel il y a, comme au ciel, des demeures diverses et nombreuses. En effet, l'âme du juste est un véritable paradis où Dieu, qui y règne, trouve ses délices. Quelle doit donc être la splendeur de cette âme pour qu'un monarque si puissant, si sage, si pur, si magnifique, la choisisse pour sa demeure. Je ne vois rien ici-bas à quoi l'on puisse en comparer la beauté et la capacité. L'esprit le plus pénétrant est impuissant à concevoir ses perfections, puisque Dieu, qui est au-dessus de notre compréhension, atteste qu'elle est créée à son image et à sa ressemblance.

Si cela est — et comment en douter — n'essayons pas à nous représenter toutes les merveilles de cet admirable château. Encore qu'il y ait une distance infinie entre Dieu et lui, l'un étant le Créateur, l'autre la créature, il suffit de savoir qu'il est l'ouvrage de cette majesté pour que nous jugions de sa richesse et de sa beauté. Quelle douleur et quelle confusion ne devons-

nous pas avoir, si, par notre faute, nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, et si nous ne savons pas ce que nous sommes ! Quelle ignorance honteuse ce serait pour une personne de ne pouvoir répondre si on lui demandait quel est son père, sa mère, son pays ! Notre ignorance n'est-elle pas sans comparaison plus stupide et plus grande, si, peu soucieux de connaître la dignité de notre être, nous ne savons de nous-mêmes que ce qui regarde nos misérables corps. Sans doute, nous savons que nous avons une âme — on nous l'a dit ; la foi nous l'enseigne ; — mais la valeur de cette âme, ses qualités, les richesses inestimables qu'elle renferme, l'Hôte divin qui l'habite, c'est à quoi nous pensons rarement. Aussi, au lieu de travailler à conserver sa beauté, nous portons toute notre attention sur ce qui n'est que l'enchâssement de ce diamant et l'enceinte de ce château.

Ce château renferme diverses demeures ; les unes en haut, les autres en bas, d'autres sur les côtés, et enfin, une au centre, au milieu de toutes les autres et qui est la principale. C'est dans celle-ci que se passe ce qu'il y a de plus secret entre Dieu et l'âme...

Dans ce château délicieux et magnifique, comment pourrions-nous entrer ? — Mais d'abord n'est-ce pas déraisonnable de parler ainsi ? Si

l'âme elle-même est ce château, elle n'a pas à y entrer ; serait-il sensé de dire à une personne de pénétrer dans une pièce où elle est déjà ? — Pourtant ne comprenez-vous pas qu'il y a différentes manières d'être dans ce château. Beaucoup d'âmes restent dans l'enceinte extérieure, comme les gardes qui font les rondes tout à l'entour sans pénétrer, sans se mettre en peine de ce qui se passe à l'intérieur, ni de savoir ce qu'il contient, qui y habite, quelles en sont les demeures. Vous avez pu voir dans certains livres qui traitent de l'oraison, qu'un des avis que l'on donne est que l'âme doit entrer en elle-même, ce qui n'est autre chose que ce que je viens de dire...

Autant que je puis le comprendre, la porte pour entrer dans ce château est l'oraison, aussi bien l'oraison vocale que l'oraison mentale, pourvu qu'elle soit accompagnée de réflexions, sans quoi elle ne saurait être une véritable oraison. Pour que ç'en soit une, il faut penser à qui l'on parle, et ce que l'on est ; ce que l'on demande, et à qui on le demande. Sinon on ne prie pas, bien qu'on remue beaucoup les lèvres. Cependant il y a oraison, quoiqu'on ne s'arrête pas aux réflexions, parce qu'on s'y sera déjà appliqué auparavant. Mais, si l'on avait coutume de parler à Dieu comme on parlerait à son domes-

tique, en disant, sans faire attention, tout ce qui vient à la pensée, se contentant d'articuler des mots que l'on sait de mémoire, ce n'est pas l'oraison, et je demande à Dieu qu'aucun chrétien ne prie de la sorte. Cela ne vous arrivera point, si vous êtes habitués à vous occuper des choses intérieures, et à prier du fond du cœur, ce qui est un excellent moyen pour ne pas tomber dans une pareille stupidité... Je parle aux âmes qui entrent enfin dans le château. Bien qu'elles soient encore engagées dans les préoccupations du monde, dont elles sont toutes remplies — car le cœur s'attache où est son trésor — néanmoins, de loin en loin, il est vrai, elles se recommandent à Notre-Seigneur, et réfléchissent sur elles-mêmes, et travaillent à se détacher. De mois en mois, elles présentent à Dieu leurs besoins, et cette connaissance d'elles et de leur égarement est si bonne, qu'elle les fait entrer dans le château, mais dans les premières pièces seulement et dans les plus basses demeures, parce que le grand nombre d'imperfections qui leur restent y entrent avec elles comme autant d'animaux malfaisants, qui les rendent incapables de remarquer les beautés de ce superbe édifice, et d'en jouir dans une paix entière.

Néanmoins, c'est déjà beaucoup d'y être entré.

Le Château intérieur, premières demeures, ch. 1.

L'UNIQUE VOIE

Nous disons que nous voulons nous unir à Dieu, et suivre les conseils de Jésus-Christ, et nous prétendons en même temps devoir conserver notre honneur et notre réputation, sans qu'ils souffrent la moindre tache, alors qu'il n'y a point d'injures et d'outrages que Jésus-Christ n'ait endurés. Il est impossible de le rencontrer, en marchant par deux chemins si différents. Et pouvons-nous douter que ce divin Sauveur veuille habiter dans notre âme, si nous ne nous faisons violence pour renoncer à ce faux honneur, comme il y a renoncé lui-même, et si nous n'abandonnons plusieurs autres choses de ce qui nous paraît être notre droit. Mais, dira, quelqu'un : je ne rencontre point d'occasion d'offrir en cela quelque chose à Dieu. Je réponds que, si vous êtes dans une ferme résolution de tout lui sacrifier, il ne permettra pas que, faute d'occasions, vous perdiez l'avantage de faire une chose qui lui est si agréable. Il faut seulement, sans s'arrêter à de simples paroles, mettre la main à l'œuvre.

Vie de sainte Tèrese par elle-même, ch. xxxi.

PAIX TROMPEUSES DANS LE PÉCHÉ

DIEU nous garde des nombreuses et diverses sortes de paix dont certains jouissent dans le monde. Qu'il veuille que nous ne les estimions jamais : elles soulèvent des guerres sans fin.

Il y a celle que goûte l'esclave du monde, qui, enfoncé dans les plus grands péchés, mène une vie si apparemment paisible, et jouit d'un si grand repos au milieu de ses vices, qu'il n'éprouve aucun remords. Cette fausse paix scelle leur alliance avec le démon. Celui-ci se garde bien de leur faire la guerre durant cette vie, parce qu'elle pourrait les porter à recourir à Dieu, non point par amour pour lui, mais pour se délivrer de la guerre elle-même. Ces gens-là, du reste, ne persévéraient guère dans le service divin, car l'esprit mauvais ne s'apercevrait pas plus tôt de ce qui se passe en eux, qu'il les rengagerait dans ses filets, en flattant leurs passions criminelles, sans qu'ils pussent s'en dégager, jusqu'à ce qu'il les tienne dans le lieu où il leur fait comprendre que cette paix, qu'il leur laissait, n'était qu'illusion et mensonge...

Le démon pourra vous offrir une autre fausse paix : celle que l'on trouve au milieu des fautes légères. N'oubliez pas que tant que vous vivrez, vous aurez sujet de craindre... Lorsque vous commencerez à vous relâcher sur des points qui, en soi, paraissent peu graves, et que vous vivrez dans cet état, sans aucun remords de conscience, croyez que cette paix est dangereuse, et que, par ce moyen, le démon pourra vous faire beaucoup de mal...

Une foule de choses se présentent qui ne paraissent pas des péchés, et pourtant ce sont des fautes. Je ne prétends pas que nous n'y tombions jamais, car notre misère est grande, mais je dis que quand on est tombé, il faut le reconnaître et le regretter, autrement le démon pourrait en profiter, et nous rendre peu à peu insensibles à ces manquements. Soyez bien persuadés qu'il aura fait beaucoup, s'il gagne sur vous de négliger [ces petites fautes ; elles peuvent causer un plus grand mal dans la suite.

Je vous en conjure, pour l'amour de Dieu, prenez-y extrêmement garde. Comme nous avons dans cette vie une guerre continuelle à soutenir contre tant d'ennemis, nous ne saurions rester les bras croisés. Nous devons donc toujours avoir l'esprit en éveil sur notre intérieur et notre exté-

rieur. Encore que Dieu nous fasse de grandes grâces dans l'oraison, nous ne laissons pas, au sortir de là, de rencontrer mille petites pierres d'achoppement, telles que celles d'omettre par négligence certaines choses, de n'en pas faire d'autres avec assez d'exactitude, de tomber dans quelques troubles intérieurs, et d'avoir des tentations. Je ne veux pas dire que ces luttes doivent durer toujours, ni même être très fréquentes. Si elles se produisent, je les considère même comme une très grande faveur de Dieu, et profitables aux âmes pour les faire avancer dans la vertu. Ce serait mal connaître notre nature que de nous croire capables d'agir ici-bas comme des anges.

Je ne m'effraye donc pas quand je vois des âmes engagées dans de violentes tentations, parce que je suis assurée que, si elles ont en elles l'amour et la crainte de Notre-Seigneur, elles en sortiront avec de grands avantages. Mais lorsque j'en vois qui sont toujours dans le repos, et ne sentent aucun combat en elles — et j'en ai rencontré de cette sorte — j'appréhende beaucoup pour elles. Même quand je ne les vois pas offenser Dieu, je ne puis me rassurer à leur égard. Si le démon ne les tente pas, je les tente autant que je puis pour les éprouver, afin qu'elles réfléchissent sur leurs actions, et arrivent à connaître, au vrai, en quel

État elles sont. Il se peut cependant — oh ! bien rarement — qu'on rencontre ce calme et ce contentement intérieur dans les âmes que Dieu élève à une haute contemplation ; mais je suis persuadée qu'elles ne se rendent pas absolument compte de cet état. Au reste, en regardant au fond des choses, je m'aperçois bien qu'elles ont elles aussi leurs petites guerres, encore que moins fréquemment. Pour moi je ne leur porte point envie. Je remarque, après un examen sérieux, que celles qui ont grandement à lutter, tout en étant peut-être moins avancées dans l'oraison, avancent beaucoup plus dans la perfection. Je ne parle point ici des âmes qui, après avoir passé plusieurs années dans une si rude guerre, sont tellement mortifiées qu'on peut les considérer comme mortes au monde. Notre-Seigneur leur donne habituellement la paix, ce qui ne les empêche pas de s'apercevoir des fautes qu'elles commettent, et d'en éprouver un violent regret.

Vous le voyez, Dieu conduit les âmes par de nombreux chemins. Je vous le répète, si vous ne ressentez aucune peine d'une faute commise, tremblez, puisque, quand ce ne serait qu'un péché véniel, on doit en avoir un profond regret, ainsi que je ne doute pas que Dieu vous en fasse la grâce. Je vous prie, remarquez bien ceci : la

moindre piqûre d'une épingle ou d'une épine, si petite que vous la supposiez, est ressentie d'une personne vivante. Si notre âme n'est pas morte, et qu'elle ait, au contraire, l'amour de Dieu très vivant en elle, le Seigneur ne nous fait-il pas une très grande grâce, de la rendre très sensible aux moindres fautes que nous commettons contre nos engagements et nos obligations.

Pensées sur le Cantique des Cantiques, ch. II.

DE LA PAIX DE LA CHAIR

NOTRE chair est grande amie des délicates. Comprenons-nous combien est dangereuse la paix que nous trouvons dans cette satisfaction du corps. J'y réfléchis souvent, et ne puis m'expliquer comment on rencontre tant de tranquillité et d'assurance chez les personnes qui se traitent si bien. Le corps sacré de Celui qui est notre lumière et notre modèle aurait-il mérité, par hasard, d'être moins bien traité que le nôtre? Quel crime avait-il commis pour porter tant de souffrances? Et les saints qui sont aujourd'hui dans le ciel, ont-ils mené une vie facile? Pourquoi nous autres goûterions-nous une vie tranquille? Qui nous dit qu'elle soit tranquille. De voir des gens passer paisiblement leurs jours à bien manger, à bien dormir, à se procurer tous les passe-temps et tous les agréments en leur pouvoir, je demeure interdite! On dirait, à les voir, qu'il n'y a pas d'autre vie, ou que leur état est le plus rassurant. Oh! si vous saviez les maux

qui en découlent ! Le corps prend de l'embonpoint, mais l'âme s'affaiblit, et s'il nous était possible de la voir, vous croiriez qu'elle va expirer... Si encore ces personnes comprenaient qu'elles vivent mal, il y aurait espoir d'amélioration, mais je crois que la pensée ne leur en vient même pas. C'est un mal si commun que j'en suis moins surpris. Mais je vous le déclare, leur chair a beau être en paix, si elles veulent se sauver, il faut qu'elles se fassent la guerre de toutes parts. Il vaudrait mieux pour elles ouvrir les yeux, et pratiquer, peu à peu, cette pénitence qui leur sera un jour imposée tout d'un coup.

Pensées sur le Cantique des Cantiques, ch. II.

DONTÉ DE DIEU POUR LE PÉCHEUR.

O Seigneur de mon âme, comment décrire les grâces dont vous m'avez comblée durant le temps de mon infidélité ! Comment exprimer cet ineffable amour, qui, au moment où je vous offensais le plus, me disposait soudainement, par un si vif repentir, à goûter vos douceurs et vos divines caresses ! A la vérité, ô mon Roi, vous n'auriez pu inventer, pour me peiner, un châti-ment plus délicat ni plus cruel. Vous saviez ce qui serait le plus sensible à mon cœur : vous punissiez mes fautes en m'inondant d'enivrantes délices ! Non, ce n'est pas le délire, je l'atteste, qui m'arrache ces paroles, quoique, hélas ! il serait trop juste que ma raison cédât en ce moment au souvenir de mon ingratitude et de ma méchanceté.

Vie de sainte Térèse par elle-même, ch. VIII.

O DIEU DE MON AME,
VOUS SEUL ETES L'AMI VÉRITABLE

O Dieu de mon âme, vous seul êtes l'ami véritable... Vous pouvez tout ce que vous voulez, étant le Dieu tout puissant, et vous ne manquez pas de vouloir ce que nous désirons, pourvu que nous vous aimions.

Souverain maître de l'univers, que toutes vos créatures vous louent, comme je le voudrais pouvoir, pour faire connaître combien vous êtes fidèle à vos amis ! Tout ce qui est ici-bas peut nous manquer ; mais vous, Seigneur, vous ne manquez jamais. Si vous permettez que ceux qui vous aiment éprouvent quelques souffrances, que ce qu'ils souffrent est peu de chose, de quelle délicatesse vous les entourez et de quelle tendresse vous les enivrez en même temps ! O heureux mille fois, et plus heureux qu'on ne saurait le dire, celui qui n'aurait jamais rien aimé en dehors de vous ! S'il vous arrive quelquefois d'éprouver rigoureusement ceux qui vous aiment,

ce n'est, mon Dieu, que pour mieux faire éclater, dans l'excès de leurs souffrances, l'excès plus grand de votre amour.

O mon Sauveur ! que n'ai-je l'intelligence, le savoir, l'éloquence qui me seraient nécessaires pour exprimer, ainsi que mon âme les conçoit, les merveilles de vos œuvres et de votre infinie charité ! Pour cela, tout me manque, ô mon divin Maître ; mais j'ai cette consolation que, si vous ne m'abandonnez point, je ne vous abandonnerai jamais. Que les hommes de science s'élèvent contre moi, que les créatures me persécutent, que l'enfer même soit déchaîné contre moi, rien ne pourra m'ébranler, si j'ai votre assistance et votre amour. C'est surtout par ces épreuves que s'épure et se fortifie l'âme qui met sa confiance en vous seul, ô mon Dieu, ô ma vie, ô mon unique bien.

Vie de sainte Tèreise par elle-même, ch xxv

O CÉLESTE MÉDECIN

O céleste médecin, vous ne ressemblez que de nom aux médecins de la terre. Vous visitez les malades sans qu'ils vous en prient; et vous visitez encore plus volontiers les pauvres que les riches. Il n'y en a pas un seul que vous ne traitiez vous-même, sans désirer autre chose d'eux, sinon qu'ils reconnaissent qu'ils sont malades et qu'ils ne sauraient se passer de vous. Non seulement vous n'exagérez pas la grandeur du mal et la difficulté de la guérison, mais, quelque dangereuses que soient leurs maladies, vous les leur faites voir faciles, et leur promettez la santé, pour peu qu'ils gémissent afin de l'obtenir. Vous n'avez dégoût d'aucun malade, quelque sujet que leur maladie puisse en donner; vous allez chercher dans les hôpitaux les plus incurables et les plus pauvres; vous vous payez vous-même de ce que vous faites pour eux; et vous prenez en vous-même tous les remèdes que vous leur donnez.

Mais quels remèdes, ô mon Dieu ! des remèdes composés du sang et de l'eau qui sont sortis de votre côté ; du sang pour guérir toutes nos plaies ; de l'eau, pour laver toutes nos souillures, sans qu'il nous reste aucun ressentiment de toutes nos maladies, ni aucune marque de toutes nos taches.

Méditation sur le Pater

MÉTHODE D'ORAISON (1)

LE principal vous manque : c'est l'oraison, avec la lampe allumée, qui est la lumière de la foi ; c'est la persévérance dans l'oraison, avec la force nécessaire pour rompre et briser tout ce qui s'oppose à l'union de l'âme, qui n'est autre chose que l'onction du Saint-Esprit, sans laquelle l'âme n'éprouve que sécheresse et dissipation.

Il faut souffrir patiemment cette foule de pensées, d'imaginations importunes et de mouvements naturels et impétueux, dont les uns viennent de l'âme à cause de sa sécheresse et de sa dissipation, les autres du corps, par le défaut d'assujettissement à l'esprit. Nous ne nous apercevons pas de toutes ces imperfections ; mais, quand Dieu nous ouvre les yeux de l'âme, comme il a coutume de faire dans l'oraison, c'est alors qu'elles se présentent à nous telles qu'elles sont.

(1) Méthode d'oraison tracée par sainte Térése pour l'évêque d'Osma, Don Alphonse Vélasquez, à la demande de celui-ci.

Voici l'ordre qu'on m'a montré que vous deviez tenir dans le commencement de votre oraison. Après que vous aurez fait le signe de la croix, vous vous accuserez, devant Dieu, de tous les péchés que vous aurez commis depuis votre dernière confession. Vous vous dégagerez de toutes les choses d'ici-bas, comme si vous deviez mourir à l'heure même. Vous excitez en vous un regret sincère de toutes vos fautes, et pour pénitence vous récitez le *Miserere*. Ensuite, vous direz à Dieu : « Je viens à votre école, Seigneur, pour apprendre, et non pour enseigner. J'oserai m'entretenir avec Votre Souveraine Majesté, quoique je ne sois que cendre et poussière, et un misérable ver de terre. Daignez, Seigneur, manifester en moi votre puissance, quoique je ne sois qu'une misérable fourmi. » Cela dit, vous vous offrirez en perpétuel sacrifice d'holocauste, et vous mettrez devant vos yeux, soit de l'âme, soit du corps, l'image de Jésus crucifié, que vous considérerez attentivement et en détail, avec tout le recueillement et l'amour dont vous serez capable.

Vous considérerez d'abord la nature divine du Verbe éternel du Père, unie avec la nature humaine qui, par elle-même, n'était pas, si Dieu ne lui eût donné l'être. Vous réfléchirez, sur cet

amour ineffable et cette humilité profonde d'un Dieu qui s'est anéanti en se faisant homme, pour faire de l'homme un Dieu.. Enfin, vous ferez attention à cette magnificence et à cette libéralité avec laquelle Dieu a usé de son pouvoir pour se manifester aux hommes, et les rendre participants de sa gloire, de sa puissance et de sa grandeur.

Si cette considération produit en vous l'admiration qu'elle produit ordinairement, arrêtez-vous-y ; vous ne sauriez trop méditer sur l'élévation de Celui qui s'abaisse si profondément, et sur la bassesse de ceux qu'il élève si haut.

En voyant la tête de ce divin Sauveur couronnée d'épines, vous penserez à la faiblesse et à l'aveuglement de notre esprit. Vous demanderez qu'il lui plaise de nous ouvrir les yeux, et d'éclairer notre esprit de la lumière de la foi, afin que nous puissions comprendre avec humilité ce que c'est qu'un Dieu, et ce que nous sommes ; et que cette humble connaissance nous porte à garder ses commandements, à suivre ses conseils, à faire en tout sa volonté.

A la vue de ses mains clouées, vous penserez à sa libéralité, et à notre insuffisance ; et vous comparerez ce qu'il nous donne avec ce que nous lui donnons. A la vue de ses pieds pareillement

cloués, vous considérerez la promptitude avec laquelle il nous cherche, et la lenteur avec laquelle nous le cherchons. La plaie de son côté, par laquelle il nous laisse voir son cœur à découvert, vous révélera l'indicible tendresse d'amour qu'il vous a marquée, lorsqu'il a voulu que cette plaie sacrée fut notre nid et notre asile, et qu'elle nous servît de porte pour entrer dans l'arche, au temps du déluge de nos tentations et de nos tribulations. Vous le supplierez que, comme il a voulu que son côté fût ouvert pour preuve de l'amour qu'il nous portait, il fasse par sa bonté que le nôtre s'ouvre à son tour, que nous lui découvriions notre cœur, que nous lui déclarions nos misères, et que nous lui en demandions avec succès le remède.

Vous devez vous présenter à l'oraison avec résignation et soumission, et vous laisser conduire sans résistance par le chemin où Dieu voudra vous faire marcher, vous confiant absolument en sa divine Majesté. Vous écouterez avec attention les leçons qu'il vous donnera, soit qu'il se retire en vous fermant la porte et vous laissant dehors, soit qu'il vous montre son visage en vous prenant par la main, et vous conduisant dans l'intérieur de son palais. Il faut tout prendre de sa part avec une parfaite égalité d'esprit, et,

quand il vous fera quelques réprimandes, approuver avec humilité son jugement équitable.

Lorsqu'il daignera vous consoler, vous vous en reconnaîtrez indigne, et en même temps vous louerez sa bonté qui l'engage à se manifester aux hommes, et à les rendre participants de sa puissance et de ses perfections. C'est lui faire une grande injure que de douter de sa tendance à nous combler de biens. Il se plaît davantage à faire éclater sa magnificence que sa justice. Et comme ce serait un terrible blasphème de nier le pouvoir qu'il a de venger les injures qui lui sont faites, c'en est encore un beaucoup plus grand de douter de ce même pouvoir dans l'objet où il cherche le plus à se faire connaître, je veux dire dans la profusion de ses bienfaits. Ne vouloir point soumettre son entendement dans l'oraison, ce serait vouloir instruire, et ne vouloir pas être instruit, tandis que c'est l'instruction que l'on doit principalement chercher. Ce serait aller directement contre la fin qu'on doit se proposer.

Il ne suffit pas de connaître que l'on est cendre et poussière, il faut encore en avoir les propriétés, dont la première est de s'attacher à la terre ; mais, comme c'est aussi le propre de la poussière de s'élever quand le vent souffle, de se soutenir en l'air tant qu'il dure, et de retomber à terre quand

il cesse, de même l'âme, dont elle est l'emblème, doit demeurer dans l'oraison, bassement assise sur la connaissance de son néant; et, quand le doux souffle du Saint-Esprit l'élève, la met dans le cœur de Dieu et l'y soutient, en lui découvrant sa bonté et lui manifestant son pouvoir, il faut qu'elle sache jouir d'une aussi précieuse faveur avec reconnaissance, puisqu'alors Dieu l'introduit pour ainsi dire au plus intime de lui-même, tant est étroite l'union qu'il contracte avec elle, et tant il la traite en épouse bien-aimée.

Ce serait sans doute une incivilité et une grossièreté impardonnables à la femme d'un roi (femme qu'il aurait choisie dans une basse condition) de ne pas paraître à la cour un jour où le roi aurait désiré qu'elle y parût, comme l'Écriture nous apprend que fit la reine Vasthi, ce qui lui attira l'indignation de son mari. Notre-Seigneur regarde du même œil les âmes qui se retirent de lui, et il nous le déclare lui-même en disant que *ses délices sont d'être avec les enfants des hommes*. Il ressort de ce passage que, si toutes les âmes s'éloignaient de lui, elles le priveraient de ses délices. Et cette conduite ne pourrait même être excusée par un sentiment d'humilité, car ce serait plutôt une indiscretion, une incivilité et une espèce de mépris, de ne pas recevoir de la

main de Dieu ce qu'il veut bien nous donner. Quelle idée aurait-on du jugement d'un homme qui, ayant besoin d'une chose pour le soutien de sa vie, la refuserait quand on la lui présenterait?

J'ai dit encore que vous deviez être comme un ver de terre. Or, le propre du ver est d'avoir toujours le ventre contre terre, d'être toujours humble et soumis non seulement au Créateur, mais à toutes les créatures, et de ne jamais s'élever, quoiqu'on le foule aux pieds et que les oiseaux le piquent. De même on peut dire que celui qui prie est foulé aux pieds, lorsque la chair se révolte contre l'esprit, et que, par mille tromperies et mille inquiétudes, elle lui représente qu'il pourrait s'occuper à toute autre chose avec plus de profit, comme par exemple à secourir le prochain dans ses nécessités, à étudier pour se mettre en état d'enseigner, ou à régler les affaires dont il est chargé.

On peut répondre à cela que nous devons être plus touchés de nos propres besoins que de ceux des autres, que la charité bien ordonnée commence par soi-même, et qu'enfin le pasteur qui fait son devoir doit se tenir sur le lieu le plus élevé, pour découvrir, de là, son troupeau, et voir si les loups ne l'attaquent point. Or ce lieu élevé est celui de l'oraison.

Reprenons la comparaison du ver de terre : il a beau être piqué des oiseaux du ciel, il ne s'élève pas pour cela de terre, il ne sort point de la soumission qu'il doit au Créateur, laquelle consiste à ne point quitter le lieu qui lui a été assigné. De même l'homme doit demeurer ferme dans son poste, qui est celui de l'oraison, quoique les oiseaux, qui sont les démons, le piquent, le fatiguent, soit par des images et des pensées importunes, soit par les inquiétudes qu'ils excitent pendant cette heure, s'emparant de l'imagination et la promenant de côté et d'autre, de telle sorte que le cœur s'en va à la suite de l'imagination ; mais, c'est toujours tirer beaucoup de fruit de l'oraison que de souffrir avec patience tous ces ennuis, toutes ces importunités ; et c'est ce que j'appelle s'offrir en holocauste, c'est-à-dire consumer totalement la victime dans le feu de la tentation, de manière qu'il n'en reste rien.

En effet, il ne faut pas croire que ce soit un temps perdu, que de demeurer en oraison sans en tirer aucune consolation sensible : c'est au contraire gagner beaucoup, parce que c'est travailler sans intérêt et pour la seule gloire de Dieu. Car, quoiqu'il semble qu'on travaille alors inutilement, il en arrive à l'âme comme aux enfants qui travaillent dans les champs de leur père ; ils ne

sont pas payés à la journée comme les autres, mais ils reçoivent leur récompense, tous à la fois, à la fin de l'année.

Ceci a beaucoup de rapport avec l'oraison de Notre-Seigneur dans le Jardin des Oliviers. Il priait son Père de lui épargner l'amertume et la peine extrême qu'on éprouve quand il faut vaincre la faiblesse de la nature humaine. Il ne demandait pas à être délivré des souffrances, mais de la répugnance que la nature lui donnait pour les souffrances. Ce qu'il désirait pour la partie inférieure de l'homme, c'était que la force de l'esprit se communiquât à la chair, de manière que celle-ci se trouvât disposée, comme l'esprit, à tout souffrir ; mais il ne reçut d'autre réponse, sinon qu'il fallait boire le calice, c'est-à-dire surmonter le découragement et la faiblesse de la chair, pour nous faire entendre que, quoiqu'il fût vraiment Dieu, il ne laissait pas d'être aussi vraiment homme, puisqu'il était assujéti comme nous aux peines du péché.

Celui qui se dispose à l'oraison doit encore être laborieux comme la fourmi. Il doit, comme elle, ne jamais se lasser de travailler tant que durent l'été et les beaux jours, et d'amasser ces provisions pour l'hiver et pour le temps des grandes eaux, afin de ne pas mourir de faim dans

ces mauvais temps, comme les animaux sans prévoyance. La mort et le jugement sont pour l'homme le temps des grandes eaux. Enfin, pour aller à l'oraison, il faut prendre la robe nuptiale, l'habit des grandes fêtes, des jours de repos et de délassement. En ces jours-là chacun se pare du mieux qu'il lui est possible ; on n'épargne rien pour honorer la fête ; et, si l'on y réussit, l'on ne regrette point son argent. Il n'est pas possible dans le monde de devenir un grand homme de lettres ou un courtisan distingué sans beaucoup de dépense et de travail. De même, pour devenir courtisan du ciel, et pour acquérir la science par excellence, il faut qu'il en coûte beaucoup de temps et de travaux...

Correspondance, Mai 1581.

LA PARFAITE ORAISON

JE voudrais dire en quoi consiste, selon moi, le fond de la parfaite oraison.

Il se trouve des personnes pour lesquelles le point essentiel est le travail de l'entendement. Elles s'imaginent qu'elles sont vraiment spirituelles parce que, au prix de violents efforts, elles arrivent à tenir longtemps leur sujet fixé en Dieu. Que si, malgré elles, elles sont distraites par des occupations, mêmes bonnes, aussitôt, elles sont convaincues que tout est perdu.

Les hommes de doctrine — encore qu'il y ait parmi eux quelques exceptions — ne se laissent pas aller à de semblables méprises. Quant à nous, nous avons besoin de nous mettre en garde, pour ne pas nous laisser prendre par des erreurs de ce genre.

Sans doute, et je le reconnais, c'est une grande faveur de pouvoir appliquer avec persévérance notre esprit à la contemplation des œuvres divines; nous devons nous efforcer d'y tendre. Cependant il faut bien se faire à cette idée que

toutes les intelligences ne sont pas aptes à cet exercice, tandis que toutes les âmes sont capables d'aimer...

Je voudrais bien faire saisir que l'âme n'est pas la pensée, et que ce n'est point par celle-ci que la volonté est régie, ce qui serait un malheur pour elle, ainsi que je l'ai déjà énoncé. Le perfectionnement de l'âme ne consiste pas à penser beaucoup, mais à aimer beaucoup.

Mais comment s'acquiert cet amour ? En acceptant d'agir et de souffrir, et cela chaque fois que l'occasion se présente.

Sans doute, c'est en méditant sur les bienfaits de Dieu, sur ce qu'Il est et sur ce que nous sommes, qu'une âme prend cette résolution. C'est donc un exercice méritoire et qui convient aux débutants, mais, certes, il faut savoir s'en priver lorsque l'obéissance intervient, ou que le bien spirituel du prochain le demande. Nous devons donner notre temps à ces deux devoirs, alors même qu'il nous serait bon, selon notre désir, de le passer dans la solitude, occupés uniquement de Dieu et jouissant des délices qu'il offre à notre âme. Croyons qu'accomplir ce sacrifice, c'est Lui faire plaisir, et nous occuper encore de Lui. Il l'a dit lui-même : « *Ce que vous aurez fait à l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous l'aurez*

fait. » Quant à l'obéissance, il préfère qu'une âme qu'il aime ardemment suive la voie où a marché Celui qui s'est fait *obediens usque ad mortem*.

Pourquoi donc alors, nous laissons-nous aller au chagrin, lorsque l'obéissance ou les devoirs de charité nous empêchent de passer une partie du jour dans la retraite et la contemplation de Dieu?

Il y a, selon moi, deux causes, dont la première, celle qui domine, est un amour-propre très subtil, qui se glisse en nous, à notre insu, ce qui fait que nous recherchons bien plus notre satisfaction que la gloire de Dieu.

Sans doute, quand on a senti et compris combien le Seigneur est doux, et quelle jouissance il y a à rester, devant lui, le corps en paix et l'âme en joie spirituelle, il faut faire effort pour se livrer à l'action. Mais, ô charité de ceux qui aiment vraiment le divin Maître et qui savent les sentiments de son cœur! Tout repos leur est impossible, s'ils pensent pouvoir travailler, ne serait-ce que faiblement, au bien d'une seule âme, et l'aider à progresser dans l'amour de Dieu, ou la consoler dans ses peines, ou la sortir d'un péril. Alors toute tranquillité personnelle leur est impossible. S'ils ne peuvent agir, ils se

livrent à l'oraison, afin d'importuner le Seigneur. Ils sacrifient — et ce sacrifice leur est doux — leurs joies spirituelles pour les âmes dont la perte leur est si douloureuse; ils oublient leur propre satisfaction pour ne penser qu'à accomplir le plus parfaitement la volonté divine.

Ainsi peut-on en dire de l'obéissance. Ne serait-il pas singulier que Dieu nous manifestant clairement son désir, nous préférions nous livrer à la contemplation parce que nous y trouvons une satisfaction plus grande? En vérité, ce serait une étrange manière de progresser dans la voie de l'amour divin; nous semblons lui lier les mains, comme s'il n'avait qu'un moyen de nous faire du bien!

... Seigneur, que vos voies sont différentes de nos pensées! De l'âme qui veut vraiment vous aimer et qui se donne complètement à vous, vous n'exigez qu'une chose: qu'elle obéisse, et qu'après avoir soigneusement cherché ce qui vous est le plus agréable, elle ne désire rien autre chose. Dès qu'elle vous a abandonné sa volonté, elle n'a plus à s'inquiéter de chercher et de choisir sa voie, c'est vous même, ô divin Maître, qui la guidez dans le chemin le plus sûr et le plus avantageux.

DU DON D'ORAISON

COMBIEN est grande la grâce dont Dieu favorise une âme lorsqu'il la dispose à s'appliquer à l'oraison, quand bien même ce ne serait pas avec toutes les dispositions requises. Pourvu qu'elle persévère, malgré les tentations, les chutes et les fautes où le démon la fait parfois tomber par ses pièges, je ne doute pas que Notre-Seigneur ne la conduise finalement au port du salut, ainsi qu'il lui a plu, comme j'ai sujet de le croire, de me faire cette grâce...

Je suis assurée, par l'expérience que j'en ai, que ceux qui ont commencé à faire oraison ne doivent pas cesser, quelques fautes qu'ils y commettent, puisque c'est le moyen de se corriger, et que sans cela, ils auraient beaucoup plus de peines. Il faut qu'ils prennent garde à ne pas se laisser tromper par le démon, lorsque, sous prétexte d'humilité, il les tentera, comme il m'a tentée, d'abandonner ce saint exercice. Ils doivent, en s'appuyant sur la vérité des promesses de Dieu, qui sont infaillibles, croire fermement que,

pourvu qu'ils se repentent sincèrement, et qu'ils soient dans la résolution de ne plus l'offenser, il leur pardonnera, les assistera comme auparavant, et leur fera même de plus grandes grâces, si leur repentir les en rend dignes.

Quant à ceux qui n'ont pas encore commencé à faire oraison, je les conjure, au nom de Dieu, de ne pas se priver d'un tel avantage. Il n'y a là que tout sujet de bien espérer, et rien à craindre. Encore que l'on n'avancerait pas beaucoup dans ce chemin, et que l'on ne ferait que peu d'efforts pour se rendre parfait et digne de recevoir les faveurs que Dieu accorde aux plus parfaits, on connaîtra au moins le chemin du ciel. Si l'on continue d'y marcher, l'on doit espérer de la grande miséricorde de Dieu que cette persévérance ne sera pas vaine, parce qu'il ne manque jamais de récompenser l'amour qu'on lui porte; l'oraison mentale ne consistant pas en autre chose, à mon avis, qu'à témoigner, dans ces fréquents entretiens que l'on a seul à seul avec lui, combien on l'aime, et la confiance que l'on a d'en être aimé. Comme l'amitié doit être fondée sur la ressemblance qui se rencontre entre ceux qui s'aiment, si l'extrême disproportion qu'il y a entre Dieu, qui est tout parfait, et des créatures aussi vicieuses, sensuelles et imparfaites que nous sommes, fait que

nous ne l'aimons pas encore, nous devons nous représenter combien il nous importe de nous rendre dignes de l'amour qu'il nous porte, et de surmonter, par cette considération, la difficulté que nous avons à rester longtemps en la compagnie de Celui dont la majesté nous est si supérieure.

Vie de sainte Tèreſe par elle-même, ch. VIII.

O VOUS, DONT LA VUE
FAIT LA FÉLICITÉ DES ANGES

O vous, mon Seigneur et mon Dieu, dont la vue fait la félicité des anges..., que ne devez-vous pas souffrir, mon Sauveur, lorsque vous êtes avec une créature qui ne peut supporter d'être avec vous ! Quel excellent ami, cependant, vous vous montrez pour elle ! De quelle bonté vous usez à son égard ! Non seulement vous ne rejetez pas cette créature, mais vous l'entourez de faveurs. Vous attendez avec patience qu'elle s'approche de vous en se conformant à vos volontés, et vous ne laissez pas cependant de l'aimer telle qu'elle est. Vous lui tenez compte des courts moments où elle vous témoigne de l'amour, et le premier mouvement de repentir, vous fait oublier toutes ses fautes. J'en ai fait l'expérience et je ne comprends pas, mon Créateur, comment tout le monde ne cherche pas à s'approcher de vous, pour avoir quelque part au bonheur de votre amitié. Que les méchants qui

sont éloignés de vous par leurs mauvaises habitudes s'en approchent, afin que vous les rendiez bons. Vous acceptez d'être avec eux durant quelques heures chaque jour, encore qu'ils ne soient pas avec vous, ou que, s'ils y sont, ce ne soit, comme il m'arrivait souvent, qu'avec ces mille distractions que les soins et les pensées du monde leur donnent. Ils ne sauraient, au commencement, ni quelquefois même dans la suite, se défendre de ces distractions; aussi, pour les récompenser de la contrainte qu'ils se font de demeurer avec vous, vous empêchez les démons de les attaquer aussi fortement qu'ils feraient; vous diminuez, de jour en jour, le pouvoir que ces esprits de ténèbres auraient de leur nuire, et vous donnez enfin à ces âmes le pouvoir de les vaincre. Ainsi, ô mon Dieu! qui êtes la vie de tous ceux qui se confient en votre assistance, non seulement vous ne laissez pas se perdre ceux qui se confient en vous, et qui vous choisissent comme ami, mais en rendant la santé à leurs corps, vous donnez aussi de nouvelles forces à leur âme.

Vie de sainte Térèse par elle-même, ch. VIII.

DE L'ORAISON MENTALE

Sachez que la différence entre l'oraison mentale et l'oraison vocale n'est pas dans notre voix et nos paroles, en sorte que, lorsque nous parlons, elle soit vocale, et, lorsque nous nous taisons, elle soit mentale. Si en priant vocalement je m'occupe à considérer que je parle à Dieu, si je me tiens en sa présence, et si je suis plus attentive à cette considération qu'aux paroles mêmes que je prononce, c'est alors que l'oraison mentale et la vocale se trouvent jointes...

A quoi pensez-vous, chrétiens, quand vous dites qu'il n'est pas besoin de faire l'oraison mentale ? Vous entendez-vous bien vous-mêmes ? Vraiment je pense que non : et ainsi il semble que vous vouliez nous faire tous divaguer avec vous. Vous ne savez ni ce que c'est que contemplation, ni oraison mentale, ni comment on doit faire la vocale, car si vous le saviez, vous ne condamneriez pas d'un côté ce que vous approuveriez ailleurs.

Quelqu'un oserait-il soutenir que ce serait mal,

avant de commencer à dire ses heures, ou à réciter le Rosaire, de penser à qui nous allons parler, et de nous remettre devant les yeux ce qu'il est, et ce que nous sommes, afin de considérer de quelle manière nous devons nous comporter avec lui ? Cependant il est vrai, que si l'on s'acquitte bien de ces deux choses, il se trouvera qu'avant de commencer l'oraison vocale, vous aurez employé quelque temps à l'oraison mentale.

N'est-il pas certain que, quand nous abordons un prince pour lui parler, ce doit être avec plus de préparation que pour parler à un paysan ou à quelque pauvre, tel que nous sommes, puisque, pour ceux-là, il n'importe de quelle sorte nous leur parlions ? Je sais que l'humilité de ce roi est telle que, quelles que soient ma rusticité et mon ignorance pour lui parler, il ne laisse pas de m'écouter et de me permettre d'approcher de lui. Je sais que les anges, qui sont comme ses gardes, ne me repoussent point pour m'en empêcher ; connaissant la bonté de leur souverain, ils n'ignorent pas qu'il aime mieux la simplicité d'un petit berger, lorsqu'elle est accompagnée d'humilité, et qui en dirait davantage s'il en savait davantage, que la sublimité et l'élégance du raisonnement des plus habiles, lorsque cette vertu leur manque.

Mais faut-il, parce qu'il est si bon, que nous soyons discourtois? Et, quand il ne nous ferait point d'autre faveur que de souffrir que nous nous approchions de lui, quoiqu'étant si imparfaits, pourrions-nous trop tâcher de connaître quelle est sa grandeur et son adorable pureté! Il est vrai qu'il suffit de l'approcher pour savoir combien il est grand, comme il suffit de savoir la naissance, la richesse, et les dignités des princes du monde pour apprendre quels sont les honneurs qui leur sont dûs, parce que ce sont ces conditions qui les règlent, et non pas le mérite de leurs personnes.

O misérable et malheureux monde! Quelle plus grande marque peut-il y avoir de son extrême corruption, qu'au lieu de juger les personnes par leur mérite, on ne les considère que par les seuls avantages de la fortune; ceux-ci ne cessent pas, qu'aussitôt tous les honneurs s'évanouissent!...

O mon souverain monarque, puissance infinie, immense bonté, suprême sagesse, principe sans principe, abîme de merveilles, beauté source de beauté, force qui est la force même! Grand Dieu dont les perfections sont également indéterminées et incompréhensibles, quand toute l'éloquence humaine et toute la connaissance d'ici bas seraient jointes ensemble, comment pourraient-elles nous

faire comprendre la moindre de tant de perfections ; elles ne sont qu'ignorance ; cependant il nous les faudrait connaître, pour savoir quel est ce roi par excellence qui fait seul tout notre bonheur et toute notre fidélité, et qui n'est autre chose que vous-même !

Lorsque vous vous approchez de cette éternelle majesté, si vous considérez attentivement à qui vous allez parler et à qui vous parlez, le temps de mille vies telle qu'est la nôtre ne suffirait pas pour vous faire concevoir de quelle sorte il mérite d'être traité, lui, devant qui les anges tremblent, lui, qui commande partout, qui peut tout, et en qui le vouloir et l'effet ne sont qu'une même chose. N'est-il donc pas raisonnable que nous nous réjouissons des grandeurs de notre Prince, et que, comprenant combien nous sommes heureux d'être siens, nous menions une vie conforme à cette condition si relevée.

Le Chemin de la Perfection, ch. xxii.

LES VRAIS BONS EFFETS DE L'ORAISON

LE grand principe, dans ces matières intérieures et spirituelles, c'est que l'oraison la mieux faite et la plus agréable à Dieu, est celle qui laisse après elle de meilleurs effets. Je n'entends pas parler des grands désirs ; car, quoique ce soit une bonne chose que les désirs, ils ne sont pas toujours tels que notre amour-propre nous les représente. J'appelle bons effets, ceux qui s'annoncent par des œuvres, de sorte que l'âme fasse connaître le désir qu'elle a de la gloire de Dieu, par son attention à ne travailler que pour lui, à n'occuper sa mémoire et son entendement que de choses qui lui soient agréables, et à lui marquer de plus en plus l'amour qu'elle lui porte.

Oh ! que c'est bien là la véritable oraison, et non pas ces goûts qui n'aboutissent qu'à notre propre satisfaction ! Quand l'oraison n'a pas le caractère que je viens de dire, il reste souvent dans l'âme beaucoup de lâcheté, de vaines frayeurs

et même de l'aigreur contre ceux qui font peu de cas de nous. Pour moi je ne désirerais point d'autre oraison que celle qui me ferait croître en vertu. Quand elle serait accompagnée de grandes tentations, de sécheresse et de tribulations, je la regarderais comme la meilleure, parce qu'elle me rendrait plus humble, et, par conséquent, plus agréable à Dieu. Car il ne faut pas croire que celui qui souffre ne prie pas, lorsqu'il offre à Dieu ses souffrances. Souvent il prie beaucoup plus que celui qui se rompt la tête dans un coin de sa cellule pour s'exciter à l'oraison, et qui croit avoir beaucoup fait, s'il a tiré, par force, quelques larmes de ses yeux.

Correspondance. — Au P. Gratien, 23 octobre 1577.

DE L'ORAISON ET DE L'AMOUR DE DIEU

O Dieu de mon cœur, mon unique et souverain bien, pourquoi ne voulez-vous pas que l'âme ait le bonheur de s'élever de suite au parfait amour, au moment même où elle se décide à vous aimer, et où elle renonce à tout, dans la mesure de sa force, pour ne s'occuper que de vous? — Mais, je me trompe. Je devrais dire : pourquoi ne voulons-nous pas ; car c'est à nous qu'il faut nous en prendre ; puisque c'est par notre faute que nous ne jouissons pas pleinement de votre amour, qui est la source de tous les biens.

Nous sommes avares de nous mêmes, et si lents à nous donner entièrement à Dieu, — et un bonheur si précieux ne peut et ne doit s'acheter qu'avec tant de peine, — que nous n'arrivons pas à nous mettre dans les dispositions voulues. Je sais bien qu'on ne saurait le payer trop cher ; mais je ne laisse pas d'être persuadée que si nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour nous déta-

cher de toutes les choses d'ici-bas, et porter tous nos désirs vers le ciel, ainsi qu'ont fait plusieurs saints, sans remettre d'un jour à l'autre, ce trésor inestimable nous serait bientôt accordé. Mais lorsque nous nous imaginons que nous nous donnons entièrement à Dieu, en réalité ce n'est que l'intérêt et les fruits que nous lui offrons; et nous retenons en effet le principal et le fond.

Après avoir fait profession de pauvreté, ce qui est sans doute très méritoire, nous nous réengageons souvent dans les soins temporels, et particulièrement dans celui d'acquérir des amis, afin qu'il ne nous manque rien du nécessaire, et même du superflu. Ainsi nous rentrons dans de plus grandes inquiétudes, et nous nous mettons peut-être dans un plus grand péril que lorsque nous avons la disposition de nos biens.

Nous croyons de même avoir renoncé à l'honneur du siècle, en embrassant l'état religieux, ou en commençant à mener une vie spirituelle et parfaite. Mais, pour peu que l'on touche à ce qui regarde cet honneur, nous oublions aussitôt que nous l'avons donné à Dieu; nous voulons le reprendre, et, pour ainsi dire, le lui arracher des mains; nous voulons, comme auparavant, disposer de notre volonté, après l'en avoir rendu maître; et nous en usons ainsi dans tout le reste.

Plaisante manière de prétendre acquérir l'amour de Dieu, de le posséder pleinement, et d'avoir de grandes consolations spirituelles, en même temps que nous demeurons toujours dans nos anciennes habitudes, que nous n'exécutons point nos bons desseins, et que nous ne nous élevons point au-dessus des affections de la terre.

Quel rapport y a-t-il entre des choses si opposées? et ne sont-elles pas absolument incompatibles?

Comme nous ne nous donnons pas tout d'un coup à Dieu, il ne nous enrichit pas aussi, tout d'un coup, par le don d'un trésor si précieux; et nous devons nous estimer trop heureux, s'il lui plaît de nous en gratifier, peu à peu, quand même il nous en coûterait tous les travaux que l'on peut souffrir en cette vie. C'est une assez grande miséricorde qu'il fait à une âme, lorsqu'il lui donne le courage de se résoudre à travailler de tout son pouvoir pour acquérir un tel bien, puisque, si elle persévère, il la rendra, avec le temps, capable de l'obtenir. Mais il est besoin qu'il lui donne ce courage, et un courage tout extraordinaire, pour ne point tourner la tête en arrière, parce que le démon ne manque pas d'accumuler les obstacles pour l'empêcher d'entrer dans ce chemin; il sait que, non seulement elle lui échapperait des mains,

mais qu'elle lui ferait perdre plusieurs autres âmes. Car je suis persuadée que celui qui commence de courir dans cette sainte carrière, et fait tous ses efforts pour arriver, avec l'assistance de Dieu, au sommet de la perfection, n'ira pas seul dans le ciel; mais que Dieu lui donnera, comme à un vaillant capitaine, des soldats qui marcheront sous sa conduite.

Vie de sainte Térèse par elle-même, ch. xi

DE L'AMOUR SPIRITUEL DE DIEU

IL me semble que lorsque Dieu fait connaître clairement à une personne ce que c'est que ce monde et son peu de valeur, la réalité de l'autre monde et l'opposition qui se dresse entre eux, que l'un passe comme un songe, et que l'autre est éternel; ce que c'est que la créature; quel bonheur c'est d'aimer l'un et quel malheur c'est d'aimer l'autre; il me semble, dis-je, que lorsqu'une personne connaît toutes ces vérités et quelques autres que Dieu enseigne avec certitude à ceux qui se laissent conduire par lui dans l'oraison, et qu'elle le connaît par expérience et par un vrai sentiment du cœur, ce qui est bien différent de le croire seulement et de le penser, cette personne l'aime sans doute d'une manière tout autre que nous qui ne sommes pas encore arrivés à cet état.

Il vous paraîtra peut-être que c'est inutilement que je vous parle de la sorte, et que je ne dis rien que vous ne sachiez. Je prie Dieu de tout mon cœur que cela soit vrai, et que, le sachant aussi

bien que je le souhaite, vous le graviez profondément dans votre cœur. Que si vous le savez, en effet, vous verrez que je suis véridique, lorsque je dis que ceux à qui Dieu a fait cette grâce, et à qui il donne cet amour, sont des âmes généreuses et toutes royales. Ainsi, quelque belles que soient les créatures, de quelques grâces qu'elles soient ornées, quoiqu'elles plaisent à nos yeux et nous donnent sujet de louer Celui qui, en les créant, les a rendues si agréables, ces personnes favorisées de Dieu ne s'y attachent pas d'un amour qui les captive et les enchaîne, parce qu'il leur semble que ce serait aimer une chose de néant et embrasser une ombre; ce qui leur donnerait une si grande confusion qu'elles ne pourraient, sans rougir de honte, dire après cela à Dieu qu'elles l'aiment...

Vous m'objecterez peut-être que ces personnes ne savent pas ce que c'est que d'aimer et de répondre à l'amitié qu'on leur porte. Je réplique qu'au moins se soucient-elles fort peu d'être aimées. Et quoique d'abord la nature les fasse quelquefois se réjouir de voir qu'on les aime, elles ne rentrent pas plus tôt en elle-mêmes qu'elles connaissent que ce n'est qu'une folie, excepté lorsqu'il s'agit de ceux qui peuvent contribuer à leur salut par leurs prières ou par leur

doctrine. Toutes les affections les lassent et les ennuient, parce qu'elles savent qu'elles ne leur peuvent profiter de rien, et qu'elles seraient capables de leur nuire.

Cependant, elles ne laissent pas d'en être reconnaissantes, et de payer cet amour en recommandant à Dieu ceux qui les aiment, car elles considèrent l'affection de ces personnes comme une dette dont Notre-Seigneur est chargé, puisque, ne voyant rien en elles-mêmes qui mérite d'être aimé, elles croient qu'on ne les aime que parce que Dieu les aime. En conséquence elles laissent à sa Majesté le soin de payer cet amour que l'on a pour elles, et en le priant de tout leur cœur, elles s'en croient déchargées, et demeurent aussi tranquilles que si cette affection ne les touchait point.

Le Chemin de la perfection, ch. vi.

LE VÉRITABLE AMOUR DU PROCHAIN

IL y a beaucoup d'aveuglement dans le désir que nous avons d'être aimés, si ce n'est de ceux qui peuvent nous aider à acquérir les biens éternels. Remarquons-le d'ailleurs, alors que nous ne désirons jamais d'être aimés sans qu'il y entre une certaine recherche d'utilité ou de plaisir, ces personnes si parfaites foulent au contraire, aux pieds tout le bien qu'on pourrait leur faire et toute la satisfaction qu'elles pourraient recevoir du monde. Leur âme est disposée de telle sorte que, quand, pour parler ainsi, elles le voudraient, elles n'en sauraient trouver qu'en Dieu et dans les entretiens dont lui seul est l'objet. Comme elles ne comprennent point quel avantage elles pourraient retirer d'être aimées, elles se soucient peu de l'être, et sont si persuadées de cette vérité, qu'elles se rient en elles-mêmes de la peine où elles étaient autrefois de savoir si leur affection se trouvait payée de retour.

Ce n'est pas qu'il ne soit fort naturel, même dans l'amour honnête et permis, de vouloir qu'on nous aime, quand nous aimons ; mais, lorsqu'on nous a payées en cette monnaie qui nous paraissait si précieuse, nous découvrons qu'on ne nous a donné que des pailles que le vent emporte ; car, quand bien même on nous aimerait beaucoup, que nous en reste-t-il à la fin ? C'est ce qui me fait dire que les grandes âmes ne se soucient pas plus de n'être pas aimées que de l'être, si ce n'est de ceux qui peuvent contribuer à leur salut, et dont encore elles ne sont bien aises d'être aimées parce qu'elles savent qu'étant donnée notre nature, l'homme se lasse bientôt de tout, s'il n'est soutenu par l'amour.

Que s'il vous semble que ces personnes n'aiment rien sinon Dieu, je vous répons qu'elles aiment aussi leur prochain, et d'un amour plus véritable et plus utile, et même avec plus de passion que ne font les autres ; en outre, elles aiment toujours beaucoup mieux, — même à l'égard de Dieu, — donner que recevoir... C'est à cette seule manière d'aimer qu'il faut donner le nom d'amour, et non pas à ces basses affections de la terre qui l'usurpent si injustement.

Que si vous me demandez à qui ces personnes peuvent donc attacher leur affection, si elles

n'aiment pas ce qu'elles voient, je réponds qu'elles aiment ce qu'elles voient, et s'affectionnent à ce qu'elles entendent. Mais les choses qu'elles voient et qu'elles entendent sont permanentes et stables. Ainsi, sans s'arrêter au corps, elles arrêtent les yeux sur les âmes, pour connaître s'il y a quelque chose en elles qui mérite d'être aimé. Quand elles n'y remarqueraient que quelques légères dispositions au bien, qui leur donnent sujet de croire que, pourvu qu'elles approfondissent cette mine, elles y trouveront de l'or, elles s'y affectionnent, et il n'y a ni peines ni difficultés qui les empêchent de travailler de tout leur pouvoir au bien de ces âmes, parce qu'elles désirent continuer à les aimer, ce qui serait impossible, si elles n'avaient de la vertu et un grand amour de Dieu. Je dis impossible, car, bien que ces personnes les aiment d'un ardent amour, qu'elles les comblent de bienfaits, qu'elles leur rendent tous les bons offices, et que même elles soient ornées de toutes les grâces de la nature, l'amitié restera languissante et ne sera pas durable. Ces saintes âmes connaissent trop le néant de toutes les choses d'ici-bas pour pouvoir être trompées. Elles savent que ces personnes ont des sentiments différents des leurs, et qu'ainsi cette amitié ne saurait durer, parce que, n'étant pas

fondée sur l'amour de Dieu et de ses commandements, il faut, de nécessité, qu'elle se termine avec la vie, parce que la mort, les séparant, les conduit à des termes différents

Ainsi l'âme à qui Dieu a donné la véritable sagesse, au lieu de trop estimer cette amitié qui finit avec la vie, ne l'estime pas au delà de ce qu'elle vaut. Elle ne l'estime même pas à sa valeur apparente, car ceux qui recherchent les avantages des biens de ce monde, les plaisirs, les honneurs et les richesses passagères, sont bien aises de trouver des personnes riches qui les satisfassent dans leurs malheureux divertissements. Mais, quand on a tout cela en horreur, on méprise une semblable amitié. Si donc ces âmes parfaites ont quelque affection pour une personne, ce n'est que pour la porter à aimer Dieu, afin de pouvoir ensuite l'aimer, sachant, comme je l'ai dit, que, si elles les aimaient d'une autre sorte, cette amitié ne durerait pas, et leur serait préjudiciable. C'est pourquoi elles n'oublient rien pour tâcher de leur être utiles, et elles donneraient mille vies pour leur procurer un peu de vertu. O amour sans prix, que vous imitez heureusement l'amour de Jésus, qui est tout ensemble notre bien et l'exemple du parfait amour!

Le Chemin de la perfection, ch. vi.

DE L'AMOUR SPIRITUEL POUR LES AMES

C'EST une chose incroyable que la passion de cet amour que l'on a pour l'âme aimée. Qu'elle coûte de larmes, de pénitences, d'oraisons ! Quel soin de la recommander aux prières des amis de Dieu ! Quel désir n'a-t-on pas de la voir avancer dans la vertu ! Quelle douleur ne ressent-on point lorsqu'elle n'avance pas ! Que si, après s'être avancée, elle recule, il semble qu'on ne puisse plus goûter aucun plaisir dans la vie ; on perd l'appétit et le sommeil ; on est dans une peine continuelle, et l'on tremble par l'appréhension que cette âme ne se perde, et ne soit séparée de nous pour jamais. Car, pour la mort du corps, ces personnes embrasées de la charité ne la considèrent point, tant elles sont éloignées de s'attacher à une chose qui échappe des mains comme une feuille que le moindre souffle emporte. C'est là ce qu'on peut nommer un amour entièrement désintéressé, puisqu'il ne prétend et ne désire

que de voir cette âme devenir riche des biens du ciel.

C'est là ce qui mérite de porter le nom d'amour et non pas ces malheureux amours du monde; par ceux-ci je n'entends point ces amours criminels et impudiques dont le nom seul doit nous faire horreur; c'est un enfer. Ne nous fatiguons pas à le stigmatiser. Son moindre mal est si grand, qu'on ne saurait trop l'exagérer. Pour nous, nous ne devons jamais en proférer seulement le nom, ni penser qu'il y en ait dans le monde, ni en entendre parler, soit sérieusement ou en riant, ni souffrir que l'on s'entretienne de semblables folies en notre présence, cela ne pouvant jamais nous servir et pouvant beaucoup nous nuire. J'entends parler de cet autre amour qui est permis, de l'amour que nous nous portons les unes aux autres, et de celui que nous avons pour nos parents et nos amis.

Ce dernier amour nous met dans une appréhension continuelle de perdre la personne que nous aimons. Elle ne peut avoir seulement mal à la tête, que notre âme n'en soit touchée de douleur; elle ne peut souffrir la moindre peine, sans que nous ne perdions presque patience; et ainsi de tout le reste.

Mais il n'en va pas de même de l'amour qui est

toute charité; car, bien que notre faiblesse nous rende sensibles aux maux de la personne que nous aimons, notre raison vient aussitôt à notre secours, et nous fait considérer s'ils sont utiles à son salut, s'ils la fortifient dans la vertu et de quelle manière elle les supporte. Ensuite on prie Dieu de lui donner la patience dont elle a besoin, afin que ses souffrances lui acquièrent des mérites et lui profitent. Et si l'on voit qu'il la lui donne, la peine que l'on avait se change en consolation et en joie. L'affection qu'on lui porte fait que l'on aimerait mieux souffrir que de la voir souffrir, si on pouvait, en prenant sur soi ses épreuves, lui acquérir le mérite qui se rencontre dans la souffrance; mais cela se passe sans en ressentir ni trouble, ni inquiétude.

Je le répète souvent, cet amour reproduit celui que Jésus, le grand amant, nous a porté, puisque ceux qui l'éprouvent voudraient pouvoir prendre pour eux toutes les peines et que les autres en aient tout le profit.

Cela rend leur amitié inestimable. Qu'on m'en croie, ou ils cesseront d'aimer de la sorte, ou ils obtiendront de Notre-Seigneur d'être suivis dans le chemin qui mène au ciel. C'est ce que sainte Monique obtint pour saint Augustin, son fils.

Ces âmes parfaites ne peuvent user d'aucune dissimulation avec les personnes qu'elles aiment, ni dissimuler leurs fautes, si elles jugent qu'il soit utile de les en reprendre. Ainsi elles n'y manquent jamais, tant elles désirent de les voir devenir riches en vertu. Combien de tours et de retours font-elles pour ce sujet, quoiqu'elles soient si peu occupées du soin de toutes les choses du monde.

Et elles ne sauraient faire autrement; elles ne savent ni déguiser, ni flatter; il faut, ou que ces personnes se corrigent, ou qu'elles se séparent de leur amitié, parce qu'elles ne peuvent ni ne doivent souffrir la continuation de leurs défauts, qui produirait entre elles une guerre continuelle; bien que ces âmes vraiment charitables et détachées de toutes les choses de la terre, ne s'occupent pas des autres, tant elles veillent attentivement sur elles-mêmes, elles ne peuvent vivre dans cette indifférence pour ces personnes à qui Dieu les a liées. Rien ne leur échappe. Elles voient en elles jusqu'aux moindres atômes; elles ne laissent rien passer sans le leur dire; elles portent ainsi pour l'amour d'elles une croix bien pesante. Qu'heureux sont ceux qui sont aimés de ces âmes saintes, et qu'ils ont sujet de bénir le jour où elles ont fait leur connaissance.

O mon Seigneur et mon Dieu, voudriez-vous bien me faire cette grâce, que beaucoup m'aient de la sorte. Je préférerais ce bonheur à l'amitié de tous les rois et de tous les grands de la terre ; et certes avec raison, puisque ces amis incomparables emploient tous les moyens qu'on se peut imaginer pour nous rendre les maîtres du monde en nous assujettissant tout ce qu'il renferme.

Lorsque vous rencontrerez quelques-unes de ces âmes, ne craignez pas de trop les aimer, si elles sont telles que je dis ; mais il y en a trop peu de la sorte. Quand il s'en trouve quelques-unes, la bonté de Dieu est si grande qu'il permet qu'on les connaisse.

Je prévois que l'on vous dira que cela n'est point nécessaire, et que Dieu nous doit suffire : je vous assure au contraire que c'est un excellent moyen de posséder Dieu que de communiquer avec ses amis. Je sais, par expérience, l'avantage que l'on en reçoit, et je dois, après Dieu, à de semblables personnes, la grâce qu'il m'a faite de ne pas tomber dans l'enfer. Jen'ai jamais été sans un extrême désir qu'elles nous recommandent à Notre-Seigneur, et je les en ai priées toujours avec instance.

DE LA COMPASSION POUR LES FAIBLESSES D'AUTRUI

L'AMOUR spirituel (pour le prochain) est celui que je souhaite que nous pratiquions, et quoique, d'abord, nous ne le réalisions pas d'une façon parfaite, Notre-Seigneur fera qu'il le deviendra de plus en plus.

Commençons par ce qui est proportionné à nos forces. Bien qu'il s'y rencontre un peu de tendresse, cela ne nuira pas, pourvu qu'elle s'adresse à tous en général. Il est même nécessaire quelquefois d'en témoigner et d'en avoir, en compatissant aux peines et aux infirmités du prochain, même légères, parce qu'il arrive assez souvent qu'une occasion sans importance donne autant de peine à une personne qu'un fait considérable en donne à une autre. Une petite chose est capable de tourmenter ceux qui sont faibles, et si vous vous rencontrez être plus fortes, vous ne devez pas laisser d'avoir pitié de leurs peines, ni même de vous en étonner, puisque le démon a peut-être fait de

plus grands efforts contre elle que ceux dont il s'est servi pour vous faire souffrir des peines plus grandes. Que savez-vous aussi si Notre-Seigneur ne vous en réserve point de semblables en d'autres rencontres, et si celles qui vous semblent fort rudes, et qui le sont en effet, ne paraissent pas légères à d'autres.

Aussj ne devons-nous point juger des autres par l'état où nous nous trouvons, ni nous considérer selon le temps présent, auquel Dieu, par sa grâce, et peut-être sans que nous y ayons travaillé, nous aura rendues plus fortes, mais selon le temps où nous avons été les plus lâches et les plus faibles. Cet avis est fort utile pour apprendre à compâtir aux ennuis de notre prochain, quelque petits qu'ils soient; et il est encore plus nécessaire pour ces âmes fortes dont j'ai parlé, parce que le désir qu'elles ont de souffrir, leur fait estimer les souffrances peu considérables; au lieu qu'elles doivent se souvenir du temps qu'elles étaient encore faibles, et reconnaître que leur force vient de Dieu seul, et non d'elles-mêmes, puisqu'autrement le démon pourrait refroidir en elles la charité envers le prochain, et leur faire prendre pour perfection ce qui serait une faute.

L'ENTR'AIDE RELIGIEUSE

JE conseillerais à ceux qui s'appliquent à l'oraison, et principalement dans les commencements, de faire amitié avec des personnes qui s'adonnent au même exercice. C'est une chose très importante, quand même on ne ferait que de s'entraider par la prière. Mais il y a bien d'autres avantages. Si, dans le commerce du monde, quelque vain et inutile qu'il soit, on tâche de se faire des amis pour soulager son esprit en leur disant ses peines, et augmenter sa satisfaction en leur faisant part de ses joies, pourquoi ne serait-il pas permis à ceux qui commencent à aimer et à servir Dieu véritablement, de communiquer à quelques personnes les peines et les consolations que ceux qui font oraison ne manquent jamais d'avoir, pourvu que, voulant sincèrement se donner à Dieu, ils n'aient pas, en cela, sujet de craindre la vaine gloire. Elle pourra bien les attaquer et leur faire sentir la pointe de ses premiers mouvements, mais ce ne sera que pour leur faire acquérir du

mérite en les rendant victorieux, et ils profiteront eux-mêmes, ainsi que les autres, de la lumière qu'ils en tireront pour leur conduite. Ceux qui se persuadent, au contraire, que l'on ne peut, sans vanité, entrer dans une communication si sainte, trouveraient-ils donc qu'il y a de la vanité à entendre dévotement la Messe à la vue du monde, ou à faire d'autres actions auxquelles on est obligé, comme chrétien, et que la crainte qu'il s'y rencontre de la vanité ne doit jamais empêcher de le faire?

Cela est si important pour ceux qui ne sont pas encore bien affermis dans la vertu, et qui, outre les obstacles qui s'opposent à leurs bons desseins, ont des amis qui les en détournent, que je ne saurais trop en représenter la conséquence. Il n'y a rien que ces dangereux amis ne fassent pour empêcher ceux qu'ils voient dans une véritable disposition d'aimer et de servir Dieu, de la témoigner ouvertement; alors qu'ils poussent, au contraire, ceux qui sont engagés dans les affections déshonnêtes à les publier hautement...

Il y a aujourd'hui si peu d'énergie dans le service de Dieu, que ceux qui veulent avancer dans ses voies, doivent se donner la main les uns aux autres pour se soutenir mutuellement. Se livrer aux vanités et aux plaisirs du monde semble de nos jours si légitime, qu'on est à peine remarqué

lorsqu'on le fait ; mais, lorsqu'une personne commence à se donner à Dieu, tant de gens en murmurent, qu'elle a besoin de chercher une compagnie pour se défendre et se soutenir contre leurs attaques, jusqu'à ce qu'elle soit affermie pour ne point craindre de souffrir ; autrement elle se trouvera dans une grande détresse. Je pense que c'est pour cette raison que quelques saints se retiraient dans les déserts. Du reste, c'est une espèce d'humilité que de se défier de soi-même, et d'espérer du secours de Dieu par l'assistance des personnes vertueuses avec lesquelles on converse. La Charité s'accroît en se communiquant ; et il s'y rencontre tant d'avantages, que je ne serais pas assez hardie pour en parler de la sorte, si je ne les avais pas éprouvés... Pour ce qui est de moi, je puis assurer que, si Dieu ne m'eût fait connaître cette vérité et donné le moyen de communiquer souvent avec des personnes d'oraison, je serais, de chutes en rechutes, tombée tête baissée dans l'enfer, parce qu'ayant tant d'amis qui m'aidaient à tomber, je me trouvais si seule lorsqu'il fallait me relever, que je ne comprends pas maintenant comment je ne suis pas restée à terre. Dieu seul, par son infinie miséricorde, me donnait la main, et je ne saurais trop l'en remercier.

Vie de Sainte Térèse par elle-même, ch. VII.

EXIGENCE DU MONDE A L'ÉGARD DES CHRÉTIENS

QUICONQUE n'est pas encore parfait a besoin de plus de courage pour marcher dans le chemin de la perfection que pour endurer le martyre, parce qu'il faut beaucoup de temps pour le devenir, si Dieu, par une faveur toute particulière, ne nous accorde cette grâce. Les gens du monde ne voient pas plutôt une personne entrer dans ce chemin qu'ils veulent qu'elle soit sans aucun défaut ; de mille lieues ils aperçoivent les moindres fautes qu'elle commet. Ils considèrent parfois comme une faute ce qui peut être une vertu, parce que, jugeant des autres par eux-mêmes, ils auraient commis cette faute s'ils avaient été en sa place. Ils voudraient que, dès qu'une personne s'est résolue de servir Dieu, elle ne mangeât, ni ne dormît, ni n'osât presque respirer. L'estime qu'ils ont de sa vertu leur fait oublier qu'elle a un corps comme les autres et que quelque parfait que l'on soit, on ne peut vivre sur la terre sans être

sujet à ses misères, quoique la partie supérieure de l'âme s'élève au-dessus et les foule généreusement aux pieds.

N'ai-je pas raison de dire que ces personnes ont besoin d'un grand courage ; elles ne commencent pas plutôt à marcher que l'on voudrait qu'elles volent ; et alors qu'elles n'ont pas encore vaincu leurs passions, on s'imagine qu'elles doivent, dans les occasions les plus capables de les ébranler, demeurer aussi fermes que les saints l'ont été après avoir été confirmés en grâces. Grand Dieu, que ne leur fait-on pas supporter ! Quel cœur n'en serait navré ! Beaucoup manquent de courage pour soutenir de telles épreuves, et les faibles retournent en arrière.

Vie de Sainte Tèrese par elle-même, ch. XXXII.

LE VOL DE L'ESPRIT

O mon Dieu, que David avait donc raison — et nous tous avec lui — de vous demander les ailes de la colombe, ainsi qu'il le faisait dans un des versets de ses psaumes. Qu'est-ce autre chose, sinon un vol de l'esprit pour s'élever au-dessus de toutes les créatures et de soi-même; mais un vol tranquille, un vol agréable, un vol sans bruit.

Quelle souveraineté est comparable à celle d'une âme que Dieu a mise dans l'état de voi, ainsi au-dessous d'elle toutes les choses du monde, sans être enchaînée à aucune par affection? Quelle confusion n'a-t-elle pas de les avoir autrefois estimées! Quel étonnement ne lui donne pas le souvenir de l'aveuglement où elle était? Et combien grande est sa compassion pour ceux qu'elle voit être encore dans la même erreur. Elle voudrait leur dire à grands cris dans quelle duperie ils tombent...

Elle se rappelle le temps où elle était sensible et ce qu'on nomme le « point d'honneur », elle se peine à comprendre comment elle a pu en faire

cas. Elle s'étonne que, par une erreur qui n'est pas moins grande que générale, on donne ce nom à des choses si méprisables. Elle voit clairement que le véritable honneur consiste à n'estimer que ce qui mérite de l'être, à ne considérer que comme un néant, et moins encore qu'un néant, tout ce qui prend fin, et n'est pas agréable à Dieu; et elle ne peut, sans se moquer d'elle-même, se souvenir du temps auquel elle faisait cas des richesses, et les désirait... Ainsi, quand l'âme est dans cet état, elle connaît la grandeur de l'aveuglement qui nous porte à mettre notre satisfaction en des plaisirs qui ne produisent, même dès cette vie, que des inquiétudes, des peines et des douleurs. Elle ne voit pas seulement les fautes importantes qu'elle commet, elle discerne jusqu'à ses moindres défauts, fussent-ils plus imperceptibles que les toiles des araignées et que la poussière, parce que rien ne peut se dérober à la lumière de ce divin soleil qui l'éclaire et l'illumine; car, quelque soin qu'elle prenne de se purifier, elle se trouve toute pleine d'imperfections et de taches. Elle est comme une eau qui semblait fort claire avant que le soleil eût paru, et qui se voit mêlée d'un nombre infini d'impuretés aussitôt qu'il a pénétré de ses rayons le vase de cristal qui la renferme... Avant, l'âme croyait travailler de tout son pouvoir à ne

point offenser Dieu, mais le soleil de justice ne lui fait pas plus tôt ouvrir les yeux, qu'elle se trouve si défectueuse, qu'elle voudrait les fermer, ainsi qu'un jeune aiglon qui n'aurait pas encore la vue assez forte pour regarder fixement le soleil. Elle en voit néanmoins assez pour connaître qu'elle n'est qu'imperfection et que misère. Alors elle se souvient de ce verset du psaume : *Qui peut, Seigneur, passer pour juste devant vos yeux?* Elle ne saurait regarder cet être éternel sans se trouver éblouie de sa lumière, ni se considérer elle-même sans se trouver toute couverte de boue. Ainsi, de quelque côté que cette âme se tourne, elle demeure aveuglée et si épouvantée des merveilles qu'elle découvre et de la grandeur infinie de Dieu, qu'elle tombe dans la défaillance. C'est alors qu'elle entre dans une véritable humilité.

Vie de Sainte Tèrese par elle-même, ch. xx.

LA VOIE ROYALE

SEIGNEUR mon Dieu, comme se manifeste votre toute-puissance ! Qu'est-il besoin de raisonner lorsque vous commandez certaines actions, puisque vous les rendez possibles, quelque impossibles qu'elles paraissent, à en juger selon la nature ! Vous faites voir qu'il suffit de vous aimer véritablement, et de tout abandonner pour l'amour de vous. C'est en cela que l'on peut dire que vous feignez de rendre votre loi pénible, car, en vérité, je ne vois point, et je ne comprends pas comment on s'imagine que le chemin qui conduit vers vous est étroit. Je trouve, au contraire, que c'est une voie royale, dans laquelle ceux qui marchent courageusement n'ont rien à craindre. Comme les occasions de vous offenser en sont éloignées, on n'y rencontre point de pierres ni de passages dangereux qui nous arrêtent. Pour moi, ce que j'appelle sentier étroit et dangereux, c'est cet autre chemin bordé de tous côtés de précipices, dans lesquels on ne peut éviter de tomber

et de se briser en mille pièces pour peu que l'on manque de prendre garde où l'on met le pied. Au contraire, celui qui se donne à vous sans réserve, ô mon Sauveur, marche en assurance dans la voie royale où les précipices sont inconnus. S'il fait quelques faux pas, vous lui tendez la main, et une chute, ni même plusieurs, ne sont capables de le perdre, si, se détachant du monde, il vous a donné son cœur, parce qu'il marche toujours dans la vallée de l'humilité.

Vie de Sainte Tèrese par elle-même, ch. xxxv.

APPRÉHENSION DE PERDRE DIEU

O glorieux monarque et Roi de tous les rois, votre empire n'est pas établi sur des fondements fragiles, sa durée est éternelle, et l'on n'a pas besoin d'intermédiaires auprès de vous. Il suffit de vous voir pour connaître que vous seul méritez, à l'exclusion de tous les autres, de porter le nom de Seigneur. Votre Majesté brille d'un tel éclat que vous n'avez pas besoin de suite et de gardes pour vous révéler, ainsi que les princes en ont besoin pour se faire distinguer des autres hommes. La nature ne leur a rien donné de plus qu'aux autres, qui marque leur autorité, il faut qu'ils la tirent d'ailleurs. Aucun rejaillissement de puissance ne s'échappant de leur personne, le prestige doit venir d'ailleurs.

Mais qui pourrait, mon Dieu et mon Créateur, dépeindre l'idéal de la Majesté qui brille en vous? Elle est telle, qu'il est impossible de ne pas voir que la source de cette suprême puissance, qui vous fait régner sur tout l'univers, est en vous-

même, et quoique l'excès de cette gloire m'épouvante, j'avoue que votre humilité et votre amour, qui permettent à une créature aussi misérable que je suis de vous entretenir au gré de ses désirs, m'étonnent encore davantage. Mais à cette frayeur que donne d'abord une si grande majesté, en succède une autre : la crainte de vous offenser. Ce n'est pas l'appréhension du châtement qui la fait naître, mais cette appréhension de vous perdre, auprès de laquelle le châtement ne compte plus pour rien.

Vie de Sainte Tèrese par elle-même, ch. xxxvii.

LA RÉPONSE AUX AVANCES DIVINES

Vous me pardonnerez, mon Dieu, si j'ose croire qu'il n'y a guère de plus grand malheur, pour une âme à laquelle vous avez fait l'honneur de vous approcher d'elle, de vous quitter ensuite, pour se retourner vers les choses de la terre, et de s'y attacher.

Je crois qu'il y a bien des personnes que Dieu éprouve de cette manière, et que peu se disposent à jouir d'une si grande faveur. Mais, pourvu que l'âme fasse ce qui est en son pouvoir, je tiens pour certain qu'il ne cesse point de l'assister jusqu'à ce qu'elle arrive à un plus haut degré de perfection. Au lieu que, si nous ne nous donnons pas à lui aussi pleinement qu'il se donne à nous, c'est beaucoup qu'il nous laisse dans l'oraison mentale et nous visite, de temps en temps, comme des serviteurs qui travaillent à sa vigne. Quant aux autres, ce sont ses enfants bien-aimés qu'il ne perd et ne veut jamais perdre de vue, non plus qu'eux s'éloigner de lui. Il les fait

asseoir à sa table, et les nourrit des mêmes mets dont il se nourrit lui même.

Quel bonheur de n'avoir pas d'autre souci que de se rendre digne d'une si grande faveur. O bienheureux abandon de toutes les choses basses et méprisables, qui nous élève si haut ! Quand tout le monde ensemble nous condamnerait, quel mal pourrait-il nous en arriver, si nous sommes en la protection et comme entre les bras de Dieu ? Puisqu'il est tout-puissant, il n'y a point de maux dont il ne soit capable de nous délivrer. Une seule de ses paroles a créé le monde, vouloir et faire ne sont, en lui, qu'une même chose. Ne craignez donc pas qu'il permette que l'on parle contre vous, si ce n'est pour votre plus grande utilité ; il aime trop ceux qui l'aiment, pour en user d'une autre sorte.

S'il en est ainsi, pourquoi donc ne lui témoignions-nous pas tout l'amour qui est en notre pouvoir ? Considérez, je vous prie, quel heureux échange c'est pour nous de lui donner notre cœur pour avoir le sien, lui qui peut tout, et nous qui ne pouvons rien, sinon ce qu'il nous fait pouvoir. Qu'est-ce donc que nous faisons pour vous, ô mon Dieu, qui faites que nous sommes tout ce que nous sommes, puisque nous ne devons considérer que comme un rien cette

faible résolution que nous avons prise de vous servir ? — Que si toutefois sa Souveraine Majesté veut que nous achetions tout de lui, en lui donnant le néant que nous sommes, ne soyons pas si fous que de refuser une si grande faveur.

— Tout notre mal vient, ô mon Dieu, de n'avoir pas toujours les yeux attachés sur vous, car nous arriverions bientôt où nous prétendons aller, si nous ne détournions point nos yeux de vous, qui êtes la voie et le chemin comme vous nous l'avez dit. Mais parce que nous n'avons pas cette attention, nous bronchons, nous tombons, nous retombons, et enfin nous nous égarons, parce que, je le répète encore, nous n'avons pas soin d'arrêter sans cesse notre vue sur ce chemin véritable dans lequel nous devons marcher. En vérité, c'est une chose déplorable que la manière dont cela se passe quelquefois : il semble que nous ne soyons pas chrétiens, et que nous n'ayons jamais lu la Passion de Notre-Seigneur ; car, si l'on nous méprise en la moindre chose, nous ne pouvons le souffrir, nous trouvons cela intolérable et nous nous écrions aussitôt : Mais nous ne sommes pas des saints ! Dieu nous garde, lorsque nous tombons dans quelque imperfection, de dire : Nous ne sommes pas des saints ; nous ne sommes pas des anges ! Encore que cela ne soit

que trop vrai, il est utile de penser que nous pouvons le devenir, pourvu que nous fassions tous nos efforts, et que Dieu veuille nous soutenir. Croyez que si nous n'y arrivons pas, la faute n'en n'est pas à lui, mais à nous.

... Mettons nous courageusement à l'œuvre et croyons qu'il n'y a rien de si parfait dans son service que nous ne devons nous promettre d'accomplir par son assistance.

Le Chemin de la Perfection, ch. xvi.

DU RECUEILLEMENT APRÈS LA COMMUNION

JE sais une personne qui, durant plusieurs années, bien qu'elle ne fût pas fort parfaite, croyait aussi certainement, lorsqu'elle communiait que Notre-Seigneur entrait chez elle, comme si elle l'eût vu de ses propres yeux, et s'efforçait d'exciter sa foi, afin qu'étant très persuadée que ce Roi de gloire venait dans son âme, quoiqu'elle fût indigne de l'y recevoir, elle oubliait toutes les choses extérieures, autant qu'il lui était possible, pour y entrer aussi avec lui. Elle tâchait de recueillir en elle-même tous ses sens, pour lui faire connaître en quelque sorte le bien qu'elle possédait, ou, pour mieux dire, afin qu'ils ne lui servissent point d'obstacle pour le connaître. Ainsi elle se considérait comme étant aux pieds de Jésus-Christ où elle pleurait avec Madeleine, de même que si elle l'eût vu des yeux du corps dans la maison du pharisien, et quoi qu'elle ne sentît pas une grande dévotion, sa foi lui disant,

dans son cœur, qu'elle était heureuse d'être là, elle s'y entretenait avec son époux.

Car si nous ne voulons nous-mêmes nous aveugler et renoncer à la lumière de la foi, nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit alors au-dedans de nous, parce que ce n'est pas une simple représentation de notre pensée, comme quand nous considérons Notre-Seigneur en la Croix et en d'autres mystères de sa Passion où nous nous représentons ce qui s'est passé; mais c'est une chose présente, et une vérité indubitable, qui fait que nous n'avons pas besoin de sortir de nous, pour aller, bien loin, chercher Jésus-Christ, puisque nous savons qu'il demeure en nous jusqu'à ce que les apparences du pain soient consumées par la chaleur naturelle. Ne serions-nous donc pas bien imprudents si nous perdions par notre négligence une occasion si favorable de nous approcher de lui!

Que si, lorsqu'il était dans le monde, le seul attouchement de ses habits guérissait les malades, pouvons-nous douter que, pourvu que nous ayons une foi vive, il fera des miracles en notre faveur lorsqu'il sera au milieu de nous, et qu'étant dans notre maison, il ne nous refusera pas nos demandes? Cette suprême Majesté est trop libérale pour ne pas payer ses hôtes libéra-

lement, quand ils le reçoivent avec l'honneur et le respect qui lui sont dûs. Si vous avez peine de ne le pas voir des yeux du corps, considérez que ce n'est pas une chose que nous devons désirer, parce qu'il y a bien de la différence entre le voir tel qu'il était autrefois sur la terre revêtu d'un corps mortel, et le voir tel qu'il est aujourd'hui dans le ciel, tout resplendissant de gloire. Car qui serait celui de nous qui, dans une aussi grande faiblesse qu'est la nôtre, serait capable de soutenir ses regards, et comment pourrions-nous demeurer encore dans le monde, voyant que toutes les choses dont nous faisons tant de cas, ici-bas, ne sont que mensonge et que néant en comparaison de cette vérité éternelle? Une pécheresse telle que je suis, envisageant une si grande Majesté, aurait-elle la hardiesse de s'en approcher après l'avoir tant offensé? Mais, sous les apparences du pain, il se rabaisse et fait que j'ose traiter avec lui, de même que, quand un roi se déguise, il semble que nous ayons droit de vivre avec lui avec moins de cérémonie et de respect qu'auparavant, et qu'il soit obligé de le souffrir, puisqu'il a voulu se déguiser. Autrement, qui oserait, avec tant d'indignité, de tiédeur et de défauts, s'approcher de Jésus-Christ? Oh! qu'il paraît bien que nous ne savons ce que nous deman-

donc, quand nous demandons de le voir, et que sa sagesse y a beaucoup mieux pourvu, que nous ne saurions le désirer, ce voile qui le cache n'empêchant pas qu'il ne se découvre à ceux qu'il sait devoir en faire un bon usage. Car, encore qu'ils ne le voient pas des yeux du corps, ils ne laissent pas de le voir, puisqu'il se montre à leur âme par de grands sentiments intérieurs, et en d'autres manières différentes.

Demeurez de bon cœur avec lui, et pour vous enrichir de ses grâces, ne perdez pas un temps si favorable qu'est celui de la sainte communion. Considérez qu'il n'y en a point où vous puissiez faire un si grand progrès dans la piété, et où votre divin Sauveur ait plus agréable que vous lui teniez compagnie. Prenez donc grand soin de vous recueillir alors et de vous tenir près de Lui; et, à moins que l'obéissance ne vous appelle ailleurs, faites que votre âme demeure toute entière en la présence de son Seigneur, parce qu'étant son véritable maître, il ne manquera pas de l'instruire, quoi qu'il le fasse d'une manière qu'elle-même ne comprend pas. Mais, si en détournant aussitôt vos pensées de lui, vous manquez au respect que vous devez à ce roi de gloire qui est au dedans de vous, ne vous plaignez que de vous-même.

N'oubliez jamais combien ce temps d'après la sainte communion nous est favorable pour être instruits par notre Maître, pour entendre dans le fond de notre cœur ses paroles intérieures, pour baiser ses pieds sacrés en reconnaissance de ce qu'il a daigné nous donner ses saintes instructions, et pour le prier de ne se point éloigner de nous. Que si, pour lui demander, en un autre temps, la même chose, nous nous présentons devant une de ses images, il me semble que lorsque nous l'avons lui-même présent en nous, ce serait une folie de le quitter pour s'adresser à son tableau, comme c'en serait une sans doute, si ayant le portrait d'une personne que nous aimons extrêmement, et cette personne venant nous voir, nous la quittons, sans lui rien dire, pour aller nous entretenir avec ce portrait. Mais savez-vous en quel temps cela n'est pas moins utile que saint, et que j'y prends un très grand plaisir ? C'est quand Notre-Seigneur s'éloigne de nous, et nous fait connaître son absence par les sécheresses où il nous laisse. Alors ce m'est une telle consolation de considérer le portrait de celui que j'ai tant de sujets d'aimer, que je désirerais de ne jamais pouvoir tourner les yeux sans le voir. Car sur quel objet plus saint et plus agréable pouvons-nous arrêter notre vue que sur celui qui a tant

d'amour pour nous, et qui est le principe et la source de tous les biens? Oh! que malheureux sont ces hérétiques qui ont perdu, par leur faute, cette consolation, et avec tant d'autres.

Puis donc, qu'après avoir reçu la très sainte Eucharistie, vous avez Jésus-Christ même au-dedans de vous, fermez les yeux du corps pour ouvrir les yeux de l'âme, afin de le regarder dans le milieu de votre cœur. Car je vous ai déjà dit, je le redis encore, et je voudrais le dire sans cesse, que, si vous vous y accoutumez toutes les fois que vous aurez communié, et vous efforcez d'avoir la conscience si pure qu'il vous soit permis de jouir souvent d'un si grand bonheur, ce divin époux ne se déguisera point de telle sorte qu'il ne se fasse en diverses manières connaître à vous, à proportion du désir que vous aurez de le connaître; et ce désir pourra être tel qu'il se découvrira entièrement à votre âme.

Mais si, aussitôt après l'avoir reçu, au lieu de lui témoigner notre respect, nous sortons d'auprès de lui pour nous aller occuper à des choses basses, que peut-il faire? Faut-il qu'il nous en retire par force afin de nous obliger à le regarder, et qu'il se fasse ensuite connaître à tous? Non certes, puisque lorsqu'il se fit voir aux hommes à découvert, il leur dit clairement qui il était, ils le

traitèrent si mal, et un si petit nombre crut en lui. C'est bien assez de la faveur qu'il nous fait à tous, de vouloir que nous sachions que c'est lui-même qui est présent dans cet adorable sacrement. Mais il ne se découvre et il ne fait part de sa grandeur et de ses trésors qu'à ceux qu'il sait les désirer avec ardeur, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient ses véritables amis. Ainsi, celui-là l'importune en vain de se faire connaître à lui, qui n'est pas si heureux que d'être son ami, et de s'approcher de lui pour le recevoir, après avoir fait tout ce qui est en son pouvoir pour s'en rendre digne. Ces sortes de personnes, lorsqu'elles sont à la Sainte Table une fois l'année, ont tant d'impatience d'avoir satisfait aux commandements de l'Église, qu'elles chassent Jésus-Christ hors d'elles-mêmes aussitôt qu'il y est rentré, ou, pour mieux dire, les affaires, les occupations et les embarras du siècle possèdent leur esprit de telle sorte, qu'il semble que Notre-Seigneur ne sortira jamais assez tôt, à leur gré, de la maison de leur âme.

Le Chemin de la Perfection ch. xxxiv.

SI VOUS NE VOILIEZ VOTRE GRANDEUR

Si vous ne voiliez votre grandeur, ô divin Maître, une chétive créature aussi souillée pourrait-elle oser s'unir fréquemment à une Majesté aussi sublime que la vôtre ! Soyez béni, Seigneur ! Que les anges et toutes les œuvres de vos mains célèbrent vos louanges ! Dans votre amour, vous savez vous adapter à notre misère, et nous pouvons jouir de vos faveurs souveraines, sans que le spectacle de votre puissance puisse nous effrayer, et nous enlever, à nous pauvres et faibles créatures, l'audace d'en jouir.

Que si vous agissiez autrement, il nous arriverait ce qui advint à un laboureur qui, ayant trouvé un trésor dont l'emploi dépassait la faible portée de son intelligence, en eut un tel souci, et un tel chagrin de ne pouvoir l'utiliser, qu'il en mourut. S'il avait trouvé ou reçu partie par partie ce trésor, il l'eût utilisé, aurait vécu

plus heureux dans sa pauvreté, et n'en serait pas mort.

O trésor des pauvres ! Comme vous savez admirablement subvenir aux besoins des âmes ! Vous ne leur découvrez pas d'un seul coup l'immensité de vos trésors ; vous ne la leur faites voir que petit à petit. Aussi, lorsque je vois votre Majesté souveraine voilée sous la toute petite hostie, j'adore une sagesse aussi profonde. Comment oserais-je avoir l'audace et la force de m'approcher de mon Dieu, si celui qui m'a comblé et me comble encore de si grandes faveurs ne m'en donnait le courage.

Vie de Sainte Tèreſe, ch. xxxviii

FAITES-MOI LA GRACE, SEIGNEUR,
DE POUVOIR, UN JOUR,
VOUS PAYER

FAITES-MOI la grâce, Seigneur, de pouvoir un jour vous payer au moins quelque obole sur l'énorme somme que je vous dois, et disposez de tout le reste, comme il vous plaira, pourvu que je puisse faire quelque chose pour vous. D'autres vous ont témoigné leur amour par des actions héroïques, et vous ne m'employez point, parce que vous voyez que tout ce que je fais ne consiste qu'en des paroles et en des désirs; et je ne puis seulement pas bien m'expliquer, parce que peut-être j'en abuserais. Jésus, mon Sauveur, qui êtes le souverain bien, ne tardez pas davantage, s'il vous plaît, à fortifier mon âme, afin de la rendre capable de quelque œuvre pour votre service. Que c'est une chose intolérable de tant recevoir et de ne rien donner! Ne permettez pas que je me présente toujours ainsi devant vous

avec les mains vides. Je désire, quoi qu'il m'en coûte, de vous satisfaire, puisque la récompense doit se mesurer sur les œuvres.

Voici ma vie, mon honneur, ma volonté ; disposez donc de moi selon votre bon plaisir, je suis à vous totalement et me donne sans réserve. Je reconnais, Seigneur, que je ne puis rien de moi-même ; mais, pourvu qu'après m'avoir fait la grâce de m'attirer à vous, et de me donner la connaissance de la vérité, vous ne vous éloigniez point de moi, rien ne me sera impossible, et, au contraire, pour peu que vous m'abandonniez, je me trouverais comme j'étais, c'est-à-dire, dans le chemin de l'enfer.

Vie de Sainte Tèrese par elle même, ch. xxx.

O MON SEIGNEUR ET MON DIEU,
QUI FAITES TOUTE MA BÉATITUDE

O mon Seigneur et mon Dieu, qui faites toute ma béatitude, je ne saurais, sans répandre des larmes de joie, dire, ainsi que je le puis dire très véritablement, que vous prenez plaisir d'être en nous, comme vous êtes dans l'Eucharistie, et que, si nous n'y mettons pas obstacle, nous pouvons jouir de cet incomparable bonheur, puisque vous avez dit vous-même que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes. Quelle parole, ô mon Sauveur ! Je n'ai jamais pu l'entendre sans une extrême consolation, même au temps de mes égarements. Est-il possible, mon Dieu, qu'il se trouve une seule âme qui continue à vous offenser après que vous lui avez fait de si grandes faveurs et lui avez donné de telles preuves de votre amour, qu'il lui est impossible de douter qu'elle les ait reçues, tant les effets les lui rendent évidentes ? Hélas, oui, Seigneur, cela n'est que trop possible, puisqu'il en est une à

qui ce malheur n'est pas seulement arrivé une fois, mais de nombreuses fois, [et je souhaite de tout mon cœur d'être la seule coupable d'une si noire ingratitude]. Il a plu néanmoins à votre infinie bonté d'en tirer quelque bien, et de faire voir que c'est dans les plus grands maux que vous savez faire resplendir votre infinie bonté. Que je suis obligée de publier toute ma vie vos miséricordes ! Je vous supplie, mon Dieu, de m'accorder la grâce de ne jamais y manquer, et de faire entendre à tout le monde jusqu'où va l'excès des faveurs dont je vous suis redevable.,.

Vie de Sainte Tèrese par elle-même, ch. xiv

QUE VOUS ÊTES BON,
O MAITRE

QUE vous êtes bon, ô Maître ! Soyez en béni à jamais, et que toutes les créatures vous louent, ô mon Dieu, de ce que votre amour nous a permis de parler avec une entière liberté de ces communications que vous entretenez, dès cet exil, avec nos âmes. Pour celles qui sont vertueuses, cette faveur est déjà un effet excessif de votre bonté ! Mais, ô libéralité infinie, vous voir accorder ces faveurs souveraines à des âmes qui vous ont tant offensé, voilà qui dépasse tout ce qu'on peut dire ! Peut-on n'en être pas confondu, à moins d'être tellement absorbé par les choses de la terre, que l'esprit soit fermé à l'intelligence de la vérité. J'en suis anéantie. Je me perds dans cette pensée, sans pouvoir passer outre... Et je me surprends à dire : Prenez garde, Seigneur, à ce que vous faites ; ne perdez pas si promptement le souvenir de mes péchés. Vous

avez voulu les oublier, souvenez-vous en, je vous prie, afin de modérer les faveurs dont vous me comblez. Ne mettez pas, ô mon Créateur, une liqueur si précieuse dans un vase à demi brisé, puisque vous avez vu si souvent qu'il ne peut la conserver; n'enfermez pas un tel trésor dans une âme qui est incapable de le garder, parce qu'elle n'a pas encore renoncé entièrement aux consolations de la vie présente; ne confiez pas une place à une personne si lâche, qu'elle en ouvrirait les portes aux premiers efforts des ennemis. Que l'excès de votre amour ne donne pas sujet de croire, ô mon Roi, en hasardant des pierreries de si grand prix, que vous en faites peu de cas, puisque vous les laisseriez en garde à une créature si faible et si misérable, car, quelque soin qu'elle prenne pour tâcher, avec votre assistance, d'en bien user, elle ne pourrait en profiter pour personne, et enfin, pour dire tout en un mot, entre les mains d'une créature aussi méchante que je suis, et qui, au lieu de faire valoir ces talents, ne se contente pas de les laisser inutiles, mais les ensevelit. Vous ne faites d'ordinaire, mon Dieu, de si grandes grâces, qu'afin que l'on ait plus le moyen de servir les autres, et vous savez que c'est de tout mon cœur que je vous ai dit que je m'estimerais heureuse,

si vous me priviez du plus grand bien que l'on puisse posséder sur la terre, afin de l'accorder à un autre qui en ferait un meilleur usage pour votre gloire...

Vie de Sainte Tèrese par elle-même, ch. xviii.

LA BONTÉ DE DIEU

QUAND je considère, mon Dieu et mon Seigneur, la hauteur de votre divine Majesté, et la Grandeur de votre souveraine Bonté, qui vous porte à vous communiquer si familièrement à de viles créatures, je me demande comment l'admiration ne les transporte pas hors d'elles-mêmes, et ne leur fait pas rechercher de toutes leurs forces votre grâce et votre amitié, voyant que, non content de favoriser l'âme en vous faisant son aliment et sa nourriture, vous prenez plaisir à être traité par elle comme un tendre et cher Epoux, et à l'entendre vous demander un baiser de votre tendre et divine bouche. Afin de lui communiquer vos dons et vos faveurs, afin de l'attirer à votre amour, vous lui parlez, vous l'enseignez avec tant de soin, et les paroles intérieures que vous adressez d'ordinaire aux âmes pour leur montrer leurs fautes, leurs misères, et les porter à renoncer aux choses de la terre sont telles, qu'à les entendre seulement on se sent pénétré de frayeur.

Pensées sur le Cantique des Cantiques, ch. 1.

JUSQU'A QUEL EXCÈS, SEIGNEUR,
VA VOTRE BONTÉ?

JUSQU'A quel excès, Seigneur, va votre bonté, et cette puissance sans bornes qui nous rend facile ce qui paraît être le plus impossible ! Vous ne vous contentez pas de proposer des remèdes pour guérir les blessures que le péché fait dans nos âmes, mais vous les guérissez effectivement ; vos paroles opèrent ce qu'elles expriment ; vous savez fortifier notre foi, et augmenter notre amour pour vous. Que de fois, en semblable occasion, me suis-je souvenu du calme que vous rendîtes à la mer en taçant les vents qui avaient excité une si violente tempête, et je disais en moi-même : Quel doit être celui à qui toutes les puissances de mon âme obéissent ainsi sans résistance ; qui dissipe en un instant, par l'éclat de sa lumière, des ténèbres si épaisses ; qui attendrit un cœur qui paraissait être de marbre ; et qui, par de si douces larmes, arrose une terre si aride, qu'elle semblait devoir toujours demeurer

dans la sècheresse ! Quel est celui qui nous donne de si saints désirs, et nous inspire tant de courage ? Que puis-je appréhender, et qui sera capable de me faire peur ? Mon seul désir est de servir Dieu : je ne souhaite autre chose que de lui plaire, et je mets dans l'accomplissement de sa volonté toute ma joie, tout mon repos et tout mon bonheur.

Vie de Sainte Tèrese par elle-même, ch. xxv

L'AMOUR ET LA CRAINTE

O mon cher Maître, donnez-nous quelque moyen de nous garantir des embûches de nos ennemis, dans une guerre si périlleuse !

Celui que sa divine Majesté nous donne, et dont nous pouvons user hardiment, est de conserver toujours l'amour et la crainte. L'amour nous poussera à marcher, et la crainte nous fera prendre garde où nous marcherons, afin de ne pas tomber dans un chemin où tant de choses peuvent nous faire broncher, ainsi que sont presque tous ceux où l'on marche dans cette vie. Ce sera là le vrai moyen de n'être pas trompées.

Vous me demanderez peut-être à quoi vous pouvez reconnaître que vous possédez ces deux vertus si essentielles, et vous aurez raison de le demander, puisqu'il est certain que nous ne saurions être dans une entière assurance. Car, si nous l'étions d'avoir un véritable amour de Dieu, nous le serions aussi d'être en grâce. Néanmoins il y en a des marques si évidentes, qu'il semble

que les aveugles même peuvent les voir. Elles ne sont ni secrètes, ni cachées, mais font tant de bruit, qu'on est forcé de les entendre. Comme on ne les trouve, à un degré absolu que chez peu de personnes, elles n'en frappent que davantage.

L'amour et la crainte de Dieu, ce sont comme deux places fortes, d'où l'on fait la guerre au monde et au démon. Ceux qui aiment Dieu véritablement, aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, se joignent toujours avec les bons, les soutiennent, les défendent, et n'aiment que la vérité et les choses dignes d'être aimées. Croyez-vous que ceux qui aiment Dieu véritablement, puissent aimer les vanités, les plaisirs, les richesses, les honneurs et toutes les autres choses du monde? Croyez-vous qu'ils puissent avoir des contestations, des disputes, de la jalousie et de l'envie? Comment le pourraient-ils, puisque toute leur aspiration est de contenter celui qu'ils aiment, puisqu'ils brûlent du désir de se rendre dignes d'être aimés de lui, et puisqu'ils donneraient leur vie avec joie, s'ils croyaient, par ce moyen, pouvoir lui plaire davantage? Se cacher, mais cela est impossible lorsque l'amour que l'on a pour Dieu est véri-

table. Voyez-en des exemples dans saint Paul et dans sainte Madeleine. L'un parut visiblement blessé de l'amour de Dieu dès le troisième jour, et l'autre, dès le premier. Car l'amour a des degrés différents, et se fait connaître plus ou moins, selon qu'il est plus ou moins fort. S'il est faible, il ne se fait connaître que peu ; s'il est puissant, il se fait beaucoup connaître ; mais, faible ou puissant, dès lors qu'il existe, l'amour de Dieu se fait sentir.

Que si vous sentez en vous cet amour de Dieu, et qu'il soit accompagné de la crainte dont je vais parler, réjouissez-vous et soyez tranquilles, malgré toutes ces fausses terreurs par lesquelles le démon s'efforcera de vous troubler, et qu'il fera que les autres vous donneront, afin de vous empêcher de jouir d'un si grand bien. Impuissant à vous gagner, il tâchera au moins de vous nuire en quelque chose, et à ceux qui auraient pu tirer beaucoup d'avantage, en croyant que Dieu peut accorder et accorde en effet des faveurs si extraordinaires à une misérable créature. Ne dirait-on pas parfois que nous avons oublié ses anciennes miséricordes ?

Pensez-vous qu'il importe peu au démon de nous jeter dans ces craintes ? Il y a, au contraire, le plus grand intérêt, car il cause ainsi deux

dommages tout ensemble; l'un d'épouvanter ceux qui en entendent parler et de les détourner de l'oraison, de peur d'être aussi trompés; l'autre, de diminuer le nombre de ceux qui s'approcheraient de Dieu par le désir d'être tout à lui, s'ils savaient que sa bonté va jusqu'à ne pas dédaigner de se communiquer à des pécheurs... Vous n'aurez donc pas de peine à connaître cet amour lorsqu'il sera véritable; et je ne comprends pas comment il pourrait demeurer caché. Car, si l'on dit qu'il est impossible de dissimuler celui que l'on porte aux créatures, et qu'il se découvre d'autant plus qu'on s'efforce davantage de le couvrir (quoique j'aie honte d'user de cette comparaison, puisque l'amour que l'on a pour elles n'étant fondé que sur un néant, il ne mérite pas de porter le nom d'amour), comment pourrait-on cacher un amour aussi violent que celui que l'on a pour Dieu, un amour si juste, un amour qui croît toujours parce qu'il découvre incessamment mille nouveaux sujets d'aimer, sans pouvoir jamais en découvrir aucun de ne pas aimer, enfin un amour dont le fondement et la récompense est l'amour d'un Dieu qui, pour nous empêcher de douter qu'il nous aime, nous l'a témoigné par tant de peines et de douleurs, par l'effusion de tant de sang, et par la perte même de sa propre vie?

Hélas ! mon Sauveur, que celui qui a épousé ces deux amours, en distingue bien la différence ! Je supplie votre divine majesté de nous la faire connaître avant que nous sortions de cette vie. Car quelle consolation ne nous sera-ce point, à l'heure de notre mort, de voir que nous allons être jugées par celui que nous aurons aimé par dessus toutes choses ? Nous lui porterons alors, sans crainte, la cédule où ce que nous lui devons sera écrit, nous ne considérerons pas le ciel comme une terre étrangère, mais comme notre véritable patrie, puisqu'elle a pour roi Celui que nous avons tant aimé et qui nous a tant aimés ; cet amour ayant cet avantage sur tous les amours du monde, que, pourvu que nous aimions, nous ne pouvons douter que l'on ne nous aime.

Le Chemin de la Perfection, ch. XL.

MALHEUR DE CEUX QUI N'AURONT PAS AIMÉ DIEU

CONSIDÉREZ combien grand est le bonheur de posséder l'amour de Dieu, et quel malheur c'est d'en être privé, puisque ne l'ayant pas, on tombe entre les mains du tentateur, entre ses mains si cruelles, si ennemies de tout bien, et si amies de tout mal. Où en sera donc réduite cette pauvre âme, lorsqu'au sortir des peines et des douleurs de la mort, elle se retrouvera livrée entre ces mains barbares et impitoyables, et qu'au lieu de jouir de quelque repos après tant de peines, elle sera précipitée dans l'abîme de l'enfer, où une horrible multitude de serpents l'enviromneront de toutes parts ! Quel terrible et épouvantable lieu ! Quel déplorable et infortuné séjour ! Que si les personnes qui aiment leurs aises, et qui sont celles qui courent le plus de risque de tomber dans ce malheur, ont peine à souffrir de passer une seule nuit, dans une mauvaise hôtellerie, quelle sera, à votre avis, la peine qu'elles

souffriront à passer toute une éternité dans cette affreuse demeure? Ne désirons donc point de vivre à notre aise, nous sommes fort bien comme nous sommes; les incommodités de la vie présente peuvent se comparer à une nuit qu'on passe dans un mauvais gîte. Louons Dieu de ce que nous souffrons, et efforçons-nous de faire pénitence, tandis que nous sommes en ce monde.

O combien douce sera la mort de celui qui aura fait pénitence de tous ses péchés, puisqu'il pourra se faire que, n'allant point en purgatoire, il commencera presque dès cette vie à entrer dans la gloire des bienheureux, et qu'ainsi, étant affranchi de toutes sortes de craintes, il jouira d'une entière paix! Peut-être n'arriverons-nous pas jusque-là. Au moins demandons à Dieu que si notre âme, en quittant ce corps, doit être dans la souffrance, ce soit en un lieu où nous l'endurions volontiers, où nous espérons qu'elle finira, et où nous ne craignons point que notre divin époux cesse de nous aimer, ni qu'il nous prive de sa grâce. Prions-le de nous la donner en cette vie, afin de ne point tomber en tentation, sans nous en apercevoir et sans le connaître.

DE L'HUMILITÉ VRAÏE

IL faut bien se garder de certaines fausses humilités. Il est des personnes qui s'imaginent qu'il y aurait de la vanité à reconnaître les dons que Dieu leur accorde. Disons — ce qui est l'exacte vérité — que nous ne les tenons que de sa seule libéralité, sans les avoir aucunement mérités, et que nous ne saurions trop l'en remercier. Mais si nous ignorions ces dons que nous avons reçus, comment pourrions-nous nous exciter à l'aimer? Qui peut douter que, plus nous connaissons combien nous sommes pauvres par nous-mêmes et riches par la magnificence dont il plaît à Dieu d'user envers nous, et plus nous entrerons dans une solide et véritable humilité. Une autre manière d'agir n'est propre qu'à nous jeter dans le découragement, en nous persuadant que nous ne sommes pas dignes et aptes à recevoir de grandes faveurs de Dieu. Quand il lui plaît de nous les faire, nous pouvons bien appréhender que ce nous soit un sujet de vanité; mais alors nous

devons croire que Dieu ajoutera à cette grâce celle de nous donner la force de résister aux artifices du démon, pourvu qu'il voie que nous agissons si sincèrement, que notre seul désir est de lui plaire, et non pas aux hommes. N'est-il pas évident que, plus nous nous souvenons des bienfaits que nous avons reçus de quelqu'un, et plus nous l'aimons? Si donc, non seulement il nous est permis, et s'il nous est très avantageux de nous représenter sans cesse que nous sommes redevables à Dieu de notre être, qu'il nous a tirés du néant, qu'il nous conserve la vie après nous l'avoir donnée, qu'il n'y a point de travaux qu'il n'ait endurés pour chacun de nous, et même la mort, et qu'avant que nous fussions nés, il avait résolu de les souffrir, pourquoi me sera-t-il défendu de me rappeler souvent, qu'autrefois, j'employais mon temps à parler de choses vaines, et que, maintenant, il me fait la grâce de ne trouver du plaisir qu'à m'entretenir de lui? Cette grâce est si grande, que nous ne saurions nous souvenir de l'avoir reçue, et de la posséder, sans nous trouver non seulement conviés, mais contraints d'aimer Dieu. C'est en quoi consiste tout le bien de l'oraison, fondée sur l'humilité.

Que sera-ce donc quand une âme verra qu'elle a reçu d'autres grâces encore plus grandes, telles

que sont celles que Dieu fait à quelques-uns de ses serviteurs, de mépriser le monde et eux-mêmes? Il est évident que ces personnes, si favorisées de lui, se reconnaissent beaucoup plus obligées à le servir, que celles qui sont aussi pauvres, aussi imparfaites et aussi indignes que je le suis. La première et la moindre de ces grâces devait être plus que suffisante pour me contenter, et voici qu'il a plu à son infinie bonté de m'en accorder d'autres que je n'aurais osé espérer. Ceux à qui étoient ces faveurs doivent plus que jamais s'efforcer de le servir, afin de ne pas être indignes de ses dons, puisqu'il ne les accorde qu'à cette condition. Que s'ils y manquent, Dieu les retirera, et ils tomberont, d'un état si heureux et si élevé, dans un état encore pire que celui où ils étaient auparavant, et Sa Majesté donnera ces mêmes grâces à d'autres qui en feront un meilleur usage pour eux-mêmes et pour autrui. Comment d'ailleurs voudrait-on que celui qui ignore qu'il est riche fit de grandes libéralités d'un bien qu'il ne sait pas qu'il possède? Nous sommes si faibles par nous-mêmes, qu'il me paraît impossible que nous ayons le courage d'entreprendre de grandes choses, si nous ne sentons que Dieu nous assiste. Car comment cette violente inclination, qui nous porte toujours vers la terre, nous

permettrait-elle de nous détacher, et d'avoir même du dégoût et du mépris de tout ce qui est ici-bas, si nous ne goûtions déjà quelque chose du bonheur dont on jouit dans le ciel? Ce n'est que par ces faveurs que Notre-Seigneur nous redonne la force que nous avons perdue par nos péchés : et ainsi, à moins d'avoir reçu ce gage de son amour, accompagné d'une vive foi, pourrions-nous réjouir d'être méprisés de tout le monde, et aspirer à ces grandes vertus qui peuvent nous rendre parfaits? Notre nature est tellement attirée par elle-même vers la terre qu'elle se laisse aller vers les objets terrestres. Mais ces faveurs viennent la réveiller et augmenter notre foi... Pour moi j'ai senti le besoin de cette assistance et de ce secours.

Vie de Sainte Tèrese par elle-même, ch. x.

DE LA FAUSSE HUMILITÉ

GARDEZ-VOUS de certaines humilités accompagnées d'inquiétude, que le démon nous met dans l'esprit, en nous représentant la grandeur de nos péchés. Il trouble ainsi les âmes par des angoisses, jusqu'à faire qu'elles se retirent de la communion, et cessent en particulier, de faire oraison, comme s'en jugeant indignes. Lorsqu'elles s'approchent de la Sainte Eucharistie, elles emploient à examiner si elles sont bien ou mal préparées, le temps qu'elles devraient employer pour recevoir les faveurs de Dieu. Cela passe même jusqu'à une si grande extrémité, qu'à cause de leurs imperfections, elles en viennent à douter de la miséricorde divine. Toutes leurs actions, quelque bonnes qu'elles soient, leur paraissent périlleuses; tous leurs efforts inutiles. Elles tombent dans une telle défiance, qu'elles n'ont pas le courage d'accomplir la moindre bonne œuvre, parce qu'elles condamnent en elles, comme mauvaises, les mêmes choses qu'elles louent dans les autres comme bonnes.

Ce sentiment de votre imperfection et de votre misère pourra être, dans un temps, une humilité et une vertu, et dans un autre temps une très forte tentation. L'humilité, si grande qu'elle soit, n'inquiète pas l'âme, ne l'agite pas, ne la trouble pas ; elle est, au contraire, accompagnée de paix, de plaisir et de douceur. Car, quoique l'on se croie être un grand pécheur, que l'on sache clairement que l'on est digne de l'enfer, que l'on reconnaisse mériter d'être en horreur à tout le monde, que l'on s'en afflige, et que l'on n'ose presque implorer la miséricorde de Dieu, néanmoins, si cette humilité est véritable, cette peine est accompagnée de tant de douceur et de satisfaction, que l'on ne voudrait pas ne l'avoir point. Non seulement, elle n'inquiète, ni ne trouble l'âme, mais elle lui donne une plus grande liberté et une plus grande paix, et la rend plus capable de servir Dieu ; au lieu que cette autre peine la trouble, l'agite, la tourmente et lui est presque insupportable. Je crois que le démon prétend par là nous persuader que nous avons l'humilité, et en même temps nous faire perdre, s'il lui était possible, la confiance que nous devons avoir en Dieu.

Lorsque vous serez en cet état, détournez le plus que vous pourrez votre pensée de la vue de

votre misère, et portez-la à considérer combien grande est la miséricorde de Dieu, quel est l'amour qu'il nous porte, et ce qu'il lui a plu de souffrir pour nous. Il est vrai que si c'est une tentation, vous ne pourrez faire ce que je dis, parce qu'elle ne vous laissera point en repos, et ne vous permettra de penser qu'à ce qui vous donnera de la peine. Encore sera-ce beaucoup si vous pouvez vous apercevoir que c'est une tentation.

Le Chemin de la Perfection, ch. xxxix.

QU'IL FAUT TOUJOURS SE MÉFIER DE SOI-MEME

IL y a une tentation très périlleuse dans une certaine assurance qui nous fait croire que, pour rien au monde, nous ne retournerons jamais plus à nos fautes précédentes, ni aux plaisirs du siècle. Ainsi on se dit : Je suis désabusé, je sais trop que tout passe, pour en faire cas, et je trouve beaucoup plus de consolation à servir Dieu. Si cette tentation arrive dans les commencements, c'est un fort grand mal, parce que cette assurance porte les âmes à ne point craindre de s'engager de nouveau dans les occasions de pécher, et est cause qu'elles s'y jettent tête baissée, et Dieu veuille que cette seconde chute ne soit pas pire que la première. Le démon voyant que ces personnes sont capables de servir aux autres, et par conséquent de lui nuire, il fera tous ses efforts pour les empêcher de se relever. C'est pourquoi, quelque consolations que vous receviez de Notre-Seigneur, et quelque gage qu'il vous donne de